

Aicardiana

2^e série — n° 14 — octobre 2015

▪ *Jean Aicard et l'Arménie*

Dominique AMANN
Poèmes de Jean AICARD

▪ *La Poésie et le Progrès*

Dominique AMANN
Poèmes de Victor HUGO
Textes et poèmes de Jean AICARD

▪ *Au-delà du progressisme, quel horizon ?*

Philippe GRANAROLO

▪ *Jean Aicard et le merveilleux*

Dominique AMANN

Notes et Documents

Dominique AMANN

- *Les écoles de France*
- *La date de la mort de Jean Aicard*
- *La pétition contre le décret de Moscou*
- *Toulon — Le Havre*
- *Les Bonaparte-Wyse*
- *Nosographie aicardienne*
- *Jean Aicard et les courses de taureaux*

▪ *Le cheval vert et le maire blanc*

Jean AICARD

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 14

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Jean Aicard et l'Arménie.</i> Texte : Dominique AMANN Poèmes : Jean AICARD	7
<i>La Poésie et le Progrès.</i> Texte : Dominique AMANN Poèmes de Victor HUGO Textes et poèmes de Jean AICARD	57
<i>Au-delà du progressisme quel horizon ?</i> Philippe GRANAROLO	105
<i>Jean Aicard et le merveilleux.</i> Dominique AMANN	121
Notes et Documents	143
<i>Les écoles de France</i>	145
<i>La date de la mort de Jean Aicard</i>	149
<i>La pétition contre le décret de Moscou</i>	150
<i>Toulon — Le Havre</i>	159
<i>Les Bonaparte-Wyse</i>	162
<i>Nosographie aicardienne</i>	165
<i>Jean Aicard et les courses de taureaux</i>	174
<i>Le cheval vert et le maire blanc.</i> Jean AICARD	189

ÉDITORIAL

Cette nouvelle livraison d'*Aicardiana* est organisée autour de trois thématiques.

En cette année où l'on commémore le centenaire du génocide perpétré contre les Arméniens par les Turcs en 1915, je traiterai tout d'abord du combat mené par Jean Aicard en faveur du peuple martyr : combat littéraire d'un vieil homme déjà affaibli par la maladie, certes, mais aussi dans lequel la poésie devient une arme en faisant éclater la Vérité et en implorant la Justice, sur fond d'idéalisme chrétien.

Dans un registre très différent, nous verrons comment notre écrivain provençal se fit le chantre du *Progrès*. Des dernières décennies du XIX^e siècle et jusqu'au premier quart du XX^e, ce concept connut une grande vogue : il portait les espoirs de tous les peuples par les bienfaits qu'il semblait promettre... mais il apporta aussi bien des désillusions et des souffrances par les calamités qu'il permit, notamment durant la première guerre mondiale. Aujourd'hui, avec ses confrères philosophes, le Pr Philippe Granarolo peut proclamer la mort de ce « progressisme ».

Enfin, à l'opposé des sciences et des techniques, Jean Aicard ne dédaignait pas de s'aventurer dans les labyrinthes du merveilleux... mais sans abdiquer la rationalité qui sied à tout esprit sérieux !

Tous ces sujets sont traités avec la publication de proses et poèmes souvent inconnus de notre écrivain. Et ils sont naturellement complétés par des *Notes et Documents* dont l'idée m'est souvent venue au cours de discussions avec de sympathiques amis de Jean Aicard.

Quelques lecteurs m'ont indiqué que le numéro *estival* arrivait « un peu tard » et pourrait être remplacé par l'ajout, dans chaque livraison bimestrielle, d'une histoire, d'un récit, de contes, légendes ou galéjades de notre écrivain. J'accède d'autant plus volontiers à leur suggestion que cette nouvelle disposition apportera de la variété à chaque numéro d'*Aicardiana*.

Dominique AMANN

JEAN AICARD ET L'ARMÉNIE¹

Texte : Dominique AMANN

Poèmes : Jean AICARD

En cette année 1917, Jean Aicard était au soir de sa vie. Écrivain connu et reconnu, auteur d'une œuvre importante, protéiforme – poésie, roman, théâtre, essais – et couronnée de succès, il avait reçu la plus haute consécration par son élection à l'Académie française. Mais notre écrivain était aussi, selon l'expression de son temps, un « penseur », c'est-à-dire un philosophe et même un métaphysicien, champion d'un idéalisme pétri de christianisme et d'humanisme. Au cours de son existence, il se prit de passion pour de nombreuses causes, n'hésita jamais à s'engager au côté des faibles, des opprimés et des persécutés.

Au début de l'année 1917, alors qu'il était très occupé par l'action qu'il menait en France pour le maintien de la cohésion nationale dans l'effort de guerre et pour la sauvegarde des

¹ Un article d'André Lovisolo, publié sur Internet et intitulé également *Jean Aicard et l'Arménie*, reproduit trois poèmes de cet écrivain avec des explications ou commentaires très brefs. Quelques correspondants m'ont exposé que, en n'explicitant pas les motivations profondes de Jean Aicard, cet article pouvait donner à penser qu'il s'était contenté de « faire des vers » sur le malheur du peuple arménien. Compte tenu de l'émotion – légitime et toujours vive, surtout en cette année du centenaire du génocide – soulevée par le destin tragique de ce peuple persécuté, et pour le respect dû à la mémoire de ses martyrs, je développe ici plus complètement la pensée et l'action de notre écrivain provençal : chacun pourra ainsi mesurer la sincérité et la profondeur de son engagement.

valeurs morales fondamentales – en grande partie chrétiennes – de la civilisation occidentale, alors qu’il était déjà affaibli par la maladie qui allait l’emporter quatre ans plus tard, notre poète vint au secours de l’Arménie : il le fit avec ses petits moyens et son talent personnel, mais aussi avec son cœur et son amour de tous les martyrs, en qui il voyait l’image du Crucifié du Golgotha².

Jean Aicard : une philosophie de la Pitié

Le concept de « pitié » est au cœur du message humanitaire que notre écrivain provençal a délivré tout au long de sa vie ; omniprésent dans son œuvre, il en tisse la trame, il en imprègne

² Pour preuve supplémentaire de l’intérêt que Jean Aicard a porté à la cause arménienne, on trouve dans sa bibliothèque aux *Lauriers-Roses* des ouvrages tels que :

ALISHAN (Ghewond M.), *Physiographie de l’Arménie*, 2/ Venise, imprimerie arménienne de Saint-Lazare, 1870, 75 pages.

ERÉMIAN (P.-Simon), *Requiem pour l’Arménie*, Venise, imprimerie de Saint-Lazare, 1909, in-8°, ; *Tableaux, poèmes en prose*, Venise, imprimerie Saint-Lazare, 1914, in-12, XIII-126 pages ; *Vêpres arméniennes*, Venise, imprimerie de Saint-Lazare, 1917, in-8°, 8 pages ; *Nos morts*, Venise, imprimerie de Saint-Lazare, 1917, in-8°, 28 pages, traduction en prose de quatre poèmes ; *Lamenti dell’Armenia* (en italien), 1919.

ISSAVERDENZ (le P. Jacques), *Rites et Cérémonies de l’église arménienne*, Venise, imprimerie arménienne de Saint-Lazare, 1876, in-24, 171 pages.

LEPSIUS (Johannes), *Le Rapport secret du Dr Johannes Lepsius, président de la Deutsche Orient-Mission et de la Société germano-arménienne, sur les massacres d’Arménie*, Paris, 1918, in-16, xx-332 pages ; préface de René Pinon ; traduction française de : *Bericht über die Lage des armenischen Volkes in der Türkei*, Potsdam, Tempelverlag, 1916, in-8°, 303 pages.

MAUCLAIR (Camille), *Pour l’Arménie libre, pages écrites au cours de la grande guerre*, Paris, imprimerie de M. Flinikowski, 1919, in-8°, 59 pages.

TCHOBANIAN (Archag), *L’Arménie sous le joug turc*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1915, in-16, 40 pages ; conférence prononcée le 25 mai 1915. — *La femme arménienne*, Paris, Bernard Grasset, 1918, in-16, 91 pages ; conférence faite à Paris, le 18 janvier 1917, suivie de poèmes de M^{lle} S. Vahanian, M^{me} Z. Essaïan, M^{me} Ch. Kourghinian, de *Maximes et conseils des vieilles mères rustiques d’Arménie*, du *Récit de l’épisode de Djebel-Moussa par une rescapée* [M^{me} Élika Seklémian], et du *Cri d’une Arménienne* [M^{lle} Astlik Bizian].

toutes les formes ; il s’y structure progressivement jusqu’à former une véritable « philosophie de la pitié »³.

Dans la langue française, le mot « pitié » connote souvent un sentiment d’accablement éventuellement accompagné de critique, voire de mépris. C’est ainsi qu’un spectacle consternant va exciter des réflexions du genre : « Quelle pitié ! » ou bien « Ça fait pitié de voir chose pareille ! » ; et les adjectifs « piteux » ou « pitoyable » trouvent alors leur sens le plus péjoratif, dans les nuances du « navrant » et du « méprisable » !

Jean Aicard, quant à lui, utilise toujours le mot « pitié » dans son sens le plus noble : celui d’un sentiment de compassion humaine qui naît de la connaissance des souffrances d’autrui et fait souhaiter qu’elles trouvent leur soulagement. En me limitant à son œuvre poétique, j’ai remarqué chez lui trois conceptions successives de la pitié.

Poèmes de jeunesse

Dans son premier recueil poétique, *Les Jeunes Croyances*, publié au début de mois de mai 1867, Jean Aicard utilise à cinq reprises le mot « pitié », notamment :

Pauvre fou ! je croyais à la sainte pitié
Qui verse doucement et longtemps l’amitié
Sur les blessures d’un cœur triste⁴.

³ J’ai développé plus longuement ce concept dans une communication au colloque *Jean Aicard en son jardin* : AMANN (Dominique), « Jean Aicard, poète philosophe », *Actes du colloque Jean Aicard, juin 2010*, Toulon, imprimerie Riccobono, 2010, pages 74-85.

⁴ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mai 1867, in-16, 144 pages. — Première partie, poème III « Aimer-Penser », pages 10-14 ; il y a deux occurrences du mot « pitié » dans ce poème, à la première strophe de la page 11 (vers cités) et à la dernière de la page 13.

Dans la quatrième partie de ce recueil, il proclame ses idées sociales, politiques et religieuses. Il appelle de ses vœux une République cultivant la Liberté, l'Égalité et la Fraternité ; il souhaite le triomphe de la Justice, de la Raison et du Progrès ; il aspire à une religion dominée par la vraie Charité. Et, dans tous ces élans inspirés par l'ardeur républicaine et les idées généreuses du christianisme social, le jeune poète n'oublie jamais le pauvre, le malheureux et l'asservi :

Nous aimons la justice et la clémence sainte ;
Nous poursuivons le mal plus que le malfaiteur ;
Nous embrassons le pauvre en une ferme étreinte,
Afin qu'il sente un cœur de frère sur son cœur ⁵ !

Et quand, passant sur le port de Toulon, il entend le canon tonner, quand il voit les navires de guerre « Léviathans noirs prêts aux combats », quand il imagine les cadavres charriés par les flots, une vision effrayante envahit son esprit :

Tout un monde hideux qui roulait vaguement
Sous les flots, et des yeux terribles, par moment
Me lançaient comme un dard leur clarté surhumaine ;
D'horreur et de pitié ma jeune âme était pleine ⁶.

Dans son second recueil poétique, intitulé *Les Rébellions et les Apaisements*, dont la parution fut différée en raison de la guerre de 1870 puis des événements tragiques de la Commune

⁵ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, I, « La jeunesse », *op. cit.*, page 88.

⁶ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, VII, « Misère et Soleil », *op. cit.*, page 109.

de Paris en 1871⁷, mais qui est formé de poèmes composés en 1867, 1868 et 1869, Jean Aicard développe à nouveau le thème de la pitié et, s'adressant aux âmes du Paradis, il les supplie de compatir aux souffrances des pauvres Terriens :

Esprits, ayez pitié du voyageur en marche,
Qui va, seul, à travers les monts, quand il fait noir ;
Ayez encor pitié des insulteurs de l'arche,
Ayez enfin pitié des amants sans espoir !

Écoutez les sanglots nombreux de nos poitrines ;
Nos yeux ont désappris le sommeil jeune et doux...
N'oubliez pas de dire au Maître, âmes divines,
Que les mauvais sont les plus à plaindre de nous ⁸ !

Notre poète confie même que c'est la poésie qui l'a sauvé de la désespérance :

Muse, tes pleurs amis m'ont consolé souvent ;
Ta divine pitié m'a donné sa caresse...
Si je ne suis pas mort à force de tristesse,
C'est que tu vis ! Tu vis, puisque je suis vivant ⁹.

Le mot français « pitié » dérive du latin *pietas* qui désigne le sentiment qui pousse à accomplir tous ses devoirs envers les dieux, les parents et la patrie ; et, dans un sens plus général,

⁷ AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1871, in-16, 192 pages. La publication n'eut lieu qu'au début du mois de septembre 1871.

⁸ AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, deuxième partie, III, « Miserere », *op. cit.*, page 113.

⁹ AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, deuxième partie, IV, « À la Muse », *op. cit.*, page 115.

pietas signifie « sympathie, bonté, bienveillance ». La pitié, dans son sens noble, c'est donc en même temps la piété, par exemple la piété filiale. Cette signification apparaît bien dans le poème intitulé « Sur un champ de bataille » et dans lequel l'auteur fait dialoguer, au soir d'une sanglante bataille, le Génie de la guerre et le Génie de la paix : le premier, assoiffé de combats et de sang, promet le triomphe et la gloire aux malheureux qu'il envoie à la mort... tandis que le second, pleurant sur les campagnes dévastées et les familles brisées, conclut :

Adieu. Les morts sont miens, et je vais, solitaire,
Pieusement creuser de mes mains leurs tombeaux ¹⁰.

Sa compassion pour tant de souffrances accumulées s'étend donc jusqu'à ceux qui se sont sacrifiés pour la patrie. Mais il pense aussi aux vivants et, dans des poèmes composés à l'occasion de la guerre de 1870 et publiés pour venir en aide à ses victimes, après avoir décrit les souffrances et les angoisses des blessés qui devront poursuivre leur existence avec les séquelles des mutilations subies, notre poète donne une dimension politique à la pitié :

L'indifférent, de leur agonie est complice !
Ô vous tous, secourez au nom de la justice,
Ces victimes du Droit de guerre détesté,...
Au nom républicain de la Fraternité ¹¹ !

¹⁰ AICARD (Jean), « Sur un champ de bataille », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome II, 1869, pages 229-244.

¹¹ AICARD (Jean), *Les Blessés, la Guerre, le Pigeon de Venise*, Société internationale de secours aux blessés, Comité de Toulon, Marseille, typographie et lithographie Cayer, 1870, 15 pages. Le texte cité est pris au poème « Les Blessés », page 5.

Dans tous ces poèmes de l'enfance et de l'adolescence, le jeune Jean ne fait pas encore œuvre très originale. Il développe modestement une philosophie « morale », c'est-à-dire une philosophie régissant les mœurs, en l'occurrence ici les relations sociales, adaptée à la vie quotidienne des gens simples.

Cette première pitié peut être définie comme un « méta-concept », comme le cœur d'une constellation d'attitudes et de sentiments humains très proches et très homogènes incluant l'EMPATHIE ou capacité à se mettre à la place d'un autre, la SYMPATHIE ou capacité à partager la souffrance d'autrui, la BONTÉ qui est le contraire du mépris, l'HUMANITÉ à l'opposé de l'égoïsme, la FRATERNITÉ républicaine, et même la CHARITÉ chrétienne. En cela, il se montre un digne élève de Jean-Jacques Rousseau qui, après avoir fait le constat de l'injustice sociale due à la violence des puissants qui opprime les faibles, avait instauré la pitié – c'est-à-dire la capacité à partager la souffrance d'autrui – comme fondement de la morale, en affirmant que c'est d'elle que découlent toutes les vertus sociales : « En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux faibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général ? La bienveillance et l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux ¹² ? »

Le Dieu dans l'homme

Avec l'important recueil poétique *Le Dieu dans l'homme*, Jean Aicard aborde le genre singulier de la poésie philosophique

¹² ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Gallimard, collection « La Pléiade », tome III, 1964 [1/ 1755], page 155.

et n'hésite pas à se hausser au niveau d'une véritable métaphysique : il abandonne le domaine des relations sociales et des sentiments interpersonnels pour réfléchir sur l'essence même de l'Être et principalement sur la distinction – ou plutôt sur la fusion ! – entre nature humaine et nature divine¹³.

Notre écrivain, qui avait vécu son enfance dans la religion officielle du Second Empire enseignée dans les lycées qu'il fréquenta, entra dans l'âge adulte avec le sentiment omniprésent de l'inexistence de Dieu, la certitude d'un vide épouvantable, d'un noir néant, d'un silence absolu. *Le Dieu dans l'homme*, c'est un recueil dense et touffu qu'il est très difficile de résumer mais dont le propos général est d'établir que, si le Ciel est vide, le Dieu se trouve en fait dans l'homme, dans ces instants privilégiés de la vie où tout homme manifeste le dépassement de soi-même, et que la somme de ces « moments divins » établit la permanence de Dieu dans l'Homme, permet à l'Humanité de se diviniser.

Et tous les poèmes qui remplissent ce volume illustrent ces instants divins de la vie des hommes. On les trouve par exemple chez les héros, souvent anonymes, qui n'ont pas hésité à sacrifier jusqu'à leur vie pour sauver celle des autres, chez les soldats et marins morts pour la Patrie ; on les trouve aussi, au quotidien, dans la vie des ouvriers et des paysans fiers du travail bien fait même s'il est accablant pour leur santé ; on les trouve encore chez les artistes créateurs qui font éclore la Beauté ou chez la jeune mère qui donne la vie. Jean Aicard les trouve enfin, manifestés au plus haut degré, dans la vie de Jésus, parce qu'il fut le champion de la pitié et de ses corollaires, la tendresse et le dévouement :

¹³ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, juin 1885, in-16. Je référerai à la deuxième édition, parue la même année chez le même éditeur, 6-XVI-300 pages.

La Croix éternelle se dresse,
L'arbre divin de la Tendresse,
De la Pitié, du Dévouement,
Sur tous les sommets de la Terre,
Et, visitée ou solitaire,
Elle règne éternellement¹⁴.

La vie de Jésus ayant tout particulièrement multiplié les moments divins, le Christ devient ainsi le modèle même de ce Dieu dans l'Homme que recherche notre poète :

Il existe un dieu dans tout homme,
Et c'est Jésus-Christ qu'il se nomme,
Et son autre nom c'est Amour ;
Il est plus beau que Prométhée ;
Il est confessé par l'athée ;
Il éclaire comme le jour¹⁵.

Jean Aicard fut, toute sa vie, fasciné par la personne de Jésus, par l'universalité de son message et l'exemplarité de son existence ; mais son parcours spirituel s'est effectué en dehors de toutes les Églises officielles, dans ce christianisme social et quasiment politique que ses détracteurs appelaient « une religion sans Dieu ». Ayant posé l'inexistence de Dieu, il en conclut logiquement à la mort de la Foi et à la mort de l'Espérance, devenues toutes deux sans objet ; mais il conclut en même temps à la permanence de la Charité :

¹⁴ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le sang du Christ », *op. cit.*, page 278.

¹⁵ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le sang du Christ », *op. cit.*, page 278.

Père de toutes les familles,
Deux sont mortes de tes trois filles :
Il nous reste la Charité ;
Mais elle vit, mais elle règne,
Au gibet glorieux — qui saigne
Sur toutes les cimes planté ¹⁶ !

Dans cette nouvelle étape de la pensée philosophique de Jean Aicard, la pitié, maintenant définie comme « une Charité sans Foi ni Espérance », devient le plus pur de tous les sentiments humains, le seul capable de réunir les hommes les plus opposés et de conduire au pardon :

Pour coupable qu'il soit, tout homme a dans son âme
Un point qui reste tendre et qui n'est point infâme,
Un point d'humanité que tu découvriras,
Et le plus criminel doit tomber dans tes bras !
Car la Société, qui parle de justice,
Voit son péril dans les crimes et dans le vice,
Et son droit de punir c'est sa sécurité.
Mais ta justice à toi, c'est l'homme racheté,
C'est le juge qui pense, à la fois grave et tendre,
Que tout acte accompli doit pouvoir se comprendre,
Et qui trouve un seul mot jailli d'un cœur aimant
Plus divin que l'antique enfer du Dieu clément ¹⁷ !

Jésus

¹⁶ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le sang du Christ », *op. cit.*, page 281.

¹⁷ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Savoir consoler », *op. cit.*, page 45.

En 1896 – il avait alors quarante-huit ans – Jean Aicard est dans la plénitude de son talent. Écrivain célèbre et penseur écouté, il publie, en mars 1896, son second recueil de poésies philosophiques, intitulé *Jésus* ¹⁸, titre audacieux annonçant un nouvel essai métaphysique.

Jésus, c'est un recueil de vers dont de nombreux poèmes paraphrasent simplement les Évangiles, principalement ceux de Matthieu et de Luc. Mais, *Jésus*, c'est l'*Évangile selon Jean*... Aicard : l'auteur y présente, en effet, non pas un Dieu fait homme, mais un homme devenu dieu par la force et l'exemplarité de son message, thème déjà esquissé dans *Le Dieu dans l'homme*.

De nouveau, le concept de « pitié », associé ici à l'Évangile, c'est-à-dire à tout l'enseignement de Jésus, est au cœur de la réflexion du poète : avec plus de vingt occurrences, il forme le filigrane de toutes les pages de ce livre. Et le poème qui relate la naissance de Jésus est intitulé « Naissance de la pitié » :

Né d'une pauvre femme, il fallait que le Maître,
Qu'attendaient le bœuf, l'âne et les rois à genoux,
Inspirât la pitié même avant que de naître,
Pour que les malheureux disent : Il vient chez nous ¹⁹.

À cette nouvelle étape du développement de sa pensée, notre poète ne conçoit plus la pitié comme une « Charité sans Foi ni Espérance » suscitant parfois des moments divins dans la vie des hommes ; il n'en fait plus un simple concept expliquant des comportements ponctuels et inattendus. La pitié prend un visage – celui de Jésus, – elle devient une manière d'être, un

¹⁸ AICARD (Jean), *Jésus*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1896, in-16, 300 pages.

¹⁹ AICARD (Jean), *Jésus*, IV, « Naissance de la pitié », *op. cit.*, page 34.

idéal de vie quotidienne proclamé au milieu des Béatitudes du sermon sur la montagne :

Heureux les cœurs touchés d'une pitié sincère :
On aura pitié d'eux au jour de leur misère ²⁰.

Cette nouvelle pitié est conçue comme un sentiment universel et fécond, régénérant la nouvelle humanité :

Comme sur la montagne on élève une tour,
Dressez l'espoir ; plantez votre pitié féconde ;
Soyez la lumière du monde :
Les hommes vous verront et béniront l'amour ²¹.

Elle suscite également un nouvel espoir et une nouvelle foi, remplaçant ceux qui sont morts avec la disparition de Dieu :

Le prix d'une pitié sincère,
C'est qu'elle nous donne, en retour,
L'espoir, la foi, dans un amour
Doux à notre propre misère.

Dans son cœur, mieux que sur l'autel,
Ainsi le chrétien fait descendre
La foi, l'espoir et l'amour tendre,
En trois mots le Christ immortel ²².

²⁰ AICARD (Jean), *Jésus*, XIII, « Discours sur la montagne », *op. cit.*, page 68.

²¹ AICARD (Jean), *Jésus*, XIII, « Discours sur la montagne », *op. cit.*, pages 68-69.

²² AICARD (Jean), *Jésus*, XLVI, « La preuve est en nous », *op. cit.*, page 182.

Et l'auteur en conclut :

Le royaume de Dieu, c'est la petite flamme
Qui veille sur la terre et qu'on nomme pitié ²³.

l'expression « royaume de Dieu » désignant ici la félicité suprême, le monde idéal créé par l'humanité aimante.

Jean Aicard revient ainsi à une philosophie plus morale. Et, en cette fin de siècle où le naturalisme et le matérialisme paraissaient devoir se partager les esprits, il n'hésite pas à se faire le champion d'une pensée idéaliste et à concevoir un homme qui, inspiré par l'exemple magnifique de Jésus, renonce à ses instincts bestiaux et dirige son libre arbitre vers le choix du Bien, du Beau et de l'Idéal : c'est animé par cette dernière conception de la Pitié qu'il va désormais s'engager dans les grandes causes qu'il a choisi de soutenir.

Un engagement militant : la plume comme arme

Pour Jean Aicard, la plume est une arme, et même bien plus que l'arme du combattant individuel puisqu'elle est amplifiée par la publication : « La poésie ne doit pas se détourner, par pitié pour elle-même, d'une vision qui correspond à la plus effroyable des réalités. Elle a pour devoir de ressentir toutes les douleurs humaines et de les exprimer avec la violence la plus propre à appeler la justice en exaspérant les indignations. La voix du poète Erémian, le cri de M^{lle} Astlik Bizian, la vision de M^{me} Zabel Essaïan sont les témoignages du sang qui crie et appelle la justice devant le tribunal universel ²⁴. »

²³ AICARD (Jean), *Jésus*, LXX, « Jean », *op. cit.*, page 248.

²⁴ Petit billet griffonné par Jean Aicard, d'un décryptage fort difficile

Les auteurs arméniens cités dans ces billets, mais aussi d'autres, mettaient leur plume au service de la cause arménienne, notamment :

AZARIAN (Anna Yervant), *L'Arménie*, Paris, imprimerie de H. Durville, 1917, in-8°, 16 pages et carte. Brochure destinée aux enfants de France, publiée par le comité France-Arménie.

BARBY (Henry), *Au pays de l'épouvante. L'Arménie martyre*, Paris, Albin Michel, 1917, in-16, v-260 pages ; préface de Paul Deschanel.

ERÉMIAN (P.-Simon), *Vêpres arméniennes*, Venise, imprimerie de Saint-Lazare, 1917, in-8°, 8 pages.

ERÉMIAN (P.-Simon), *Nos morts*, Venise, imprimerie de Saint-Lazare, 1917, in-8°, 28 pages ; traduction en prose de quatre poèmes.

ERÉMIAN (P.-Simon), *Tableaux, poèmes en prose*, Venise, imprimerie de Saint-Lazare, 1914, in-12, XIII-126 pages.

GIBBONS (Helen Davenport), *Les Turcs ont passé par là*, Paris, Berger-Levrault, 1918, in-16, XVIII-167 pages ; préface de Fr. Thiébault-Sisson ; traduit de l'anglais par Franz von Jessen. Journal d'une Américaine pendant les massacres de 1908-1909 en Arménie.

MACLER (Frédéric), *Autour de l'Arménie*, Paris, E. Nourry, 1917, in-16, XVI-327 pages. Cet ouvrage traite des rapports entre la Turquie et l'Arménie.

MORGENTHAU (Henri), *Les Faits les plus horribles de l'histoire*, Paris, imprimerie de M. Flinikowski, 1918, in-16, 16 pages.

TCHOBANIAN (Archag), *La Femme arménienne*, Paris, Bernard Grasset, 1918, in-16, 91 pages. Conférence faite à Paris le 18 janvier

(Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, chemise « Arménie »). — Pour les témoins cités, voir par exemple : TCHOBANIAN (Archag), *La Femme arménienne*, conférence faite à Paris, le 18 janvier 1917, suivie de poèmes de M^{lle} S. Vahanian, M^{me} Z. Essaïan, M^{me} Ch. Kourghinian, de *Maximes et conseils des vieilles mères rustiques d'Arménie*, du *Récit de l'épisode de Djebel-Moussa* par une rescapée [M^{me} Élisabeth Séklémian] et du *Cri d'une Arménienne* [M^{lle} Astlik Bizian] ; Paris : Bernard Grasset, 1918, in-12, 91 pages.

1917 ; suivie de poèmes de M^{lle} S. Vahanian, M^{me} Z. Essaïan, M^{me} Ch. Kourghinian ; de *Maximes et conseils des vieilles mères rustiques d'Arménie* ; du récit de l'épisode de Djebel-Moussa, par une rescapée, M^{me} Élisabeth Séklémian ; et du *Cri d'une Arménienne*, M^{lle} Astlik Bizian.

VARADIAN (M.), « Les atrocités turques jugées par un Allemand », *Revue*, 1^{er}-15 novembre 1917.

VOGEL (Charles), KOUMRYANTZ (A.), *Le Peuple qui souffre : l'Arménie ; ses origines, son passé, son avenir*, Paris, Dorbon aîné, 1917, in-16, 111 pages ; préface de Jean Jullien.

La littérature, sous toutes ses formes, était donc un outil de combat et non un simple exercice esthétique de dilettante. Face à des tyrans occultant leurs méfaits ou à des gouvernants timorés et impuissants, la voix éclatante des écrivains prenait part à la lutte pour la Vérité et la Justice : Jean Aicard fut l'un de ces combattants.

Jean Aicard et le peuple arménien

Les Arméniens appartenant à l'empire ottoman subirent de tous temps des avanies en raison, essentiellement, de leur religion chrétienne²⁵. Leur infortune fut dramatiquement révélée par Pierre Quillard en 1895²⁶, et dès cette époque notre écrivain avait rejoint les défenseurs de l'Arménie :

²⁵ Le christianisme devint la religion officielle du royaume d'Arménie lors de la conversion du roi Tiridate IV par Grégoire l'Illuminateur en l'an 301 : l'Église apostolique arménienne fut ainsi la première église d'État de la chrétienté, plusieurs années avant l'adoption de cette religion par l'Empire romain, sous l'empereur Constantin I^{er}. Elle se proclame « apostolique » car elle fait remonter ses origines aux apôtres Thaddée et Barthélemy ; elle est, par ailleurs, autocéphale, sous la direction du « Catholicos suprême de tous les Arméniens ».

²⁶ LEVEYRE (Maurice, pseudonyme de Pierre Quillard, professeur au col-

LE COMITÉ FRANCO-ARMÉNIEN

Le comité franco-arménien vient d'adresser au président du conseil une longue lettre sur la situation actuelle des Arméniens dans l'empire ottoman.

Nous en détachons le passage suivant :

« L'ère des massacres n'est pas close en Arménie, et le retour prochain en Asie-Mineure d'une partie des troupes de l'armée de Thessalie, qui vont être licenciées, accroîtra encore les périls qui menacent les populations chrétiennes d'Anatolie. Ces soldats, exaltés par la victoire et dont la haine et le fanatisme ont grandi au cours de la guerre contre la Grèce, retourneront dans leurs foyers avides de pillage et de sang. Ce que les Arméniens ont à redouter d'eux, le passé nous le fait trop sûrement prévoir... »

Après avoir exposé les graves dangers qui attendent les Arméniens, la lettre conclut à des mesures énergiques :

« Si des mesures efficaces pour la protection des chrétiens ne sont pas prises sans délai, de grands massacres, pareils à ceux de 1895, vont de nouveau ensanglanter l'Arménie.

« Il appartient à l'Europe, d'après l'article 61 du traité de Berlin, il appartient surtout à la France d'exiger du gouvernement Ottoman les garanties nécessaires à la sécurité personnelle et à la liberté de conscience de ses sujets arméniens.

« Si ces garanties protectrices ne leur étaient pas données assez rapidement pour prévenir les malheurs qui se préparent, la responsabilité du sang versé incomberait à la fois au gouvernement ottoman qui n'aurait pas su ou voulu prendre les mesures nécessaires, et aux cabinets européens qui ne l'y auraient pas contraint. »

lège catholique arménien de Constantinople), « Les massacres des Sasounkh », *La Revue de Paris*, 2^e année, septembre-octobre 1895, pages 73-91.

Cette adresse est revêtue d'un grand nombre de signatures, notamment celles de MM. le baron d'Avril, Père Charmetant, Denys Cochin, Lavis, A. Vandal, abbé Lemire, F. Coppée, Jean Aicard, Bétolaud, Paul Bourget, Michel Bréal, duc de Broglie, Denormandie, Anatole France, Armand Gautier, Louis Havet, Hervé de Saisy, Krantz, Lefèvre Pontalis, Leroy-Beaulieu, comte Albert de Mun, Gabriel Monod, Frédéric Mistral, Frédéric Passy, Mgr Perraud, G. Picot, Ravaisson, Renouvier, Charles Richet, Th. Roussel, Trarieux, marquis de Vogüé, Ch. Waddington, etc., etc.

Paul Roche²⁷

À la suite de nouveaux massacres perpétrés contre les Arméniens, Jean Aicard composa, en mai 1917, deux poèmes pour attirer l'attention sur le destin tragique de ce peuple sacrifié ; il furent aussitôt publiés par les éditions Saint-Lazare à Venise²⁸. L'île *San Lazzaro degli Armeni* « Saint-Lazare-des-Arméniens », dans la lagune de Venise non loin du rivage, est entièrement occupée, depuis 1717, par un monastère arménien, siège de la congrégation des pères mekhitaristes. Cet ordre a joué un grand rôle dans le maintien et le renouveau de l'héritage culturel arménien. L'imprimerie, spécialiste de la typographie arménienne, a fermé ses portes en 1989 après deux siècles d'activité, mais la maison d'édition poursuit ses travaux.

Voici cette publication dans son entier :

²⁷ *Le Gaulois*, 31^e année, 3^e série, n° 5743, jeudi 29 juillet 1897, page 2, colonne 4.

²⁸ AICARD (Jean), *Arménie. La plainte arménienne*, Venise, imprimerie de Saint-Lazare, 1917, in-8°, 14 pages, portrait. — Je connais une dizaine d'exemplaires de cette petite brochure dans plusieurs grandes bibliothèques françaises – mais pas à la Bibliothèque nationale de France ! – sans compter ceux qui pourraient se trouver en mains privées.

Jean AICARD

Arménie. La plainte arménienne.

Venise, imprimerie Saint-Lazare, 1917.

*L'Arménie retrouvera des heures
de douce paix, sous la vigne et l'olivier
des ancêtres martyrisés.*

Les cris de douleur, les horreurs d'un peuple cruellement massacré, ont attiré l'attention d'un grand nombre d'hommes, même des poètes, qui ont fait entendre à l'humanité l'écho de la voix de la Justice, étouffée dans la gorge de l'Arménie Martyre. Aucune nation n'a souffert comme les Arméniens, qui ont vu détruire leur maison, leur toit, leur foyer, mais qui n'ont jamais désespéré de voir un jour l'aurore de la Paix, qui fera lever le soleil de la Liberté ! Parmi les désolations, parmi les ruines, même parmi les cendres, renaîtra le phénix de l'Arménie plus glorieuse et plus puissante. Voilà ce que nous désirons.

Nous présentons à nos lecteurs la magnifique et émouvante poésie, que le poète académicien français, Mr. Jean Aicard, a adressée à l'Arménie ; là il exprime toute son affection pour les Arméniens, toute son indignation contre les barbares, et annonce avec une prévision prophétique le triomphe de la Justice, la Résurrection glorieuse de l'Arménie !

Voici ce qu'il nous écrivait dernièrement :

« ... Et maintenant,... transmettez tous mes vœux les plus émus à vos compatriotes.

Les forces du mal qui s'accumulaient sur un point du globe, se sont révélées brusquement dans toute leur hideur, depuis 1914. Elles pouvaient continuer à se masquer de civilisation ; ou plutôt, si elles ne l'ont pas fait, c'est qu'elles ne le pouvaient plus. L'orgueil des adorateurs de la force a fini par leur donner

une assurance et une audace qui seront leur perte. Le monde entier s'est indigné devant le vrai visage, apparu tout à coup, des puissances de lucre, d'égoïsme et de cruauté. Le monde est chrétien. Même philosophe, il est chrétien encore. C'est l'esprit chrétien, l'esprit de paix, qui combat, à l'heure présente, contre les volontés de guerre et de mort. Le monde chrétien vaincra. Et c'est assez dire que l'Arménie retrouvera des heures de douce paix, sous la vigne et l'olivier des ancêtres martyrisés ».

Jean Aicard

ARMÉNIE

Partout le sang ruisselle et la terre est sans joie.

J'ai vu la morte en ses habits

Brochés d'or et tramés de soie ;

Et le sang de son cœur rayonnait en rubis.

Ses mains en croix pressaient la croix sur sa poitrine,

Dans un cadre odorant de feuillage et de fleurs

Dont le soleil nimbait les vivantes couleurs ;

Sur sa tunique purpurine

Ses diamants étaient de la lumière en pleurs.

Elle avait, en martyre, expiré par les armes

Des païens, fous de rage, ivres de cruauté.

Ses diamants, c'était ses larmes,

Et ses rubis son sang ; ses douleurs, sa beauté.

*

Et la morte disait, avec la voix des âmes,

L'adieu sacramentel :

« Adieu, Cierge terrestre aux vacillantes flammes :
 « Le feu qui luit aux yeux de l'âme, — est immortel.
 « Chœur des prêtres, adieu ; je pars pour voir la Vie.
 « Je suis partie afin d'aller au Créateur.
 « L'Évangile est la voie ; et, quand elle est suivie,
 « Elle conduit, sur la hauteur,
 « L'âme, éternellement ravie.
 « Adieu, vous tous du peuple ; adieu, terrestre vie ;
 « Adieu l'eau, la terre et le feu.
 « Ô Christ ! je vais à toi, mon Dieu ! »

Ô Nation, de tant de douleurs traversée,
 Le peuple survivant, alors, baisa ta main,
 Ô toi, dont le martyre, affolant la pensée,
 Retentit en remords au cœur du genre humain.

*

Et, penchés sur tes mains, nous les avons baisées,
 Et, dans tes mains entrecroisées,
 La pitié du monde, en baisant la croix,
 Trois fois a répété : « Je crois, je crois, je crois. »

Ô morte-vivante, Arménie,
 Je crois à ta gloire infinie ;
 Ton martyre si long triomphera du temps.
 Après avoir souffert ton tourment solitaire,
 Tu revivras parmi les peuples de la terre,
 Sous la pourpre et les feux des bijoux éclatants.

Ton front sera cerclé du sacré diadème.
 Celui qui fit sortir Lazare du tombeau,

Te ressuscitera, d'un geste calme et beau,
 Et les peuples diront : « Vous voyez comme Il l'aime ! »

La Mort et la Douleur ont fait ta majesté,
 Arménie, Arménie, ô fille de Jaïre !
 Grande par ta constance à subir ton martyre,
 Tu marches vers ta gloire avec humilité.

*

Et pour avoir suivi fidèlement la voie,
 Sous les diamants, l'or, les rubis et la soie,
 Tu te relèveras dans une double joie,
 Glorieuse sur terre et pour l'éternité.

LA PLAINTÉ ARMÉNIENNE

*Paraphrase française des plus puissantes
 strophes du poète arménien P. S. Erémian,
 Dans les Vêpres Arméniennes et dans Nos Morts*²⁹.

Depuis cinq siècles je gémis,
 Dieu des chrétiens, suave, éternelle Lumière ;
 Depuis cinq siècles monte à vos pieds ma prière
 De m'arracher à la fureur des ennemis.

Que ma plainte, par vous, Seigneur, soit écoutée :
 Ma longue et lamentable histoire est récitée
 Par une bouche ensanglantée.

²⁹ NDLR. — Ces deux ouvrages ont été publiés par l'imprimerie Saint-Lazare à Venise.

Les vents dans les sapins pleurent leurs lents accords :
C'est le *De profundis* qu'ils chantent sur mes morts.

Seigneur ! je ne peux pas me taire ;
C'est pour t'avoir aimé que nous sommes haïs,
Christ !... Je dirai les longs malheurs de mon pays :
Le silence est la voix de la mort sous la terre.

Les flammes et le sang ruissellent sur mon toit ;
La mort frappe à ma porte avec l'os de son doigt.

Mon ennemi sous lui me perce avec ses armes.
Dans vos mains, Dieu, je vois que vous avez mes larmes.

Votre innocence était pure, ô blancs nouveau-nés,
Comme la neige qui s'étale
Sur le Selmon, et brille, à l'heure orientale ;
Hélas ! les doux abandonnés
Sont morts par le fer ou les flammes ;
Et la langue des chiens infâmes
S'abreuva de leur sang.
Ainsi j'ai vu périr l'avenir innocent.

Et, dans nos âmes insondées,
Nos douleurs sont des eaux amères, débordées.

Les martyrs de mon doux pays sont plus nombreux,
Ô Seigneur, que les fleurs dans votre Éden heureux.

Mon ennemi, qui veut m'exterminer, — s'élance !
Couvrez-moi de votre aile, et sortez du silence.

Seigneur, voyez mes maux, l'infini de mes pleurs...
Il n'est pas de mesure à compter mes douleurs.

Vous seul, mon Dieu, pouvez supputer nos désastres
Et mesurer mes pleurs amers,
Vous dont la main soutient la profondeur des mers
Et la hauteur des astres.

Ô vous l'unique, le seul grand,
Maître des bourreaux et des juges,
Vous qui, dans les eaux des déluges,
Allumez le tonnerre et l'éclair fulgurant.

Seigneur, le jour pour moi se fait pâle, et je prie ;
Dans mon cœur, où ma douleur crie,
Je pleure, mon Dieu, la patrie.

Mais votre jugement sera, sur nos douleurs,
Ô Dieu, comme un laurier triomphal, tout en fleurs.

La justice viendra, races déracinées :
Nous verrons le laurier fleurir.
La justice viendra sur l'aile des années...
Je suis fatigué de mourir.

Ô Martyrs ! on verra les amis de ma race
Sur les rives semer le lys blanc, plein de grâce,
Et suspendre, en offrande, une guirlande, au mur
Rouge encor de votre sang pur.

Petite nation, mais grande dans l'histoire,
Arménie, étoile qui luit

Dans une fatalité noire !
Ô le plus grand martyr de tous les temps enfuis !

Les monts, de la vallée aux cimes,
Sont tout couverts de nos morts.
L'ennemi contemple ses crimes ;
Nos vertus seront ses remords.

Je suis environné de mort et de décombre,
Et je n'ai rien autour de moi, Dieu, que votre ombre.

De tels massacres, par le fer et par le feu,
Sont inouïs, nouveaux, même au regard de Dieu.

Nos enfants sont morts, divin Maître,
Et pourtant ma patrie, un matin, va renaître.

Celui qui tend le ciel comme un pavillon bleu
Et qui roule, comme des toiles,
Les firmaments, et qui marche sur les étoiles,
Détruira les vainqueurs, et, quand il parlera,
Lui qui dressa les monts et creusa les vallées,
Ô nations inconsolées,
Nous remettra debout sur le mont Ararat ³⁰.

Seigneur, qui sèmes comme graines,
Les étoiles en feu, dans les sillons du ciel,
Oh ! de tes mains souveraines,
Mets sur nos ennemis ton triomphe éternel.

³⁰ NDLR. Le mont Ararat est, encore aujourd'hui, le symbole national de l'Arménie et apparaît au centre de ses armoiries. Autrefois situé en Arménie occidentale, il se trouve maintenant en Turquie.

Parlez, Seigneur ! que votre voix s'élève,
Et nous verrons nos ennemis
Tremblants devant vous et soumis,
Faire un soc de charrue avec le fer du glaive ;

Et nous pourrons en paix nous reposer un jour,
Sous les pampres de nos vignes, dans votre amour.

* * *

Je pense que l'initiative de cette édition revient au poète Simon Erémian (1871-1938), membre de la congrégation mekhitariste de Venise, appartenant à la diaspora arménienne d'Italie, également publié par les éditions Saint-Lazare. Une correspondance avait en effet débuté entre les deux écrivains, et le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon a conservé deux lettres de Simon Erémian. La première fait suite à l'envoi des poèmes ci-dessus cités :

Venise, le 14 Juillet 1917

À l'Honorable Monsieur Jean Aicard
académicien

Maître,

L'immensité de cette guerre a favorisé la folie de notre ennemi séculaire. Notre nation a été assassinée pour immortaliser l'épouvantable barbarie de cette horde qui n'a jamais connu le droit des peuples.

Vous chantez notre insondable douleur, merci. Le chant d'un poète trouble la paix d'un tyran, comme le cygne trouble l'eau. Je trouve le chant du poète plus efficace que les 70 millions bouches de l'enfer des Boches.

Je suis fier de trouver parmi nos éminents amis français, votre nom qu'avec une noble et superbe poésie, vous venez de chanter la résurrection de nos morts. L'écho de mes vêpres dans votre cœur est plus agréable pour le Dieu de la France et de l'Arménie. Merci infiniment, merci !

Veillez agréer, cher Maître, l'assurance de ma très haute considération.

P. Simon D^r Erémian ³¹

C'est probablement à cette lettre que fut joint le poème *Mé-lodies noires* de Simon Erémian, puisque ces deux documents sont de la même écriture et notés sur le même papier à en-tête imprimé du collège arménien Moraat-Raphaël à Venise :

Inédit

À Monsieur Jean Aicard.

Mé-lodies noires.

Sur le bec d'un aigle, un papillon, tout en larmes, disait d'une voix suppliante : « Pourquoi m'ôter la vie, mon seul bien ? » Et l'oiseau royal, avec une fierté généreuse, lui rendit la liberté. Belle leçon, sera-t-elle comprise par le cœur de mon ennemi ?

Que faire de la vie sans patrie ? Hélas ! j'ai lu ma destinée dans les yeux de la mort.

La nuit m'enveloppe ; je m'incline vers le tombeau ; ma jeunesse est fauchée dans son aurore.

³¹ Ville de Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Erémian ».

Dormez tranquilles, ô martyrs. Rossignols, que vos chants ne les éveillent pas ; gazelles, que vos courses ne troublent point leur sommeil. Ils ont quitté la vie et ne la désirent plus.

J'ai pleuré jusqu'à faire fondre des collines de marbre, mais le ciel n'a pas eu pitié de moi.

Anaïdes et Mandragores formez vos chœurs charmants. Ménagez en vos grottes des tombeaux à nos sœurs qui ont péri dans les flots, martyrisées pour le triomphe de la chasteté.

C'est avec calme que j'embrasse la mort ; c'est avec ardeur que je baise les pieds du Christ. Je n'ai vécu que des jours amers et le monde, pour moi, s'est noyé dans le sang de mon peuple.

Lune, phare ambulant dans le ciel obscur, éclaire la route de nos exilés. Je vois une barque glisser dans un sillon d'argent fondu : c'est le cercueil de mon peuple qui s'achemine vers la mort.

Merci, mon Dieu, après cinq siècles de naufrage, on m'a montré la mort pour abri.

Maudite soit la fraternité hypocrite. Le vin qui a tourné, ne redeviendra jamais bon.

La mort vient en dansant au-devant de ses victimes. Et plein d'allégresse, Satan, son complice, chante d'une voix si haute que l'Éternel s'écrie : « Maudit soit Lucifer ! »

Les oiseaux chantent sur les tombes des jeunes filles ; du sein des fleurs, l'aube y verse des larmes d'eau bénite. Ô Vierges, de

vos vertus, vous avez tressé une couronne immortelle et la terre a voilé vos dépouilles de roses ensanglantées.

Le messager du sépulcre vient frapper à ma fenêtre. Mon étoile achève son dernier cours.

Ô jeunes filles, destinées mystérieuses, espoirs d'amour et de vie, vos flambeaux se sont éteints ici-bas. Les yeux du monde vous contemplent. Allez vers Dieu d'un pas assuré, comme la Vierge se rendait au Temple.

Je me rappelle nos virginales épouses. Vêtues de manteaux où scintillaient l'or, et les émeraudes, elles répandaient l'aumône de leurs mains généreuses. Et maintenant, elles ramassent dans les mangeoires des chevaux, les grains d'avoine oubliés.

P. Simon Erémian ³².

Jean Aicard fit également mention de l'Arménie dans son recueil poétique *Le Sang du sacrifice* ³³ :

ARMÉNIE

Son poète, P. S. Erémian, a jeté pour elle la plainte inoubliable.

Vivant la passion qu'elle souffre, il prononce ce mot infini :

« *Je suis fatigué de mourir !* »

Il supplie Dieu et lui dit : « *Sortez du silence !* »

³² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise rouge n° 71, manuscrit, 4 pages.

³³ AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, Paris, Ernest Flammarion, 1917, in-16, 292 pages. Ouvrage daté, à la fin : « 15 juin 1917 ». Le texte cité est pris à la page 287.

Il a cette vision permanente :

« *La Mort frappe à ma porte avec l'os de son doigt.* »

Il a, pour sa nation, l'espérance qu'elle goûtera un jour les douceurs de la paix, sous l'ombre claire des oliviers, sous la fraîcheur des vignes.

Au sommet du mont Ararat, il voit la gloire debout, nimbée d'aurore. Elle attend le final triomphe des martyrs d'Arménie, de ceux, ô Christ vivant, qui « *sont haïs pour t'avoir aimé !* »

En mai 1918, la cause de l'Arménie fut soutenue par *Les Annales politiques et littéraires*, dans un bel article illustré de photographies, publiant quelques pièces de la correspondance entre Jean Aicard et Simon Erémian :

L'Arménie Martyre

Le Monde s'émeut de voir la malheureuse Arménie retomber sous le joug turc. L'ère des persécutions atroces et des massacres va se rouvrir. Déjà de sinistres nouvelles nous arrivent de ce peuple torturé.

M. Jean Aicard avait composé, l'an dernier, de nobles strophes où les misères de la nation infortunée étaient tragiquement dépeintes ; le poète arménien Simon Erémian vient, pour exprimer sa gratitude au poète français, de lui dédier une pièce de vers, à laquelle Jean Aicard a répondu. Nous plaçons cette pathétique correspondance sous les yeux de nos lecteurs.

Rome, le 11 avril 1918.

M. Jean Aicard, de l'Académie française,

« Monsieur,

« C'est par les amis de l'Arménie que ma patrie espère une heureuse renaissance. Avec votre poésie *Arménie*, maintenant vous êtes plus cher que jamais. Par les amis seuls, l'Arménie respire encore.

« Maître, je n'ai rien à vous offrir que mes sympathies pour votre doux pays de France et cette poésie en prose dédiée à votre aimable souvenir.

« Veuillez agréer, etc.

« P.-SIMON EREMIAN. »

LA CARAVANE

À M. Jean Aicard.

La caravane dort silencieuse. À l'avant, une lanterne se balance, au bout d'un poteau. Le vent siffle d'une voix monotone. La mort, en riant, poursuit mon peuple échappé aux massacres.

Ô mon Dieu, toi qui sèches les larmes des biches et des gazelles, pourquoi donc imposer un sort aussi sombre à nos cœurs resplendissants de lumière ?

Les exilés quittent la patrie sans espoir de retourner.

Ô caravane, marche vers l'inconnu ; la mort est ton guide, la mort est ton appui. Ô mon peuple, ton bonheur se cache au fond du tombeau.

Les portes d'or de la pitié ne s'ouvriront jamais.

Marche, ô caravane, vers la croix ; la mort, une cloche en main annonce nos derniers soupirs.

Exilés, notre coupe pleine d'espoir est déjà brisée dans la main de la mort.

P.-SIMON EREMIAN.

Au Poète de l'Arménie, P.-Simon Erémian.

Ô frère Arménien, sachant votre martyre,
Je dis, ne sachant plus par quels mots l'honorer :

« Comment trouves-tu, toi, des mots pour le redire,
Comment retrouves-tu des pleurs pour le pleurer ? »

Un cri sort du pré vert quand la faux tranche l'herbe,
Mais le pré nu se tait sous le pied du passant...
Toi, pour plaindre ton peuple, où trouves-tu ton verbe,
Quand ta langue est coupée et quand tu bois ton sang ?

Cris dans la mort ! sanglots muets ! larmes taries !
Frère, dans quelle source as-tu plongé ton cœur
Pour l'offrir plein d'amour au Dieu bon que tu pries,
Quand tu saignes, broyé sous le hideux vainqueur ?

Voix d'Arménie, à qui répond ma voix de France,
Tes chants en pleine mort sont un signe vivant ;
Ton cœur, qui désespère, exalte l'espérance :
Il vibre dans la mort comme une palme au vent.

Tu revivras, et tu revivras dès ce monde ;
Dieu remplira de gloire et d'amour tes tombeaux,
Peuple baigné cent fois dans ton sang qui t'inonde,
Toi qui, sous tant d'horreurs, pousses des cris si beaux ³⁴ !

18 avril 1918.

JEAN AICARD,
de l'Académie française ³⁵.

³⁴ Le manuscrit autographe de ce poème se trouve dans le carton 1 S 32, chemise n° 231 « Arménie » du Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon.

³⁵ *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1821, dimanche 19 mai 1918, page 411, colonnes 1-3. Cette page fut reproduite par *La Voix de l'Arménie*,

En cette même année 1918, Jean Aicard composa encore deux longs poèmes pour l'Arménie. Le premier, *Tout un peuple martyr*, expose les tourments infligés aux Arméniens, à partir de faits réels exposés par des témoins directs ; le second, *L'Arménie glorieuse*, en comparant les souffrances du peuple arménien à celles du Christ au Golgotha, lui prédit la même résurrection. Ce sont encore les éditions vénitiennes de Saint-Lazare qui firent connaître ces vers ³⁶ :

Jean AICARD

Tout un peuple martyr.

L'Arménie glorieuse. L'Arménie immortelle.

Venise, imprimerie Saint-Lazare, 1919

J'ai pensé que la poésie française servirait la cause du peuple-martyr, si elle répétait, en écho, la prodigieuse lamentation du peuple Arménien, telle que l'ont interprétée Archag Tchobanian et la jeune prophétesse Astlik Bizian.

JEAN AICARD.

Noël 1918.

Janvier 1919.

1^{re} année, n° 11, 1^{er} juin 1918, pages 380-381, sous le titre « Pages littéraires. Voix d'Arménie, Voix de France ».

³⁶ AICARD (Jean), *Tout un peuple martyr. L'Arménie glorieuse. L'Arménie immortelle*, Venise, imprimerie Saint-Lazare, 1919, 22 pages. — Aux deux premiers poèmes, nouveaux et inédits, l'éditeur a rajouté les textes publiés par *Les Annales politiques et littéraires* le 19 mai 1918 : la pièce précédemment titrée « Au poète de l'Arménie, P.-Simon Erémian » y est devenue « L'Arménie immortelle ».

TOUT UN PEUPLE MARTYR

I

Des humains, par troupeaux, pieds saignants, face en larmes,
Vont, dos courbé, sous les insultes des gendarmes.

Où vont-ils ? — Vers l'horreur inconnue ; à la mort :
Ils subissent le droit monstrueux du plus fort,
Car l'Allemagne a dit au Turc :

— « Prends l'Arménie ;

« Elle est à toi ! Tu peux en croire mon génie :

« Dieu, qui guide mon cœur, dirige aussi ton bras.

« Ce peuple est tien ; fais-en tout ce que tu voudras ;

« Crois-m'en : pour les vrais forts le carnage est un sacre ;

« Apprends que rien n'est plus humain qu'un bon massacre.

« Égorge les vaincus pour hériter leur sol ;

« Organise l'horreur, le viol et le vol.

« Suis mon conseil : c'est ma bonté qui me l'inspire.

« Des plus hideux fléaux la guerre étant le pire,

« Pour l'arrêter plus tôt sois cruel à l'excès.

« Regarde mes martyrs à moi, Belge et Français,

« Que j'ai pliés sous mes victoires immortelles :

« Ils ont vu, grâce à ma bonté, des horreurs telles

« Qu'avant longtemps, la rage au cœur, la honte au front,

« Quand j'offrirai ma paix sainte, ils me béniront ! »

Des humains, par troupeaux, pieds saignants, face en larmes,
Vont, dos courbé, sous les insultes des gendarmes.

II

Dans une halte, on met tous les mâles à part,
Ils savent bien pourquoi :...

Quand le troupeau repart,
On n'y voit plus, avec des enfants, que des femmes...

Les mâles, au milieu de tortures infâmes,
Sont morts, tous, et, là-bas, cadavres sans tombeaux,
Gisent, en proie aux becs de l'aigle et des corbeaux.
Alors, que deviendront leurs fidèles compagnes ?
Beaucoup, du haut des pics, aux gouffres des montagnes
Se jetteront, partout leurs petits dans leurs bras...

Dieu qui juges les cœurs, tu leur pardonneras !

III

— « Dans mes bras je pressais, moi, sa sœur maternelle,
Une mignonne enfant encore à la mamelle.
Ma mère, à mes côtés, suivait en sanglotant...

Un Turc prend la mignonne... il rit, en l'emportant...

Ma mère alors, les yeux vers l'enfant qu'on emporte,
Comme folle, courut vers elle... et tomba morte.

Je dus l'abandonner...

Et, dans tous nos chemins,
Nous écrasions du sang sur des débris humains,
D'autres bannis ayant, sur cette même route,
Perdu de leur chair vive et leur sang goutte à goutte.

Quand nous disions : « Pourquoi nous être si cruels ? »
— « Par ordre, disait-on ; les ordres sont formels ».

IV

Et, dans un carrefour, un jour, nous rencontrâmes
Un effrayant convoi de filles et de femmes :
Tout, jusqu' à leur chemise, on leur avait tout pris.
Elles allaient, d'un pas de fantômes, sans cris,
Sans larmes, l'air stupide, à des fins inconnues,
Et leurs lâches gardiens les raillaient d'être nues.

V

— « Mais pourquoi nous chasser ainsi, comme un bétail ?
Pourquoi traîner, frapper, torturer en détail
Tout un peuple, en troupeaux, par des chemins sauvages ?
Pourquoi ne pas nous massacrer dans nos villages ? »
— « Il nous plaît de vous voir tordus dans les douleurs.
Que ferions-nous de tous vos cadavres, d'ailleurs ?
Ils empoisonneraient, en tas, l'air qu'on respire ! »

VI

Et, debout sur ses morts, le Mal rêve le pire.

VII

Un père a réuni ses gens dans sa maison.
Il distribue à tous une part de poison :
— « Puisque nous devons être égorgés tout à l'heure,
Je ne sais où, — mourons dans la vieille demeure
Ensemble !... Êtes-vous là, tous ? »
— « Oui ! soixante-dix ».
Je répète cela comme je l'entendis,

Car j'étais là, j'ai vu l'action de cet homme,
Tigrane Sinouyant, notable ; et je le nomme
Pour que vous sentiez vrai, de tous points, mon rapport.

Et voici. Les enfants, qui pressentaient la mort,
(Bien que la mort paraisse une fable, à cet âge)
Tremblaient, en détournant leurs lèvres du breuvage.
L'angoisse, qu'on voyait suppliante en leurs yeux,
Perçait nos cœurs.

— « Bois, bois, chéri... cela vaut mieux.
Oui, mieux que d'être en proie aux bourreaux de ta race.
Bois sans peur ! »

Et la mère, au chéri qu'elle embrasse,
Tend la coupe ; et l'enfant, soumis à tant d'amour,
Boit la mort ; et chacun des petits, à son tour,
Ne trouvant à la mort qu'un goût de plante amère,
A bu, pour obéir à l'amour de la mère.

Les mères, après eux, boivent en gémissant...

C'est une mort sans cris ; des pâleurs ; point de sang !

Et soixante-dix morts sont là, dans la grand'salle.

Un sursaut çà et là, le dernier ; dernier râle...
C'est fini. Le silence ; un silence effrayant.

Le père, alors, le vieux Tigrane Sinouyant,
Une torche à la main, en promène les flammes
Dans sa maison, afin qu'enfants, vieillards et femmes,

Tous, confondus à lui dans le même brasier,
Mêlent leur cendre à la cendre du cher foyer !

VIII

— « Vous, femmes, dit le Turc, abjurez l'Évangile ».
— « Jamais ! »

Elles étaient quinze mille... Vingt mille,
Qui, toutes, refusaient les hontes du sérail.

La baïonnette alors commença son travail...

Vingt mille cris d'horreur, vingt mille d'agonie.

Priez pour notre France et pour votre Arménie.
Priez, Femmes ! pour la France : elle est le soldat
Du Droit ; et c'est pour vous aussi qu'elle se bat.

IX

L'ottoman Chabin-bey fait un rapport sinistre.
La Muse, inexorable, à son tour, enregistre
Son récit, que l'Histoire a déjà consacré :

— « On m'avait confié ! pour être massacré,
Tout un convoi... Je vis, belle entre mille femmes,
Une vierge aux grands yeux attirants... Nous causâmes...
Et je lui dis :

— Je peux te sauver ; mais il faut
Prendre un Turc pour époux.

Indignée, à ce mot :

— Jamais !

— Pourquoi veux-tu mourir, étant si belle ?

Alors :

— Veux-tu me faire un grand plaisir ? dit-elle.

— Oui.

— Vois... Mon petit frère est là-bas... je te prie,

Puisque nous n'avons plus ni parents ni patrie,

De tuer sous mes yeux cet enfant qui m'est cher.

Quand je le verrai mort... sans qu'il ait trop souffert,

D'une mort que mon cœur de mère aura donnée,

Je bénirai, sans me plaindre, ma destinée.

Appelle-le, pour qu'il reçoive mon adieu.

Et j'appelai l'enfant.

— Je te confie à Dieu,

Et nous nous rejoindrons, frère, dans l'autre monde...

Nous avons bien prié sans que Dieu nous réponde,

Mais il nous aime, il nous attend, j'en ai la foi.

Ils s'étreignirent ; puis, l'enfant venant vers moi,

J'obéis à la sœur : ma hache toute prête

Se leva tout à coup... s'abattit sur sa tête...

Il tomba, la cervelle et le sang jaillissant.

— Sois donc remercié, d'un cœur reconnaissant :

Toi qui changes des maux futurs en douleurs brèves...

Mais ton œuvre, dit-elle, il faut que tu l'achèves !

Et, couvrant de ses mains ses grands yeux noirs :

— J'attends !

Frappe vite !

Ce fut l'affaire d'un instant...

Et je regrette encor ce jeune et beau visage,

Et, plus que sa beauté, j'admire son courage.

X

Noble France, soldat de Dieu, soldat du Droit,

Pense à moi l'Arménie, ô France, douce France,

Afin que le grand jour de ton triomphe soit

Ma victoire et ma délivrance.

XI

Maintenant, debout, peuples ! écoutez

Astlik Bizian, vierge arménienne...

Quelle voix crierà, plus haut que la sienne,

Les crimes des Turcs et leurs cruautés

Et la majesté d'une âme chrétienne ?

XII

J'ai besoin de rugir ce que virent mes yeux,

Ce que nuls yeux encor n'avaient vu sous les cieux,

Depuis qu'existe le monde !

Faible est ma voix, mais mon cœur gronde

Et mon cri, le grand cri de mon cœur irrité,

Fera pâlir d'effroi toute l'humanité...

Le monde en restera longtemps épouvanté.

Lugubre défilé, sans fin, d'enfants, de femmes,

D'adolescents et de vieillards,

Prières, vains appels et suppliants regards,
Corps dolents, plus dolentes âmes !

Autour d'eux, leurs gardiens, des bourreaux sans pitié ;
Dans le ciel, le silence — et Dieu pétrifié !
Plus de terre : une mer de sang, de pleurs, de crimes...

Et quand le fer est las de saigner des victimes,
Le fusil d'avoir fusillé,
Quand, sous un chargement macabre,
Déchets de boucherie, affreux rebuts du sabre,
Le fleuve, dégorgeant des morts,
Dans sa propre horreur recule et se cabre,
Alors, vient l'incendie ; et ses feux, sous les vents
Font le sang des morts vivant et plus rouge.
Le sang bout d'horreur, le cadavre bouge,
Tous les morts sont vivants ! tous les morts sont mouvants.

Et moi, je suis restée entre les vrais vivants
Pour faire parvenir à vous ceux de ma race
Les justes cris d'horreur et les vains cris de grâce
De tout un peuple finissant !
Je vis, pour lancer, de ma gorge en sang,
Et faire parvenir aux juges de la terre
Le cri que rien ne fera taire,
Le cri, sans fin gémissant,
De mille milliers de gorges coupées...
Voyez, sous le tranchant de mille et mille épées,
Ces gorges, par milliers, qui vomissent le sang !

Je suis restée une femme vivante,
Pour faire éclater, du fond de mes yeux,
Comme un éclair mystérieux,

La flamme des appels jetés par l'épouvante
Vers un suprême recours,
Et l'espoir des vengeances justes
Que je vis s'allumer dans les derniers regards
De ces milliers d'enfants, de femmes, de vieillards
Qui sont nos martyrs augustes.

Je suis vivante, ô ciel ! pour être le témoin
Nécessaire à la vraie et suprême justice.
Je viens en messagère, et suis l'ambassadrice
Des milliers de martyrs qu'on assassine au loin !
J'apporte au moins une parcelle
De vérité, devant la vie universelle.

Et me voici debout, peuples, hommes divers,
Devant vous, devant l'univers !
Mes morts parlent en moi, moi, leur témoin unique ;
Voyez : je porte encor, collés sur ma tunique,
Les noirs caillots de leur sang,
Et, dans mes yeux, voyez leur regard finissant,
Et, noyée en mes pleurs, leur dernière supplique.

... Et rien n'est dit encor ; cependant j'ai parlé !
Et tout l'essentiel n'est pas même épelé ;
Mais vous comprendrez tout à mon aspect étrange,
Aux frissons de ma face, à mon geste exalté
Où vous lirez la volonté
Des malheureux qu'il faut qu'on venge !

Ô justice ! et pourtant je dois redire à tous
Comme envoyée et messagère,
Des mots que la bonté des martyrs me suggère,
La prière de ceux qui meurent à genoux :

48

L'ARMÉNIE GLORIEUSE

³⁷ On trouve une ébauche de ce poème dans le carton 1 S 32, chemise n° 231 « Arménie » du Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon.

L'ARMÉNIE

J'ai reproduit, ici, l'édition vénitienne : le poème n'y est pas précisément daté, non plus que dans le manuscrit.

49

Je suis lasse de tant mourir !
J'entends toujours le pas de la justice en marche,
Il retentit dans l'écho des sommets.
Mais elle n'apparaît jamais...
Seigneur, j'attends sans fin la colombe de l'arche
Qui porte le rameau de l'éternel amour...
Le jour renaît, la nuit retombe
Sans que rien, dans le ciel, m'annonce le retour
De l'Esprit-Saint, de la radieuse colombe...
Ô Dieu d'amour que Judas a trahi,
C'est pour t'avoir aimé que mon peuple est haï !

LE CHRIST

Arménie, Arménie, ô plaintive Arménie,
Ô ma fille à la fois torturée et bénie,
J'ai versé sur tes maux humains
Le sang de ma pitié comme un céleste baume ;
Pour sauver les maudits, j'ai quitté mon royaume...
Mais, vois mes pieds cloués, vois les trous dans mes mains :
Depuis vingt siècles, mon cœur saigne ;
Mon verbe, lentement, pénètre l'univers ;
Pourtant, la surdité de nos bourreaux pervers
De siècle en siècle a retardé mon règne :
Et cependant, d'un vol insensible mais sûr,
Vers ta douleur et la mienne, au fond de l'azur,
La Colombe, à travers l'infini de l'espace,
Approche, accourt... L'amour reste. La haine passe.
Tu verras finir les siècles d'effroi,
Plus divine d'avoir plus souffert avec moi.

L'ARMÉNIE

Si ma douleur, ô Christ, est faite de la tienne,
Avec toi, doux Seigneur, et pour rester chrétienne,
Je peux souffrir encor, mais je suis lasse, Dieu.
Sur leurs toits croulants, mes fils, en prière,
Voient ruisseler des flots de sang, des flots de feu,
Le sommeil ne clôt plus leur cuisante paupière,
Leur face ruisselle de pleurs.

LE CHRIST

Je n'avais pas même une pierre
Pour reposer mon front chargé de mes douleurs.

L'ARMÉNIE

Vous êtes Dieu, je suis humaine.
Mes enfants souffrent dans la plaine.
Ils crient, tombés sur leurs genoux :
— « Faites passer un peu de votre force en nous,
Car nous succombons à la peine ».

LE CHRIST

Ma force est en toi, grand peuple chrétien ;
C'est elle seule, ô cher peuple, qui te soutient,
Et la tienne, sans moi, serait anéantie :
Ta force, c'est la mienne, et c'est d'être une hostie.

L'ARMÉNIE

Ô Dieu Jésus, qui fus chargé du pire affront,
Est-il donc vrai que tes peuples triompheront ?

LE CHRIST

Regarde à l'Orient.

L'ARMÉNIE

Une étoile s'y lève !...
Est-ce un astre réel ou celui de mon rêve ?
Annonce-t-il le triomphe chrétien ?

LE CHRIST

Les pires maux feront naître le meilleur bien.

L'ARMÉNIE

Un peuple puissant te blasphème.
Dans sa force d'orgueil, ce peuple a renié
Ta sainte charité, ta divine pitié.
Il veut asservir l'univers qui t'aime :
Ma faiblesse a peur d'elle-même.

LE CHRIST

Ce peuple sera châtié.
Ma justice est sûre, mais lente ;
Elle vient, élevant une torche aveuglante
Qui flambe comme un astre aux cieux.
Avec moi les martyrs, tous, seront glorieux.

La cruauté de tes bourreaux sera punie.
Christ des nations, chère à la France, Arménie,
Regarde l'étoile là-bas ;
C'est elle, ô peuple cher, — la reconnais-tu pas ? —
Qui, vers Bethléem, a guidé les pas
De tes Mages ;
Ils apportaient les tout premiers hommages
Et le premier amour des rois
À l'Enfant qui devait souffrir sur cette croix.
... Cherche où s'arrête enfin mon étoile espérée.

L'ARMÉNIE

Sur Jérusalem délivrée !

Ô promesses des temps meilleurs !
Coulez, baumes divins, sur mes longues douleurs !
Le Temple est à nous, première victoire !
Lueur d'aube dans ma nuit noire !
Béni soit à jamais mon martyr immortel !
Le païen n'aura plus la garde de l'autel,
Christ, où ton sacrifice éternel se consomme.
Sois loué, Fils de Dieu ! triomphe, Fils de l'Homme !
Peuples chrétiens, courbez votre joie à genoux
Car Jérusalem est à nous !

*

* *

L'étoile de l'espoir que l'univers contemple
Grandissait au-dessus du Temple,
Et le peuple, dont le martyr est un exemple
L'Arménie exultait, radieuse d'espoir.

Et l'horizon funèbre, où s'annonçait le soir,
Le ciel, qu'un dernier rayon dore,
S'irradia soudain d'une ineffable aurore,
Et l'on vit resplendir, dans la gloire, à jamais,
Les deux croix sur les deux sommets.

*Carqueiranne 1918*³⁸

* * *

Une autre lettre de Simon Erémian à Jean Aicard annonce le retour de la paix dans le pays dévasté :

Venise 19 – V – 1919

Monsieur Jean Aicard

Maître !

Votre lettre est sucrée d'une douce amitié.

Je tends mes bras vers les cieux de la France, où la République Reine de la Justice embrassera l'Arménie dans une nouvelle aurore.

Rien ne peut me consoler que la délivrance de ma Patrie.

Ô mon maître et ami, quand vous pourriez pleurer sur la sombre rage de Loti ?

Quelle nouvelle des « Annales » ?

Ami et maître Poète, en vous je ne trouve que le miroir de la bonté ; oui, rien n'est éternel, que le bienfait.

³⁸ J'ai reproduit, ici, l'édition. Le manuscrit conservé dans le carton 1 S 32, chemise n° 231 « Arménie », du Fonds Jean Aicard (archives municipales de Toulon) présente quelques rares variantes, fort mineures. Il existe un autre manuscrit dans le carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX » ; et l'on trouve encore une belle mise au net dans le carton 1 S 29, cahier manifold n° 190, pages 45-50, datée plus précisément à la fin « 24 Février 1918. Carqueiranne ».

Votre bien dévoué

P. Simon Erémian

Venise S-Lazare³⁹

L'auteur cite Pierre Loti qui, en publiant *Les Massacres d'Arménie*⁴⁰, avait voulu dénoncer les revendications nationalistes – lui paraissant excessives – des Arméniens et faire valoir le point de vue turc ! Ses prises de positions soulevèrent une grande vague d'indignation dans une France très acquise à la cause arménienne !

Un *Te Deum* fut chanté à l'église arménienne de Paris, le 9 février 1919 pour célébrer le retour de la paix. Les Arméniens de Turquie entrèrent alors dans une période plus sereine de leur histoire mais ils ne parvinrent pas à faire reconnaître par les instances internationales l'extermination programmée de leur peuple.

Jean Aicard n'a pas employé le mot « génocide⁴¹ »... pour la raison qu'il n'existait pas à son époque ! Le terme a été créé par Rafaël Lemkin, un professeur de droit d'origine polonaise réfugié aux États-Unis lors de l'invasion de son pays par les armées du Reich. Dès 1933 il élaborait un appareil juridique destiné à prévenir et sanctionner l'élimination systématique de groupes humains et en fit un exposé systématique dans un ouvrage pu-

³⁹ Ville de Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Erémian ».

⁴⁰ LOTI (Pierre), *Les Massacres d'Arménie*, Paris, Calmann-Lévy, janvier 1918, in-18, 41 pages.

⁴¹ Génocide, du grec γένος (*génos*), terme quelque peu polysémique, pris ici au sens quasi taxonomique de « race » ou d'« espèce », et du suffixe *-cide*, du latin *caedere*, considéré dans un sens dérivé exprimant l'idée de « tuer, massacrer ».

blié en 1944 : *New conceptions require new terms. By "genocide" we mean the destruction of a nation or of an ethnic group*, « De nouveaux concepts nécessitent de nouveaux mots. Par 'génocide', nous signifions la destruction d'une nation ou d'un groupe ethnique⁴². » Lemkin fut ensuite le principal rédacteur de la *Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide* (CPRCG) approuvée le 9 décembre 1948 par l'Assemblée générale des Nations unies, la veille de l'adoption par cette même assemblée de la *Déclaration universelle des droits de l'homme*.

Mais en célébrant « Tout un peuple martyr » Jean Aicard a voulu attirer l'attention de ses contemporains sur la volonté clairement exprimée du gouvernement des Jeunes-Turcs d'éliminer la nation arménienne, d'éradiquer sa culture et sa religion de toute l'Anatolie.

*

Jean Aicard, malgré l'âge et la maladie, eut à cœur de participer à la défense du peuple arménien dans la période peut-être la plus noire de sa tragique histoire : il le fit animé par sa conception philosophique, et même métaphysique, de la Pitié, divinisée dans la personne de Jésus, qu'a toujours honoré le très chrétien peuple arménien.

⁴² LEMKIN (Rafaël), *Axis rule in occupied Europe, laws of occupation, analysis of government, proposals for redress*, Washington, Carnegie endowment for international peace, division of international law, 1944, in-8°, xxxviii-674 pages. Voir le chapitre IX, pages 79-95, intitulé « Genocide ». Le texte cité est pris à la page 79.

LA POÉSIE ET LE PROGRÈS

Dominique AMANN

Le substantif « progrès » dérive du verbe latin *progredire*, plus connu sous sa forme déponente *progredi*, de *pro* « en avant » et *gradi* « marcher, s'avancer » : il désigne donc clairement, au premier sens, une marche en avant ; développée dans le temps, cette marche s'assimile à une évolution, plus généralement dans le sens d'une ascension, d'une amélioration, d'un changement en mieux. Le mot revêt alors soit une dimension concrète en désignant des améliorations qualitatives ou quantitatives apportées dans la vie quotidienne, soit une dimension absolue – le Progrès – posant une évolution vers un Idéal.

Le terme a été introduit dans la langue française par Rabelais : dans le *Tiers Livre*, chapitre XX « Comment Nazdecabre par signes répond à Panurge », il évoque « les entrée, progrès et succès » des entreprises amoureuses ; et, dans le chapitre XXV « Comment Panurge se conseille à Her Trippa », « tout le progrès et issue de la bataille »¹.

Le concept s'est ensuite développé pour désigner tout ce que les sciences et les techniques apportent à l'homme dans sa vie

¹ RABELAIS (François), *Tiers Livre des faitz et dictz Heroïques du noble Pantagruel, composez par M. Franç. Rabelais docteur en Medicine, & Calloïer des Isles Hieres*, Paris, Chrestien Wechel, 1546, in-8°, pièces liminaires, 355 pages et la table. Les passages cités sont pris aux pages 148 et 187.

quotidienne. Au début du XIX^e siècle, la civilisation encore artisanale utilisait des ressources naturelles comme l'eau, le bois et le vent ; les débuts de l'industrialisation, en combinant le charbon et le fer, permirent l'utilisation de la vapeur ; puis des métaux nouveaux, le pétrole et l'électricité ouvrirent de nouveaux champs technologiques, conduisant à assimiler le Progrès à l' « innovation » scientifique et technique, étendant ses bienfaits à toute l'humanité.

Sur un plan plus théorique, l'Évolutionnisme de Charles Darwin et le Transformisme inspiré par Jean-Baptiste de Lamarck ont bouleversé les conceptions relatives à l'apparition et au développement de l'homme et des espèces animales ou végétales ; la Philosophie positive d'Auguste Comte a préféré les certitudes rationnelles aux spéculations scolastiques ; et le Scientisme a laissé imaginer qu'il pourrait décrypter totalement le mystère de l'Univers. La Science a ainsi acquis un prestige immense, au point même de fasciner la littérature !

En revanche, avec les deux guerres mondiales, l'homme découvrit que le Progrès pouvait être aussi source de régression vers la barbarie : les gaz de combat, les nouvelles armes, l'énergie nucléaire y furent mis au service des destructions de masse, des génocides et des entreprises totalitaires. Aujourd'hui, les soucis écologiques de développement durable et de protection de l'environnement invitent à modérer la consommation outrancière permise par les innovations technologiques. Et la philosophie condamne un progrès purement matérialiste qui voue les civilisations traditionnelles à la disparition et fait perdre à l'humanité son âme.

La littérature ne resta pas insensible à ces évolutions. Victor Hugo déclara, dans la préface des *Orientales* : « il n'y a en poésie ni bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais poètes.

D'ailleurs, tout est sujet ; tout relève de l'art ; tout a droit de cité en poésie² ».

Dans le premier poème des *Voix intérieures* (1837), il évoque la marche en avant du siècle ; l'homme pense, crée, travaille et prolonge ainsi l'acte créateur... mais il regrette aussi que ce progrès ne soit que matériel et chasse la religion :

Ce siècle est grand et fort ; un noble instinct le mène.
Partout on voit marcher l'Idée en mission ;
Et le bruit du travail, plein de parole humaine,
Se mêle au bruit divin de la création.

.

Ô poètes ! le fer et la vapeur ardente
Effacent de la terre, à l'heure où vous rêvez,
L'antique pesanteur, à tout objet pendante,
Qui sous les lourds essieux broyait les durs pavés.

L'homme se fait servir par l'aveugle matière.
Il pense, il cherche, il crée ! À son souffle vivant
Les germes dispersés dans la nature entière
Tremblent comme frissonne une forêt au vent !

Oui, tout va, tout s'accroît. Les heures fugitives
Laissent toutes leur trace. Un grand siècle a surgi.
Et, contemplant de loin de lumineuses rives,
L'homme voit son destin comme un fleuve élargi.

² *Œuvres de Victor Hugo*, Paris, Charles Gosselin libraire et Hector Bos-sange, 1829, , trois volumes in-8°. Pour *Les Orientales*, voir le volume III, « Préface », page II.

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant³.

Durant son exil, Victor Hugo regrettera à plusieurs reprises ce décalage entre le progrès matériel et le progrès spirituel : pour lui, le véritable Progrès ne peut consister qu'en une élévation de l'esprit humain. À la fin des *Châtiments*, après avoir dénoncé les bassesses, les hontes, les turpitudes et les crimes de l'Empire, dans « Force des choses » (1853) l'écrivain fait le point de l'évolution. Le télégraphe, l'aérostat, la locomotive... la science libèrent l'homme et la liberté ainsi acquise rend « le monde impossible aux tyrans » :

60

Tu murmures tout bas : — race d'Adam qui souffres,
Hommes, forçats pensants au vieux monde attachés,
Chacune de mes lois vous délivre. Cherchez ! —
Et chaque jour surgit une clarté nouvelle,
Et le penseur épie et le hasard révèle ;
Toujours le vent sema, le calcul récolta.
Ici Fulton, ici Galvani, là Volta,
Sur tes secrets profonds, que chaque instant nous livre,
Rêvent ; l'homme ébloui déchiffre enfin ton livre.
D'heure en heure on découvre un peu plus d'horizon :
Comme un coup de bélier au mur d'une prison,
Du genre humain qui fouille et qui creuse et qui sonde,
Chaque tâtonnement fait tressaillir le monde.
L'hymen des nations s'accomplit. Passions,

³ HUGO (Victor), *Les Voix intérieures*, Lausanne, Georges Rouiller libraire, 1837, XII-230 pages. Les strophes citées sont extraites du premier poème, pages 1-4.

Intérêts, mœurs et lois, les révolutions,
Par qui le cœur humain germe et change de formes,
Paris, Londres, New-York, les continents énormes,
Ont pour lien un fil qui tremble au fond des mers.
Une force inconnue, empruntée aux éclairs,
Mêle au courant des flots le courant des idées.
La science, gonflant ses ondes débordées,
Submerge trône et sceptre, idole et potentat.
Tout va, pense, se meut, s'accroît ! L'aérostat
Passe, et du haut des cieux ensemence les hommes !
Chanaan apparaît ; le voilà, nous y sommes !
L'amour succède aux pleurs et l'eau vive à la mort,
Et la bouche qui chante à la bouche qui mord.
La science, pareille aux antiques pontifes,
Attelle aux chars tonnants d'effrayants hippogriffes ;
Le feu souffle aux naseaux de la bête d'airain.
Le globe esclave cède à l'esprit souverain.
Partout où la terreur régnait, où marchait l'homme,
Triste et plus accablé que la bête de somme,
Traînant ses fers sanglants que l'erreur a forgés,
Partout où les carcans sortaient des préjugés,
Partout où les césars, posant le pied sur l'âme,
Étouffaient la clarté, la pensée et la flamme,
Partout où le mal sombre, étendant son réseau,
Faisait ramper le ver, tu fais naître l'oiseau !
Par degrés, lentement, on voit sous ton haleine
La liberté sortir de l'herbe de la plaine,
Des pierres du chemin, des branches des forêts,
Rayonner, convertir la science en décrets,
Du vieil univers mort briser la carapace,
Emplir le feu qui luit, l'eau qui bout, l'air qui passe,
Gronder dans le tonnerre, errer dans les torrents,

61

Vivre ! et tu rends le monde impossible aux tyrans !
 La matière, aujourd'hui vivante, jadis morte,
 Hier écrasait l'homme et maintenant l'emporte.
 Le bien germe à toute heure et la joie en tout lieu.
 Oh ! sois fière, en ton cœur, toi qui, sous l'œil de Dieu,
 Nous prodigues les dons que ton mystère épanche,
 Toi qui regardes, comme une mère se penche
 Pour voir naître l'enfant que son ventre a porté,
 De ton flanc éternel sortir l'humanité !

Vie ! idée ! avatars bouillonnant dans les têtes !
 Le progrès, reliant entre elles ses conquêtes,
 Gagne un point après l'autre, et court contagieux.
 De cet obscur amas de faits prodigieux
 Qu'aucun regard n'embrasse et qu'aucun mot ne nomme,
 Tu nais plus frissonnant que l'aigle, esprit de l'homme,
 Refaisant mœurs, cités, codes, religion.
 Le passé n'est que l'œuf d'où tu sors, Légion !

Ô nature ! c'est là ta genèse sublime.
 Oh ! l'éblouissement nous prend sur cette cime !
 Le monde, réclamant l'essor que Dieu lui doit,
 Vibre ; et dès à présent, grave, attentif, le doigt
 Sur la bouche, incliné sur les choses futures,
 Sur la création et sur les créatures,
 Une vague lueur dans son œil éclatant,
 Le voyant, le savant, le philosophe entend
 Dans l'avenir, déjà vivant sous ses prunelles,
 La palpitation de ces millions d'ails ⁴ !

⁴ HUGO (Victor), *Les Châtiments*, Genève et New York, 1853, in-32, III-392 pages. Livre VII « Les sauveurs se sauveront », poème XII « Force des choses », pages 322-330, daté à la fin « Jersey, mai 1853 ».

À la fin du recueil, le poème « Lux » offre une vision quasi paradisiaque : « Temps futurs ! vision sublime ! / Les peuples sont hors de l'abîme. »... « Science, art, poésie, ont dissous les entraves »... L'évolution culminera alors dans le progrès social et spirituel :

Oui, je vous le déclare, oui, je vous le répète,
 Car le clairon redit ce que dit la trompette,
 Tout sera paix et jour !
 Liberté ! plus de serf et plus de prolétaire !
 Ô sourire d'en haut ! ô du ciel pour la terre
 Majestueux amour !

L'arbre saint du Progrès, autrefois chimérique,
 Croîtra, couvrant l'Europe et couvrant l'Amérique,
 Sur le passé détruit,
 Et, laissant l'Éther pur luire à travers ses branches,
 Le jour, apparaîtra plein de colombes blanches,
 Plein d'étoiles, la nuit.

Et nous qui serons morts, morts dans l'exil peut-être,
 Martyrs saignants, pendant que les hommes, sans maître,
 Vivront, plus fiers, plus beaux,
 Sous ce grand arbre, amour des cieus qu'il avoisine,
 Nous nous réveillerons pour baiser sa racine
 Au fond de nos tombeaux ⁵ !

On pourrait citer encore bien des poèmes de Victor Hugo célébrant les sciences et les techniques qui libèrent des servitudes

⁵ HUGO (Victor), *Les Châtiments*, Genève et New York, 1853, in-32, III-392 pages. Poème « Lux », pages 341-350, daté à la fin « Jersey, septembre 1853 ».

quotidiennes, mais aussi – et surtout – le Progrès des sociétés et des esprits conduisant l'homme à l'Idéal.

À l'invitation du Maître, de nombreux écrivains délaissèrent le champ traditionnel de la poésie charmante, badine, introspective, élégiaque ou religieuse, pour accompagner la marche en avant de l'humanité.

Toutefois, si la technologie est entrée facilement dans le roman, l'idée même que la poésie puisse l'assimiler ne s'est pas imposée facilement : comment discourir en vers sur un sujet technique ? En effet, il a toujours été admis que « la langue des dieux » ne pouvait se commettre aux réalités trop terre à terre. Et pour les auteurs français, la problématique était d'autant plus vive que les nouvelles technologies se déclinaient trop souvent dans le parler d'Outre-Manche. En lisant son *Épître à M. Despréaux* le 14 août 1855 dans la séance publique des cinq académies, Jean-Pons Viennet se plut à fustiger les « bohèmes fantaisistes » se gargarisant de termes inconnus « Que la tour de Babel n'a pas même entendus », ou bien ces « Philosophes, savants, voleurs et boutiquiers, » par qui « le Néologisme, en conquérant vandale, poursuit impunément sa course triomphale ». Et il y fit la guerre aux anglicismes apportés notamment par le chemin de fer, la marine à vapeur et l'art hippique⁶.

Quoi qu'il en soit, dépassant ces discussions doctrinales, de nombreux poètes s'intéressèrent aux conquêtes de leur époque. Sully Prudhomme, par exemple, a abordé les questions philosophiques :

Doté d'une solide culture scientifique (il avait été ingénieur au Creusot), Sully Prudhomme a rêvé d'*unir la poésie et la*

⁶ On peut lire cette *Épître à M. Despréaux* sur le site Internet de l'Académie française.

science, et, dans cette voie, d'aller plus loin que Lecomte de Lisle qui goûtait médiocrement « les hymnes et les odes inspirées par la vapeur et la télégraphie électrique ». Il traduit en vers le Livre I du *Poème de la Nature* de Lucrèce (1878), et entreprend de « faire entrer dans le domaine de la poésie les merveilleuses conquêtes de la science et les hautes synthèses de la spéculation moderne »⁷.

Et le jeune Jean Aicard n'a pas hésité à célébrer les nouveaux héros de son temps : le plongeur explorateur des océans et l'aviateur conquérant des airs.

Jean Aicard et la pénétration sous-marine

Victor Hugo écrivit son roman *Les Travailleurs de la mer* lors de son exil à Guernesey et l'ouvrage fut publié au début de l'année 1866 : « Je dédie ce livre au rocher d'hospitalité et de liberté, à ce coin de vieille terre normande où vit le noble petit peuple de la mer, à l'île de Guernesey, sévère et douce, mon asile actuel, mon tombeau probable⁸. »

Le livre connu d'emblée un succès prodigieux – vingt-cinq mille exemplaires vendus – qui nécessita au moins neuf éditions durant la seule année 1866.

Je ne sais si l'argument philosophique qui a inspiré l'auteur a été très nettement perçu :

⁷ LAGARDE (André) et MICHARD (Laurent), *XIX^e siècle*, Paris, Bordas éditeur, 1997, in-8°, 578 pages.

⁸ HUGO (Victor), *Les Travailleurs de la mer*, 1/ Paris, librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie} éditeurs, 1866, in-8°, trois volumes, 328-328-280 pages. La citation est prise au tome I^{er}, page vi.

La religion, la société, la nature ; telles sont les trois luttes de l'homme. Ces trois luttes sont en même temps ses trois besoins ; il faut qu'il croie, de là le temple ; il faut qu'il crée, de là la cité ; il faut qu'il vive, de là la charrue et le navire. Mais ces trois solutions contiennent trois guerres. La mystérieuse difficulté de la vie sort de toutes les trois. L'homme a affaire à l'obstacle sous la forme superstition, sous la forme préjugé, et sous la forme élément. Un triple anankè pèse sur nous, l'anankè des dogmes, l'anankè des lois, l'anankè des choses. Dans *Notre-Dame de Paris*, l'auteur a dénoncé le premier ; dans *les Misérables*, il a signalé le second ; dans ce livre, il indique le troisième.

À ces trois fatalités qui enveloppent l'homme se mêle la fatalité intérieure, l'anankè suprême, le cœur humain ⁹.

66

Mais l'œuvre avait d'autres atouts. Le premier volume met en scène la maison « visionnée » – hantée par le diable – de Gilliatt ; des personnages primitifs empêtrés dans leurs croyances aux sorciers, aux revenants, au « Roi des Auxcriniers », au « marcou » et aux objets maléfiques ; des lieux menaçants et sinistres peuplés de solitude et d'effroi ; des trafics de contrebandiers et de chiffonniers ; des querelles de religion ; des histoires de morts étranges ou effrayantes ; un bateau à vapeur, « autre bête de l'Apocalypse », etc.

L'action se transporte ensuite aux rochers de Douvres, les plus effrayants récifs de la région, « dragon fait de granit et embusqué en pleine mer », nature chaotique de falaises et d'abîmes, d'écueils et de brisants, de gouffres, d'antres insondables où l'océan avale et engloutit tout ce qui s'aventure en ces lieux. La *Durande* s'y est fracassée, mais sa machine à vapeur est intacte, qu'il faut sauver... Commence alors une

⁹ HUGO (Victor), *Les Travailleurs de la mer*, tome I^{er}, pages VII-VIII.

entreprise surhumaine qui conduit le travailleur solitaire aux limites du possible, voire à des extases mystiques. Une tempête complique l'affaire, où « l'océan de l'air » rejoint « l'océan de l'eau », où conflue la horde de tous les vents de la Terre jusqu'au paroxysme d'un orage cataclysmique.

Le dernier volume met en scène une pieuvre géante qui attaque Gilliatt, l'enserme de ses « quatre cents ventouses ». Ultime péripétie, l'avarie de la barque, qu'il faut réparer pour pouvoir ramener la machine au port.

Des pages très aérées favorisent une lecture rapide et soutenue ; les chapitres sont courts et remplis d'extraordinaires descriptions à propos de tout et de rien, mais qui révèlent l'histoire d'un peuple, ses croyances, ses sentiments, ses mœurs et ses superstitions, sa mentalité, ses métiers, ses grandeurs et ses petitesse, sa noblesse et sa dépravation. Enfin, l'extraordinaire profusion du vocabulaire aboutit à une grande précision dans tous les sujets traités, même les plus techniques. Ainsi, malgré une donnée simple – une histoire de machine sauvée et un projet de mariage abandonné, – le livre est devenu une œuvre forte : un roman de l'océan, des abîmes à explorer, des obstacles à surmonter...

67

À Toulon, comme ailleurs, la presse locale salua la sortie de cette nouvelle œuvre du Maître. *Le Toulonnais*, qui n'avait pourtant pas des prétentions littéraires très affirmées, lui consacra trois longs articles : un de Jean Aicard et deux de Timoléon Pasqualini, chirurgien de marine mais aussi écrivain.

Jean Aicard, âgé seulement de seize ans, était déjà un inconditionnel du Proscrit de l'Empire ; il proposa le premier article rédigé dans la fièvre d'une nuit d'insomnie ¹⁰ :

¹⁰ *Le Toulonnais*, 32^e année, n° 4784, jeudi 5 avril 1866, page 3, colonnes 2 et 3.

APRÈS UNE NUIT DE LECTURE,
LES TRAVAILLEURS DE LA MER,
Par Victor Hugo.

Le livre est là, fermé, sur ma table ; vivant, palpitant en moi : je l'aime ; je voulais le crier haut et le répéter longuement pour que beaucoup l'entendissent.

Quelle anatomie ! quelle sculpture ! quelle épopée ! — Force et grâce : colonnades puissantes ; chapiteaux brodés et frêles. L'édifice est imposant, — le détail délicieux ! Voyez de loin : examinez de près : force vous est d'admirer sans cesse ! Le poète a parlé ; le penseur a parlé ; il cherche, il voit, il fouille : il est le modèle de son héros dans la lutte et le sacrifice. Mais son héros tombe à la fin d'une chute qui ressemble, il est vrai, à un triomphe : lui, le poète, reste debout, — toujours ! — Déruchette est une espiègle enfant, un sourire ; elle passe devant Gilliatt, — et l'éclaire. Gilliatt est un rêveur solitaire, sevré d'amour. Comme il est bon, on le trouve méchant ; une immense réprobation environne cet homme ; il se tait. Il est bon ; il aime les oiseaux, les enfants, les hommes même, — et leur fait tout le bien qu'il peut. Il est fort et paisible. Il vient on ne sait d'où : origine ténébreuse, — donc, homme ténébreux ; c'est la fatale logique des ignorants. Pauvre Gilliatt ! — Déruchette, devient la forme que prennent désormais ses rêves.

L'oncle de Déruchette est un vieux brave, Lethierry. Il est arrivé à construire un bateau à vapeur, le premier qu'ait vu la Manche, malgré les criailleries et les pièges de la routine vaincue. — Ce bateau, la *Durande*, fait bien son service de Saint-Malo à Guernesey. Or, le capitaine à qui la *Durande* est confiée, est un très-brave homme aux yeux de tous, mais un coquin au fond ; ces choses-là se voient. Il fuit avec le bateau, maître d'une somme volée, — très-honnêtement, il faut en convenir :

Voyez plutôt.

Ici, brouillard et tempête.

L'ouragan est une puissance qui accomplit des travaux formidables. La *Durande* est lancée par lui entre deux hautes roches, les Douvres, — et suspendue, comme un pont, de l'une à l'autre.

Lethierry et Déruchette sont ruinés. — Si la machine de la *Durande* pouvait être dégagée. — sauvée ? mais qui oserait ? Gilliatt ! car Lethierry a donné *sa parole d'honneur au Bon Dieu* que Déruchette épouserait celui qui accomplirait le prodige. Déruchette ne risque rien à consentir... Qui oserait ? Gilliatt. Comprenez-vous ? Gilliatt ! Cet homme c'est l'*Homme*, l' élu qui tombe et se relève, l' élu qui se brisera, mais qui se brisera superbement, en face du ciel, poursuivant encore la recherche de l'amour et du bonheur dans sa mort, une mort de Titan, après l'avoir poursuivie dans des œuvres de Titan.

En effet, il s'élance dans la nuit, dans l'ouragan, dans la solitude à la fois morte et inintelligente, vivante et acharnée, dans les éléments aveugles ! il va ; où va-t-il, ce fou ? À l'Amour !

Tout enfant, il a contemplé le grand ciel, que nous regardons trop peu, et il a senti que nous y pourrions atteindre d'ici-bas. Les hommes manquent de bonne volonté et de patience. La fraternité de tous n'existe pas, parce que tous ensemble ne veulent pas. Il veut, lui. Mais il est seul à vouloir.

Or, voici le combat accepté avec l'Inconnu. L'homme est face à face avec l'Océan. L'Océan monte, descend, rugit, chante, frappe, caresse, tente tous les moyens ; l'homme pense, sa pensée agit. L'Océan semble vouloir le Mal ; il veut le Bien. Qu'il est beau, cet homme calme, prévoyant, simple, avec sa passion au cœur, son espoir tenace en l'amour !

Pauvre être déshérité de joie, formidable et doux, sonde le gouffre, mesure toutes les profondeurs, l'Océan, l'esprit et le

cœur, la vie, la vie de l'homme et celle de la bête obscure, du crabe et du poulpe ; nourris-toi d'immensité ; plonge et reviens, pâle, ébloui des merveilles des palais sous-marins ; emplis-toi de toutes les splendeurs et de toutes les ténèbres d'en haut et d'en bas, — passe dans l'horreur, — arrive au but à travers les impossibilités ; dévoue-toi jusqu'au moment où ce premier dévouement te forcera à te dévouer encore !

L'œuvre est accomplie. Gilliatt retourne, affreux et beau, au rivage, à la réalité commune, ayant opéré ce miracle : le sauvetage de la machine de la *Durande*.

Misère éternelle ! — Déruchette aime et est aimée. Ah ! Certes, l'élue ne troublera pas ces extases ; il les unira. Il marie la fiancée au fiancé. Il était sublime, il est saint.

Mais cet homme est hors nature, criera-t-on ! C'est le génie, l'esprit oublieux de l'enveloppe charnelle : ce type n'existe pas !

Qui sait ? Ne nions pas de pareils dévouements ; le propre du dévouement est de s'effacer. Il est : on l'ignore.

Et d'ailleurs, hélas ! Gilliatt n'oublie pas l'enveloppe charnelle, — car elle lui pèse, à présent. Il se sent homme. Tout lui a menti ici-bas. Que voulez-vous qu'il fasse et croie, à présent ! Il ne lui reste à sonder que la mort. Il s'y plonge.

Qui travaillait avant l'aurore,
Peut s'en aller avant le soir.

Peut-être n'est-ce pas lui-même qui se tue ? Il est tué ! — Le navire qui emporte les deux époux s'éloigne du rivage. Sur le rivage s'assied Gilliatt. La marée monte ; Gilliatt reste ; la marée monte. « — À l'instant où le navire s'effaça à l'horizon, la tête disparut sous l'eau. Il n'y eut plus rien, — que la mer. — »

Là se termine le roman, grandiose.

Et les époux ? et Lethierry ? que nous importe ? que leur

importe ? Ils sont heureux. Ils oublient, s'ils l'ont remarqué seulement, le héros.

Au reste, peu ou point d'intrigue. Notre poète aimé n'a pas besoin de cela pour fixer l'attention et faire briller son imagination.

Grave, il visite le mystère ! le mystère ! En face du mystère et de ses vertiges, nous devrions, nous embrasser dans le même amour ; la quiétude arriverait. Non : bruit et discorde ; bêtise et haine ; voilà donc que des misérables en masse errent, désunis et hagards ; ils vivent et meurent dans le trouble. Le poète nous les désigne, nous les montre.

Il nous prend par la pitié, ce grand sentiment qui créa les Socrate, les Jésus, les Jeanne Darc, — les Sauveurs enfin. Il nous empreint de bonté.

On sort meilleur et plus grand de son livre.

Craignons, craignons d'être pour quelque chose dans la misère des Quasimodo, des Jean Valjean, des Gilliatt. Ayons pitié !

Élevons-nous au-dessus de nous-même, jusqu'au poète qui rêve, pense, agit, souffre pour lui et pour tous !

Le monde s'ennuie. Pour se désennuyer, il joue. Quels sont ses jeux aujourd'hui ?...

Eh ! qu'il se fasse homme et travaille ; il est couché ; qu'il se lève !

Une réaction va se faire, trop lente sans doute. Peut-être faudrait-il une transition. Quoi qu'il en soit, après les balivernes quotidiennes du théâtre, c'est le devoir de l'honnêteté d'applaudir le *Lion amoureux* et la *Contagion* ; — après les *Exploits de Rocambole*, les TRAVAILLEURS DE LA MER.

Jeunes gens ! jeunes gens ! aurons-nous jamais à nous tous la force de cet athlète sublime qui combat, toujours plus fort, depuis que le siècle est né ?

À l'œuvre ! La devise de son livre d'aujourd'hui est *Perseverando* ; c'est celle de l'avenir et la nôtre. Honte aux lâches et

aux traîtres, car il y en a, et beaucoup : je le sais et vous le savez ! Pitié encore.

À l'œuvre, les fidèles ! en attendant, applaudissons le Maître avec tous nos enthousiasmes !

J. AICARD.

Toulon, mardi matin, 3 avril.

L'homme, on le sait bien, a toujours éprouvé une grande fascination pour les étendues liquides dont il tentait d'imaginer, depuis le rivage, les insondables mystères. En ce milieu du XIX^e siècle, les immensités océaniques restaient bien inconnues : certes, les navires marchands réalisaient de longues traversées entre l'Europe et les Indes grâce à des outils de navigation perfectionnés et les ressources halieutiques étaient exploitées même au-delà des zones littorales. Mais cette activité restait le fait d'un petit nombre d'individus ne parcourant que la surface des eaux et comportait toujours une grande part d'aventure. À cet égard, le roman d'Hugo fait bien écho à cette attitude très ambivalente, faite de séduction et d'effroi, pour ce monde en perpétuel mouvement, aux colères démentielles et imprévisibles.

Mais le Progrès était en marche et tentait de repousser toutes les limites. Si les plus fous imaginaient d'utopiques cités sous-marines, les savants et les ingénieurs travaillaient dans deux directions : la propulsion à vapeur et la pénétration sous-marine.

La vapeur fut l'une des principales sources d'énergie du XIX^e siècle et, dans le domaine des transports, elle propulsait déjà les trains dont les lignes se multipliaient sur tout le territoire. Dans le domaine maritime, après les balbutiements exploratoires du XVIII^e siècle, la vapeur fut utilisée essentiellement, dans la première moitié du XIX^e siècle, par la batellerie, pour

les embarcations du transport fluvial. Elle équipa ensuite les navires de haute mer et fut leur principal moyen de propulsion sous la III^e République : une bonne partie du roman d'Hugo concerne la machine à vapeur de la *Durande*, considérée comme une prouesse de la technique de l'époque.

Quant à la pénétration sous-marine, à défaut des submersibles qui n'arriveront qu'à la fin du siècle, la plongée humaine faisait de grands progrès : le scaphandre de Siebe, utilisé par les marines anglaise et française à partir de 1830, permettait à des plongeurs de remonter des canons, des ancres... et même des trésors engloutis ! Et le scaphandre des Français Rouquayrol et Denayrouse, nouvellement mis au point (1864), avec sa combinaison étanche de cuir épais, son casque en cuivre à hublots et ses chaussures à semelles de bronze, sera popularisée par les romans de Jules Verne.

Notre jeune poète chanta les prouesses de ce nouvel explorateur, héros de la conquête des fonds sous-marins, avec d'autant plus de mérite que celui-ci n'était pas un personnage familier du Parnasse. Nous trouvons, dans son œuvre de cette époque, deux poèmes. Le premier, encore fort modeste, écrit en 1866, probablement dans l'émoi suscité par *Les Travailleurs de la mer*, fut publié dans le premier recueil de l'auteur :

Le plongeur.

CHANSON.

Où va ce plongeur sublime,
Intrépide en son travail ?
Il va ravir à l'abîme
Ses perles et son corail.

Où va cet oiseau qui passe
 Dans le grand firmament clair ?
 Je veux plonger dans l'espace
 Comme on plonge dans la mer !

Où va l'étoile, ô mon âme,
 Qui file ainsi qu'un éclair ?
 Je veux plonger dans la flamme
 Comme on plonge dans la mer !

Océan, père des mondes,
 Rempli d'astres et de jour,
 Comme on plonge dans tes ondes
 Je veux plonger dans l'amour¹¹ !

Le second est mieux réussi et plus intéressant pour les détails qu'il livre et qui prouvent l'intérêt de l'auteur pour ce nouveau métier :

Les scaphandres

À ALBERT MÉRAT

Les scaphandres vêtus de cuir, masqués de verre,
 Les pieds chaussés de plomb, vaguent au fond des eaux,
 Et, par un tube fort, gonflé comme une artère,
 Respirant l'air du ciel où volent les oiseaux !

Les plongeurs ne sont plus pâles. Ils vont, tranquilles,
 Sous les flots verts et noirs du sinistre océan ;

¹¹ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, A. Lemerre, 1867, III, III, pages 69-70.

Ils se laissent descendre au fond des eaux dociles
 Et marchent d'un pas sûr dans le gouffre géant.

Dans le gouffre géant, ils marchent ; sur leurs têtes
 Un plafond transparent, lourd et glauque, se meut.
 Lutteurs hardis, voués à de lentes conquêtes,
 L'abîme les voudrait écraser et ne peut.

Ils se sentent plus grands que la mer n'est immense ;
 À travers les varechs, sur des monts de corail,
 Ils vont, et chaque jour leur peuple recommence
 Les mouvements de quelque incroyable travail.

Ô chercheurs d'inconnu, plongeurs, je vous envie !
 Nous avons la surface, et vous avez le fond !
 Exilés du banal, aux sources de la vie
 Vous allez voir comment les univers se font !

Les flots jadis étaient les palais des sirènes ;
 Il ne reste aujourd'hui que les claires chansons
 Et les voiles frangés de ces antiques reines ;
 Lorsque le rêve vient à nous, nous le chassons.

Eh bien ! vous avez mieux que des palais superbes
 Faits de cristal, taillés en angles réguliers ;
 Vous avez des vallons tout pleins d'étranges herbes
 Gigantesques, avec des peuples singuliers !

Des enchevêtrements bizarres de lianes
 Vous apparaissent là touffus et se mouvant,
 Et vous tressaillez d'aise, explorateurs d'arcanes,
 D'être dans un tombeau que vous sentez vivant !

Courageux timoniers de flottes disparues,
Ce que nul d'entre nous ne voit, vous le voyez !
Et, graves, vous allez comme on va dans les rues,
Au travers de pontons montés par des noyés !

Ouvriers à jamais penchés sur des prodiges,
Rapportez-nous le mot de l'énigme des dieux,
Car, vainqueurs patients d'insondables vertiges,
Vous domptez l'océan, plus morne que les cieux¹² !

Toulon, 1868.

En ces années 1860-1870, l'homme prenait peu à peu possession des océans et ce monde lui devenait ainsi plus familier. Toutefois, il faut bien convenir que le scaphandrier, renfermé dans des espaces liquides et invisibles aux Terriens, n'a guère été « médiatisé » à une époque où l'image était encore peu répandue. Il est donc resté un homme des abîmes mystérieux et la littérature n'a guère glorifié son aventure.

Jean Aicard et l'aviation naissante

Les exploits des premiers pionniers de l'aviation – surnommés les « fous volants » – au début du xx^e siècle ont soulevé l'enthousiasme de leurs contemporains et les poètes eurent à cœur d'amplifier l'admiration générale. Jean Aicard mit sa plume au service de la cause nouvelle, en n'hésitant jamais à proclamer la part éminente que la France et ses pilotes avaient prise à cette magnifique aventure scientifique, technologique et, surtout, humaine.

¹² AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, A. Lemerre, 1871, « Rébellions », XXVII, pages 73-75.

L'aviation est née au début du xx^e siècle. Certes, le 18 octobre 1890, Clément Ader réussit à soulever son *Éole* sur une distance de vingt à trente mètres : avec ce petit bond, c'était la première fois que l'homme réussissait à faire voler un « plus lourd que l'air ». Mais les premiers véritables vols furent effectués le 17 décembre 1903 par les deux frères Wright : ils décollèrent à quatre reprises et leur envol le plus long dura cinquante-neuf secondes et permit de parcourir deux cent quatre-vingt-quatre mètres ; il faut toutefois préciser que leur appareil, dépourvu de roues, était lancé à partir d'un rail. En revanche, le 19 août 1906, Traian Vuia fit décoller un avion par ses propres moyens et le maintint en l'air sur à peu près vingt-cinq mètres à une altitude d'environ deux mètres cinquante. Le 23 octobre suivant, Alberto Santos-Dumont vola sur soixante mètres, à une altitude de deux à trois mètres. Et puis les choses allèrent très vite et les performances augmentaient presque à chaque nouveau vol effectué !

1909 fut une année faste pour l'aviation.

Le dimanche 25 juillet, Louis Blériot réalisa la première traversée aérienne de la Manche, de Calais à Douvres, et cet exploit inspira notre poète :

*La Conquête de l'Air*¹³

Un prodige inouï vient d'étonner les hommes :
Un être faible et lourd, fait comme nous le sommes,
A, d'un grand bond, quitté le sol...
Simple comme un marin qui livre au vent sa voile,
Un Français, se fiant à des ailes de toile,
A franchi la mer d'un seul vol.

¹³ *Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, 5^e année, nouvelle série, n° 31, samedi 31 juillet 1909, page 1, colonne 1.

Espérez-vous, devant l'abîme d'eau profonde
 Qui séparait hier l'Angleterre du monde,
 Que, d'un vol, nous le franchirions ?
 Eh bien, voyez là-haut cette nef noire et blanche
 Qui domine en plein ciel les flots verts de la Manche :
 C'est le roi des Alérions.

Hurrah ! l'air indigné frémit — mais le supporte ;
 Dans les hauteurs du ciel où la gloire l'escorte
 Il va tout droit, d'un vol plané...
 Les goélands fuiront : sa vitesse les gagne ;
 Le péril qui le suit, la mort qui l'accompagne
 L'auront bientôt abandonné.

Il vient de prendre essor du haut de tes falaises,
 France ! et des promeneurs, sur les côtes anglaises,
 Déjà, dans l'or du jour naissant,
 Voient tout à coup là-bas un point, nuage en marche,
 Pas plus gros que ne fut la colombe de l'Arche
 Venir vers eux en grandissant.

Regardez-le grandir : ce n'est plus la colombe,
 C'est l'oiseau Rock, immense ; et de ses ailes tombe
 Une ombre auguste sur la mer
 Car on croit voir planer avec lui sur le monde
 Au ciel de l'avenir que l'œil des esprits sonde,
 La Paix, conquérante de l'air.

Et l'île de l'Orgueil, la grande solitaire
 Qui règne sur les eaux du globe, l'Angleterre,
 Que les mers ne rassurent plus,
 Se dit que l'air du ciel c'est la patrie unique,
 Qu'il est, lui, sans frontière, et que la force inique
 Fut l'orgueil de temps révolus.

Gloire à nous ! Un Français nous a fait ce prodige !
 Et Phoïbos sur son char, maîtrisant son quadrigé
 Qui s'éclabousse de rayons,
 Est moins resplendissant aux regards de notre âme
 Que cet oiseau d'esprit, de fer, de bois, de flamme,
 Irréel, — et que nous voyons.

Le symbole muet qu'un peuple revendique,
 Hier, le Coq gaulois n'était rien qu'héraldique,
 Immobile et de marbre ou d'or...
 C'est que pour ouvrir l'aile, avec un cri sonore,
 Il attendait ce jour, ce siècle : cette aurore !
 Et voici qu'il a pris l'essor.

Qu'en dit l'orgueil des Francs ? la gloire militaire
 Se trouble à voir si haut au-dessus de la terre
 S'élancer le courage humain !
 Héros, pour qui la guerre était la seule école,
 Voyez là-haut passer l'héroïsme qui vole,
 Un rameau de paix dans la main.

Vous disiez qu'on ne peut tremper les fortes âmes
 Que dans le sang de l'homme et dans les pleurs des femmes ?
 Et maintenant, rhéteurs subtils,
 Vous voyez que le temps des paix fortes approche
 Où l'homme désarmé, courageux sans reproche,
 Se fera de plus beaux périls.

L'air, c'est l'ennemi traître ; avant qu'on s'en empare,
 Plus d'un en descendra comme le vieil Icare
 Ou comme le hardi Latham,
 Mais ceux-là sur-le-champ sont remplacés par d'autres
 Et tous vont répétant, pleins d'une foi d'apôtres,
 Trois mots : *Cecidi sed surgam*.

Et telle est la beauté de l'audace tranquille,
 Ô Blériot ! qu'en te voyant voler vers l'Île,
 Sur la mer que tu traversais,
 Les peuples, oubliant leurs intérêts en lutte,
 Espérant ton triomphe et redoutant ta chute
 Se sentaient tous un cœur français.

Car ta gloire est pour tous ; française, elle est humaine ;
 La conquête de l'air veut des lutteurs sans haine ;
 Elle veut des cœurs vraiment grands ;
 Elle fait se lever tous les yeux vers les astres ;
 Elle doit abolir la guerre et ses désastres,
 Honneur des anciens conquérants.

On les compte, les faits, gloires universelles,
 Qui, tels ces mots miraculeux : « l'homme a des ailes »,
 Font, sur le vieux monde étonné,
 Passer comme un zéphire une joie unanime
 Et nous mettent au cœur l'illusion sublime
 D'être un univers nouveau-né !

Et tout, malheurs publics, la haine et l'ironie,
 Tout, sauf un vague espoir de grandeur infinie,
 Fut oublié pour un moment
 Quand, par-dessus les maux d'une époque troublée,
 On vit planer soudain cette Victoire ailée,
 Jeune dans le vieux firmament.

Jean Aicard,
 de l'Académie française.

Saint-Raphaël, 26 juillet 1909.

Par ailleurs, du 22 au 29 août 1909, eut lieu, près de Reims, le premier meeting international jamais organisé, la fameuse *Grande Semaine d'aviation de la Champagne*. Les meilleurs pilotes du monde y participèrent – Louis Blériot, Henri Farman, Louis Paulhan, Hubert Latham... – et cette manifestation attira près d'un million de spectateurs¹⁴ ! Il y avait déjà un Aéro-Club de France et un commerçant parisien vendait de petits mono-plans ou biplans des marques Antoinette, Blériot ou Voisin, que de rares fortunés – à condition qu'ils fussent également casse-cou ! – pouvaient s'offrir.

Et c'est justement au début de ce mois de novembre 1909 que Jean Aicard fit son entrée dans le monde et dans l'histoire de l'aviation. Durant l'été, un débat s'était ouvert dans les journaux afin de créer un vocabulaire spécifique : « avion », « aviation », « aviateur » étaient entrés sans difficulté dans le langage quotidien, mais un mot choquait beaucoup l'opinion publique, celui de « vol ». Il faut imaginer l'effroi des bonnes âmes si un quotidien avait titré sur sa une : « Farman a fait un vol audacieux », ou bien « Louis Blériot est le premier de nos voleurs » ! Les esprits délicats étaient choqués de ce que l'on employât le même mot pour désigner aussi bien l'action répréhensible de s'emparer du bien d'autrui que la merveilleuse prouesse du nouvel aventurier des temps modernes : les héroïques aviateurs risquaient d'être ravalés au rang des vulgaires escrocs !

L'amphibologie du substantif « vol » et du verbe « voler » apparaissait d'autant plus fâcheuse que les puristes faisaient remarquer qu'un oiseau *VOLE* en se propulsant par la force motrice de ses ailes, tandis que l'avion n'utilise ses ailes que pour *PLANER*, la propulsion étant apportée par l'hélice.

¹⁴ À cette époque, la France comptait environ 40 millions d'habitants.

Afin d'adapter la langue française aux nouvelles nécessités, plusieurs journaux sollicitèrent leurs lecteurs, qui proposèrent un grand nombre de verbes : avier, avioter, voleter, voler... on alla même jusqu'à « blérioter » pour honorer le célèbre pionnier. Et quelques facétieux crurent pouvoir résoudre facilement la difficulté en suggérant d'écrire « voller », avec « deux l », puisque, pour s'élever dans les airs, il faut... « deux ailes » !

Le débat s'enlisait... aucun terme ne réunissait l'unanimité...

C'est alors que notre écrivain, dans *L'Intransigeant* du lundi 1^{er} novembre 1909, apporta le substantif « survol » et le verbe « survoler », avec cette première justification, toute simple : « Un insecte, un oiseau qui volent, accomplissent sans mérite une fonction que leur impose leur nature même. Mais que l'homme soit arrivé à triompher de la pesanteur, à prendre essor, à se maintenir et à se diriger dans les airs, c'est bien là un acte de *surhomme*, c'est le *survol*. » Et, plus loin : « Le vol du voleur est donc le plus vil, le plus bas des vols. Le *survol* de l'aviateur, c'est le vol qui *surpasse* tous les autres, le vol par excellence, le plus noble des vols. Le mot *survol* contient un hommage à la grandeur, à la puissance, à l'élévation, à la transcendance du génie humain ¹⁵. »

La proposition de Jean Aicard fit aussitôt florès. Quelques puristes rechignèrent pour la forme... mais la plupart des journaux acquiescèrent. Et l'écrivain, pour justifier à nouveau son invention, composa un sonnet que plusieurs quotidiens imprimèrent dans leurs éditions du vendredi 5 novembre 1909 :

¹⁵ *L'Intransigeant*, 29^e année, n° 10701, lundi 1^{er} novembre 1909, page 1, colonnes 1-2.

LE SURVOL

*Sonnet pour présenter au public et aux aviateurs
un néologisme nécessaire*

L'homme eut toujours, cœur d'aigle ou cœur de rossignol,
L'espérance obstinée, et longtemps mensongère,
De s'envoler, d'une aile empruntée et légère,
Loin de tout ce qui rampe ou pèse sur le sol.

Bien au-dessus des pics, qu'on franchit par le col,
Réalisant le vœu que l'oiseau nous suggère,
L'aile humaine, demain, guerrière ou messagère,
Tentera, triomphante, un merveilleux survol.

Le surhomme est donc né, puisque l'homme a des ailes !
Il prend essor, il monte à des gloires nouvelles ;
Le feu prométhéen traîne son char ailé ;

On survole Paris, Londres, Berlin et Rome ;
L'homme laisse à ses pieds le globe survolé :
Le survol, c'est le vol surnaturel de l'homme ¹⁶.

Si magnifiquement présentés par un poète célèbre, fraîchement auréolé de l'immortalité académique ¹⁷, les mots « survol » et « survoler » furent aussitôt adoptés. Par exemple, le substantif fit son apparition, quelques jours plus tard, dans un article du *Figaro* intitulé « La Guerre future et les dirigeables » et dû au

¹⁶ Notamment *L'Intransigeant*, du vendredi 5 novembre 1909 ; et le *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 307 du 5 novembre 1909. Ce sonnet fut composé à La Garde, le 1^{er} novembre 1909.

¹⁷ Jean Aicard fut élu membre de l'Académie française dans sa séance du jeudi 1^{er} avril 1909.

général Bonnal : « Ils se réservent et attendent, pour construire une nombreuse flottille d'aéroplanes, que l'on ait perfectionné ces oiseaux mécaniques, comme sécurité, vitesse et survol dans les hautes régions aériennes jusqu'à ce qu'ils aient mis les dirigeables en un état d'infériorité¹⁸. » Et dans son article « La jeunesse heureuse », Régis Gignoux s'exclamait : « Voler, s'envoler, survoler ! Être un oiseau, librement, spontanément ! Pour comprendre cet orgueil moderne, cette ivresse nouvelle, il faut se reporter aux premiers âges de l'humanité¹⁹. »

En apportant cette contribution lexicologique à l'histoire de l'aviation, Jean Aicard enrichissait également la langue française que, comme nouvel académicien, il se devait désormais de défendre et protéger²⁰.

En juillet 1910, Jean Aicard décrit les impressions qu'il ressentit en voyant, pour la première fois, un aviateur s'élever dans les airs :

LA GRANDE GLOIRE (IMPRESSION)

Hier, pour la première fois, j'ai vu, de mes yeux, ce prodige :
un homme s'envoler !

¹⁸ *Le Figaro*, 55^e année, n° 347, lundi 13 décembre 1909, page 1, colonne 1.

¹⁹ *Le Figaro de la jeunesse*, supplément du vendredi 26 novembre 1909, page 1, colonne 1.

²⁰ Le verbe « survoler » a fait son apparition dans la huitième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, publiée de 1932 à 1935 : « SURVOLER. v. tr. Voler par-dessus. *Survoler un terrain de manœuvres. Survoler un camp, une position.* » Le substantif « survol » y est inconnu. — Les académiciens d'aujourd'hui travaillant à la neuvième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, publiée jusqu'à *renommer*, je les ai informés de la contribution de notre poète : une lettre du Service du dictionnaire m'a assuré que la Commission du dictionnaire tiendra compte de ces éléments à l'occasion de la prochaine révision du mot « survol ».

Dans l'axe d'un appareil aux vastes ailes de toile, un homme est assis, immobile, les jambes étendues, les pieds posés solidement contre une barre d'appui. L'appareil a des roues. Le voilà en marche... Tout à coup, je l'ai vu se détacher du sol, filer un instant au ras de terre, en effleurant les hautes luzernes, puis, progressivement, s'élever dans l'air, comme s'il gravissait en roulant un invisible mais solide plan incliné ; enfin, prenant son parti, se tourner vers le soleil couchant comme vers la grande gloire et, vaste oiseau de rêve, se profiler triomphalement sur la splendeur du ciel.

Tous ceux qui, comme moi, n'avaient jamais vu ce spectacle prodigieux, sentirent une émotion infinie leur gonfler la poitrine, les yeux se mouillaient. Tous, et précisément les plus illustres, les plus célèbres, se sentaient dépouillés tout à coup de la pesanteur, « peau vile, immonde vêtement » et affranchis de la petitesse, tous se sentaient allégés et grandis, libérés, comme physiquement, d'on ne sait quelles entraves originelles ; tous étaient, en esprit, là-haut, près d'un homme qui cessait d'être M. X ou Z, pour nous apparaître comme l'Homme, l'Homme nouveau, celui d'aujourd'hui, — et déjà celui de demain.

Songez donc ! Depuis toujours, l'homme poursuit ce rêve : s'élever dans l'air et savoir y guider son vol. Il y a peu de temps encore, cela lui était impossible et, devant l'espace libre où s'élancent les oiseaux, il se sentait misérable et vaincu, comme les hommes d'il y a cent ans, comme ceux d'il y a vingt mille ans, comme ceux des origines. Par cette impuissance seule, l'homme de 1900 et l'homme préhistorique se ressemblaient encore !... Tout à coup, cette ressemblance s'efface !... L'homme aux pieds lourds prend en main la bride d'un hippogriffe ; il lui dit : va ! et l'oiseau-machine qui est l'homme encore, étant l'œuvre de

son génie, l'emporte sur son dos soumis, entre ses deux ailes largement éployées, — au bruit palpitant d'un souffle de feu. Et voyez bien que cette invention inouïe correspond à la première révolte de l'homme contre sa destinée naturelle, qu'il pouvait croire à jamais fixée. Le Prométhée antique dérobe au ciel l'étincelle d'où naîtra le foyer humain. C'est cette même étincelle, emprisonnée en des tubes de fer, qui l'emporte aujourd'hui vers des promesses d'avenir transcendant !

Pendant qu'on rêve ainsi, là-bas, le grand oiseau vire, lentement incliné et revient droit sur nous... le voici qui passe au-dessus de nos têtes... « Le coup du roi ! » dit quelqu'un, mais le roi, c'est lui !

Parfois ainsi, à la chasse, nous avons vu, — curieux d'admirer l'oiseau en plein vol, — une perdrix, un héron ou un aigle passer, très bas, juste au-dessus de nos têtes... on pourrait compter les plumes des ailes transparentes... Les pattes aux longs doigts fermés sont rejetées en arrière... Quand l'oiseau-humain passe sur nos têtes, un détail émeut l'homme qui, d'en bas, le regarde : fixés à la barre d'appui, joints et immobiles, les pieds de l'aviateur sont seuls visibles...

Et je ne vois plus que cela, ces deux semelles maculées encore du limon qu'elles emportent, de la poussière des routes vulgaires, de la boue des plaines marécageuses... Les pieds humains, faits pour peser sur le sol, ont mis entre eux et la terre des profondeurs d'air léger ; ils foulent dédaigneusement l'air, l'air contraint désormais de porter ce qui est plus lourd que lui ! Ils sont là-haut, les pieds humains, avec leur chaussure alourdie de terre, et l'air souple n'est plus que leur escabeau : *scabellum pedum tuorum !*

Mon voisin (un conseiller d'État), penché vers moi, murmure : « Quoi qu'on en puisse penser, cette victoire-là domine et

dominera celles des batailles ! La France d'aujourd'hui, entre les nations, est grande par cette victoire dont elle a la plus belle part... » L'oiseau-humain, là-bas, près de disparaître, revient encore vers nous... Mon voisin poursuit : « Quel magnifique emploi du courage humain. Ah ! nous aurons vécu dans une belle époque, en dépit de tout ! »

... L'aéroplane grandissant est maintenant tout près de nous. Les hélices cessent de tourner rapidement ; le souffle de feu se calme. L'appareil s'abaisse encore vers la terre, rase le sol, y touche, roule un peu, s'arrête. Une acclamation s'élève de toutes les poitrines, lui fait un retour triomphal. Le soleil se couche dans sa grande gloire. Il y a harmonie profonde entre la couleur du ciel et celle de nos âmes enthousiasmées ²¹.

Et, le dimanche 18 juin 1911, à l'occasion du départ pour la première étape Vincennes-Liège (320 kilomètres) des quarante-cinq aéronefs participant au Circuit européen d'aviation, notre écrivain publia un long poème très inspiré chantant, certes, le prodige accompli par « le plus lourd que l'air » mais pressentant aussi « l'horreur sanglante » qui sera apportée par l'aviation de guerre, même si la pièce s'achève dans une vision mystique montrant « les ailes de toile » haussant l'Église terrestre vers la Jérusalem céleste :

L'Homme a des Ailes ²²

I

Désormais, l'homme monte au zénith sans vertige.

²¹ *L'Intransigeant*, 30^e année, n° 10952, dimanche 10 juillet 1910, page 1, colonnes 1-2.

²² *Le Journal*, n° 6839, dimanche 18 juin 1911, page 1, colonne 1. Ce périodique consacre toute sa une au Circuit européen d'aviation qui, en ce

Homme, quel avenir annonce ton prodige ?
 Vient-il des mauvais dieux ou des heureux démons ?
 Blériot franchissant la mer, Chavez les monts,
 N'ont-ils pas tous les deux, sous leurs ailes altières,
 Rabaisé pour toujours les plus sûres frontières ?
 N'ont-ils pas étonné, de leur vol triomphal,
 Le jeune Bonaparte et l'antique Annibal,
 Dont les spectres, du haut de l'Alpe ou des falaises,
 Ont salué debout leurs victoires françaises ?
 Les peuples, tressaillant d'un grand désir joyeux,
 N'ont-ils pas, en plein ciel, cherché de tous leurs yeux
 L'homme renouvelé ; roi des airs qu'il explore,
 Comme on attend, tourné vers l'Orient, l'aurore ?
 Aurons-nous Ariel ou Caliban pour roi ?
 Verrons-nous abolir la douane et l'octroi,
 Portes basses aux murs des peuples et des villes ?
 Laisserons-nous, enfin, la haine aux âmes viles ?
 Le glaive est-il un dieu que vous n'adorez plus,
 Pasteurs de peuples, rois divins ou chefs élus ?
 Du plein ciel, la tuerie apparaît-elle immonde ?
 Jésus a-t-il ou non promis la paix au monde ?
 Et, par les conquérants de l'air, tous nos combats
 Sont-ils jugés ou non comme « choses d'en bas » ?

Quand Rückert, vers les cieus, jette son cri : « Des ailes ! »
 C'est qu'il veut s'élever aux beautés éternelles ;

dimanche, lançait quarante-cinq avions dans sa première étape Vincennes-Liège (320 kilomètres). — Nouvelle publication dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1497, dimanche 3 mars 1912, page 194, colonnes 1-3. — Le fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon détient deux manuscrits de ce poème : carton 1 S 33, pièce n° 261, manuscrit autographe, 7 folios, belle mise au net ; et carton 1 S 35, pièce n° 317, 12 folios, belle mise au net datée à la fin « La Garde. Var. Décembre 1910 ».

Et ce cri, que poussa chaque siècle à son tour,
 N'est jamais qu'un appel du génie — à l'amour.

II

L'homme, là-haut, sur sa machine aux ailes vastes,
 Entend voler vers lui les cœurs enthousiastes ;
 Dans l'espace perfide, il trouve un sûr chemin ;
 L'aile monte ou s'abaisse, à l'ordre de sa main ;
 Derrière lui, comme un astre, tourne l'hélice ;
 Le moteur en feu ronfle, et la machine glisse,
 Comme sur l'océan cinglent les bricks légers.
 Le vent, jaloux, varie à plaisir les dangers ;
 Mais l'homme le défie, et lutte, et le dépasse !
 C'est d'en bas qu'à le voir dans l'effrayant espace,
 Cet Icare, dont l'aile est de cire au soleil,
 On craint qu'un fil rompu ne trouble l'appareil
 Ou qu'un vil grain de sable en détruise un organe...

Mais non !... L'homme est vainqueur des airs ! Il règne, il plane !

Or, pendant qu'il s'élève et triomphe en plein vol,
 En bas, sournoisement tapi contre le sol,
 Un lourd canon dresse une oblique gueule noire
 Vers le vaisseau de paix qui cingle dans la gloire...
 La haine ainsi répond aux espoirs de l'amour !...
 Oui, l'aile humaine encor n'avait plané qu'un jour,
 Apportant on ne sait quelle étrange espérance
 Qu'on ne pouvait nommer, mais qui venait de France,
 Et la guerre déjà, haineuse sans remords,
 Avait braqué sur l'homme-oiseau l'engin de mort !

Tu ne monteras donc, homme ailé, vers les astres,
 Que pour livrer la terre à de plus noirs désastres !

Tu monteras, armé de foudres et d'éclairs,
 Qui tomberont sur les cités, du haut des airs,
 Plus funestes cent fois que les carreaux célestes ;
 Tu feras de là-haut pleuvoir le sang, les pestes,
 Du feu dans les deux poings et chevauchant du feu,
 Ayant détrôné Dieu pour être un mauvais dieu !

III

Qui sait ? Un monstrueux excès d'horreur sanglante
 Peut, dans tous, éveiller soudain la pitié lente.
 Quand, d'un esquif volant, les torpilles pleuvront,
 La pitié peut crier sous le suprême affront !
 L'explosif, éclatant en bombes enflammées,
 Écrasant l'héroïsme impuissant des armées,
 Peut atteindre la haine et la guerre en plein cœur,
 Et le guerrier volant faire l'amour vainqueur !...

IV

Le cœur du monde, à l'heure où la terre s'éveille,
 Apprend que dans les airs s'avance une merveille
 Pressentie, invisible encor...
 Est-ce un vaisseau qu'emporte un vol chantant de cygnes,
 Ou Phoïbos maîtrisant ses blancs coursiers insignes,
 Cabrés dans des cumulus d'or ?

Dans l'empire où, longtemps, régna l'aigle rapace,
 Est-ce Hamdat el Ramad, la Délos de l'espace,
 Que l'Arabe, au déclin des jours,
 Peut voir sur l'horizon flotter parfois, grande île
 Aux rocs de nacre et d'or, portant toute une ville :
 Minarets, remparts, dômes, tours ?

Non ; ce qui, là-haut, passe et règne, flotte et vole,
 Édifice léger construit par la parole

Et la lyre des Amphions,
 C'est, très haut, se nimbant d'une splendeur astrale,
 On ne sait quelle jeune et blanche cathédrale,
 Dernier temple des nations.

Pure comme un névé virginal, la merveille
 À celle de Strasbourg ou de Chartres est pareille,
 Mais elle a les candeurs du lis ;
 Cité du ciel, c'est la Jérusalem nouvelle ;
 Un génie invisible enlève sur son aile
 Ce temple, où monteront nos fils.

Les marches du parvis sont des lacs de lumière ;
 La flèche est comme un jet de l'aurore première,
 Espoir des cœurs, chaque matin ;
 Et voûtes, arcs-boutants, colonnes et pilastres,
 L'étrange église ayant pour rosaces des astres,
 Accourt d'un glorieux lointain !

Elle accourt ! Et, devant la splendeur d'un tel rêve,
 L'homme, en bas, sent son cœur ébloui qui s'élève
 Où ne monte pas la raison ;
 Et des vols d'anges, purs et blancs, à long bruit d'aile,
 Viennent, tels des ramiers, se reposer sur elle
 De tous les points de l'horizon.

Oh ! quand on bâtissait le Colisée, à Rome,
 Qu'ils étaient écrasants, aux épaules de l'homme,
 Les moellons, les quartiers de roc !
 L'édifice est massif lorsque la force règne...
 Jésus paraît, il parle, — et l'Évangile enseigne
 L'art divin d'ajourer le bloc.

La pitié prend essor sur l'aile des prières,
 Et l'Art, mêlant l'amour chrétien au cœur des pierres,
 Leur donne la légèreté :
 Le manœuvre allégé rit au Dieu de la crèche ;
 Le bloc s'élance en fleurs de songe, puis en flèche,
 Au bleu de l'air illimité !

Dès qu'elle a pu monter dans l'azur sans frontière,
 La matière n'est plus seulement la matière :
 L'art la pénètre, elle est esprit ;
 Et l'esprit, qui créa la flèche forte et frêle,
 Avec l'homme envolé touche, du bout de l'aile,
 Le cœur humain, qui s'attendrit.

L'homme envolé, d'en haut, voit la terre tout autre ;
 Il aura la tristesse et le cœur d'un apôtre,
 À compter d'en haut nos douleurs ;
 Et les hommes nouveaux, sur leurs ailes de toile,
 Demain soulèveront jusqu'à la belle étoile
 L'Église des siècles meilleurs.

Elle vient, elle accourt, blanche dans les nuées,
 Loin des combats pleins de fumée et de huées,
 Éclatante au-dessus de nous...
 Tous les bons cœurs de la patrie universelle,
 Battant de l'aile, avec des cris, montent vers elle,
 Et les fils de nos fils l'invoquent à genoux !
 JEAN AICARD,
 de l'Académie Française.

Le 23 septembre 1913, le pilote Roland Garros s'envola du Centre d'aviation maritime de Saint-Raphaël et, après avoir

traversé la Méditerranée sur son monoplan Morane-Saulnier de neuf mètres d'envergure, atterrit sans encombre à Bizerte²³. Les autorités municipales décidèrent aussitôt l'érection d'un monument commémoratif, dont Jean Aicard fournit l'inscription :

Seul, le 23 septembre, en l'an 1913,
 Garros, sur monoplan sans flotteurs, prit essor
 Dans ce golfe et, courrier de l'audace française,
 En sept heures, par un matin d'azur et d'or,
 Survolant le premier la vaste mer déserte,
 Il alla se poser d'un seul bond sur Bizerte²⁴.

Malgré son intérêt marqué pour l'aviation naissante et la magnifique aventure humaine de la conquête des airs, notre écrivain n'a jamais pris l'avion : il n'a en effet connu que l'époque héroïque des premiers exploits individuels ; et ce n'est qu'après son décès que l'aviation s'est développée, tant pour l'acheminement du fret que pour le transport de passagers.

Jean Aicard et les navires de guerre

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la construction navale fit des progrès considérables : passage de la voile à la vapeur, et de la coque en bois à la coque métallique. Les navires militaires, quant à eux, avaient une coque blindée et des ponts d'une épaisseur considérable ; dotés de plus d'un armement surpissant avec des canons aux performances incroyables, ils comp-

²³ L'année précédente, le 18 décembre 1912, Garros avait relié l'Afrique à l'Europe : parti de Tunis, il se posa à Trapani en Sicile.

²⁴ Ce monument fut inauguré le dimanche 20 avril 1914 en présence de Roland Garros.

taient parmi les plus beaux fleurons de la science et des technologiques de l'époque. Et Jean Aicard a exprimé, à plusieurs reprises, l'émotion qu'il ressentait à la contemplation de ces fiers vaisseaux, de leur puissance mécanique et militaire, et qui, par leur force inouïe, étaient les plus sûrs garants du maintien de la paix...

Il était donc naturel que la poésie s'intéressât à ces magnifiques réalisations du génie humain.

Le *Pelayo*, construit par la Société nouvelle des Forges et Chantiers de la Méditerranée, dans son établissement principal de La Seyne-sur-Mer (Var), pour le compte de la marine espagnole était, lors de son admission au service actif, le navire de guerre le plus moderne d'Europe, son *sister-ship* français, le *Marceau*, étant encore inachevé. Commandé à la fin de l'année 1884, mis en chantier au début de 1885, ce cuirassé de cent cinq mètres de longueur, à la coque renforcée, puissamment armé et pouvant filer seize nœuds, portait le nom de *Pelayo el Conquistador* (Pélage le Conquérant), premier roi des Asturies, de 718 à 737.

Le *Pelayo* fut lancé à la mer le samedi 5 février 1887²⁵, au cours d'une cérémonie très solennelle, et, pour célébrer cet événement, Jean Aicard composa un long poème²⁶ honorant les deux nations :

Pélage. — à ce seul mot, l'Espagne entière vibre
 Dans sa force indomptée et dans sa fierté libre !
 Pélage, roi-soldat, combattant pour le droit,

²⁵ Cf. *Le Petit Var*, 8^e année, n° 2309, vendredi 4 février 1887, page 1, colonnes 2-3 ; n° 2310, samedi 5 février 1887, page 2, colonne 3 ; n° 2311, dimanche 6 février 1887, page 3, colonnes 3-4.

²⁶ *Le Petit Var*, 8^e année, n° 2312, lundi 7 février 1887, page 1, colonne 4. — La presse nationale a largement rendu compte du lancement du *Pelayo* —

Conserva, dans un coin des monts de Cantabrie,
 L'honneur et le génie entier de sa patrie
 Qui, plus tard, a trouvé l'univers trop étroit.

Pélage. — Ce seul mot dit le progrès des âges.
 Les aïeux de la Grèce ont été les Pélages,
 Et la Grèce nommait ainsi la vaste mer
 D'où sortit la Vénus aux yeux bleus, nue et blonde,
 Qui, jeune pour toujours, tient encore le monde
 Sous son pied de Paros, plus vivant que la chair.

... Baptisé par l'Espagne et construit par la France,
 Ô Navire ! ton nom contient de l'Espérance !
 Ton berceau fait rêver d'un puissant lendemain !
 Qui sait à quels orgueils l'avenir te destine !
 Entre, au bruit des bravos, dans notre mer latine,
 Frontière qui pour nous doit être un grand chemin !

Dans cette mer, — qui flambe au soleil de l'Idée, —
 Des colonnes d'Hercule aux sables de Judée,
 Marche, — vaisseau de fer ! ce domaine est le tien !
 De ces eaux est sortie une force féconde,
 La force de l'Esprit, seule reine du monde :
 L'idéal hellénique et l'idéal chrétien !

Qu'ont dit les flots d'Espagne à ceux de Palestine ?
 « La terre n'a qu'une âme, et cette âme est latine.
 Tout ce que voit l'esprit, de plus beau, de plus pur,

Journal des débats politiques et littéraires, La Presse, Le Figaro, Le Matin, Le Temps, par exemple — mais n'a pas publié le poème de Jean Aicard qui, en l'absence de tout manuscrit répertorié, n'est donc connu que par sa publication dans *Le Petit Var*, sous le titre « Le Baptême du *Pelayo* ».

Droit dans la force, vrai triomphant du sophisme,
Grâce dans la puissance, amour dans l'héroïsme,
Tout l'idéal naquit à la source d'azur ! »

Et la mer dit encore avec ses longs murmures :
« Tout ce qui luit au Nord, dans l'acier des armures,
N'est qu'un reflet du jour, qui rayonne au Midi.
Shakespeare, après Hamlet que tant d'ombre environne,
Sourit avec amour aux amants de Vérone ;
On sait si lord Byron, mort en Grèce, — a grandi ! »

Tous les maîtres se sont tournés vers la lumière.
— « Du jour ! » dit Goethe, et c'est sa parole dernière,
Son vieux Faust aime Hélène et partout l'étranger
Répète, dans un chant de langueur infinie,
Avec Mignon, avec l'amour et le génie :
« *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger ?* »

Ce pays est à nous, France ! Espagne ! Italie !
La mer est un chemin qui chante et nous relie !
Ô les trois sœurs, suivez du cœur ce fier vaisseau
Qui porte l'idéal latin et sa fortune !
Et rêvons, — puisqu'au fond notre espérance est une, —
Que tout l'avenir dort, flottant dans ce berceau !

Rodrigue, avec Corneille, a fait l'âme française ;
Au Panthéon, Hugo tressaille encore d'aise
Quand on dit : « Charles Quint ! l'Escorial ! Madrid ! »
Et, sur le globe entier, les nations vivantes
Mêlent ce nom : Molière ! au nom du grand Cervantès,
Quand on cherche quels sont les princes de l'esprit !

Salut à tes couleurs, noble, héroïque Espagne !
Toi qui dis Charles-Quint comme nous Charlemagne,
Va, — notre preux Roland, tombé sur les genoux,
Pour toi, comme pour nous, sonne l'appel suprême !
Ton infortune est nôtre, et notre malheur t'aime,
Toi qui fus un exempt, Espagne, — contre nous !

Tes femmes aux grands yeux, aussi brûlants que l'âme,
T'ont brodé, de leurs doigts charmants, cette oriflamme !
Ah ! ton drapeau ressemble au nôtre ! — Il est pareil,
Puisque azur et blancheur veulent dire lumière
Et puisqu'on voit frémir, aux plis de ta bannière,
Deux ruisseaux de sang pur coulant dans du soleil !

Le *Pelayo* fut refondu à La Seyne en 1897 – changement des chaudières, renforcement du blindage, amélioration de l'armement – et modernisé en 1910. Après un grave accident en 1920 à Port-Mahon, il servit de navire-école jusqu'en 1925 et partit ensuite à la démolition.

Jean Aicard et le chemin de fer

Le chemin de fer fut un progrès immense et même, à lui seul, toute une révolution... même si les premières rames évoluaient à la vitesse – alors jugée considérable – de cinquante ou soixante kilomètres à l'heure.

Dans sa première enfance, alors que ses parents s'étaient installés à Paris, notre écrivain fit plusieurs fois le trajet entre Toulon et la Capitale²⁷ : « Je me rappelle fort bien être parti, à

²⁷ En raison de la faillite de son père Jacques et de la vente judiciaire de la belle maison familiale de la rue de l'Ordonnance le 17 avril 1849, Jean-François Aicard, sa concubine Victoire Isnard et leur petit Jean s'installèrent

cette époque, de Toulon pour Paris, en diligence. Au bout de quatre jours pénibles nous arrivâmes à Lyon. Là, notre voiture fut soulevée par une grue, et, la tête à la portière, un peu effarés, nous montâmes dans les airs... Notre lourd véhicule fut posé et arrimé sur un wagon de marchandises, et c'est ainsi que, pour la première fois, j'arrivai dans la Capitale... Ce fut inoubliable. Aussi, lorsque aujourd'hui nous nous élançons, du pavé de Paris, dans un rapide P. L. M., tous les émerveillements s'emparent à la fois de nos esprits... Pour moi, tandis que court vers la Méditerranée le train magique, il me semble que je possède mieux toute ma France et un peu de l'univers... Et c'est vrai²⁸. » Dans un autre texte, il évoque un parcours « en chemin de fer jusqu'à Lyon, en bateau sur le Rhône de Lyon à Avignon, puis en diligence²⁹ », soit une journée de train de Paris à Lyon, une autre en bateau de Lyon à Avignon, et encore deux jours de voiture hippomobile d'Avignon à Aix-en-Provence, et d'Aix à Toulon.

Le Second Empire ayant accéléré les travaux entrepris çà et là par des sociétés privées, la ligne Paris-Marseille fut achevée en 1856 et confiée à la *Compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée* (P.-L.-M.), créée le 11 avril 1857. Le tronçon Marseille-Toulon fut réceptionné officiellement le 1^{er} mai 1859, mais la voie était, en réalité, ouverte depuis le 24 avril précédent pour l'acheminement des troupes et matériels destinés à l'armée d'Italie : le gain de temps – et de confort ! –

rent à Paris. Après le décès de Jean-François le 16 mai 1853, Victoire revint à Toulon et y passa deux années. À la fin de l'été 1855, elle s'en fut de nouveau dans la Capitale et y passa toute l'année scolaire, jusqu'en juin 1856.

²⁸ *Le P.L.M. illustré*, n° 1, avril 1914, page 1, préface de Jean Aicard.

²⁹ AICARD (Jean), *Souvenirs d'enfance*, manuscrit autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », pièce n° 356, 12 folios ; le texte cité est pris au folio 7.

était considérable puisque, avec ce nouveau mode de locomotion, en quittant Toulon en début de soirée, le voyageur arrivait à Paris le lendemain matin en milieu de matinée !

À partir de 1867, Jean Aicard put donc multiplier les allers et retours entre le port varois et la Capitale. Il fit le trajet plusieurs fois chaque année... et pourtant, il n'a pas célébré le chemin de fer : il est vrai que celui-ci n'avait guère bonne presse chez les romantiques... et les autres !

Jean-Pons Viennet, dans sa célèbre *Épître à M. Despréaux*, aborda la question des chemins de fer en se gaussant des néologismes introduits. Mais son expression poétique, pour être certainement irréprochable quant à la grammaire, est d'un lyrisme bien ampoulé :

Mais quels termes nouveaux nous portent ces chemins ?
C'est là que l'étranger les verse à pleines mains.
La vapeur, renversant douanes et barrières,
Les fait entrer sans droits par toutes nos frontières.
On n'entend que des mots à déchirer le fer,
Le *rail-way*, le *tunnel*, le *ballast*, le *tender*,
Express, *trucks* et *wagons*. Une bouche française
Semble broyer du verre et mâcher de la braise.
Eh ! qu'avons-nous besoin de ces termes bâtards,
Pour peindre ces chemins, merveille de nos arts,
Ce fer qui, sur le sable, allongeant ses lanières,
En rayons accouplés dessinant leurs ornières,
Court sous les monts fendus ou de voûtes percés,
Sur les fleuves soumis, les vallons rehaussés,
Ces longs convois de chars, d'élégantes voitures,
Glissant comme le vent sur leurs doubles nervures,
Emportant dans leur course arsenaux et greniers,
Escadrons, bataillons et des peuples entiers ;

³³ VIGNY (Alfred de), « La maison du berger », *Revue des deux mondes*,

Mais c'est surtout Émile Zola qui, dans sa célèbre *Bête humaine*, a écrit « le roman du chemin de fer ». Publiée en 1890, dix-septième volume des *Rougon-Macquart*, l'œuvre est en fait la fusion de deux romans. L'un devait traiter de la problématique de l'hérédité : le machiniste Jacques Lantier souffre d'un déséquilibre mental et de pulsions homicides, stigmates de l'alcoolisme des siens ; il ne peut posséder une femme sans ressentir le besoin irrépressible de la tuer... L'autre devait être consacré à l'aventure du rail.

L'histoire se déroule dans les trains tout au long de la ligne qui va de la gare parisienne Saint-Lazare au port du Havre. *La Bête humaine* est un roman noir qui aligne les meurtres, viols, suicides et catastrophes, souvent inspirés de faits divers bien réels auxquels la presse populaire avait donné un écho national³⁴. Et le roman s'achève dans une apothéose de folie meurtrière : Pecqueux, le chauffeur, ivre, a bourré le foyer de charbon ; tandis que le train file à une vitesse excessive, il agresse son machiniste et, ultime péripétie de ce combat, les deux hommes empoignés tombent sur la voie : « On les retrouva sans tête, sans pieds, deux troncs sanglants qui se serraient encore, comme pour s'étouffer³⁵ ».

Quant à Jean Aicard, il a, comme ses concitoyens, déploré que le chemin de fer enlaidisse les paysages... tout en recon-

tome septième, xiv^e année, nouvelle série, 1^{er} juillet 1844, pages 304 et 305. — Ce poème sera, par la suite, inséré dans le recueil *Les Destinées*.

³⁴ Les Toulonnais n'avaient pas oublié la première catastrophe ferroviaire de France, le 8 mai 1842, sur la ligne de Paris à Versailles, à hauteur de Meudon, et dans laquelle périrent, notamment, le contre-amiral Jules Dumont d'Urville, explorateur de l'Antarctique, sa femme Adèles — dont le prénom servit pour nommer la Terre Adélie — et leur fils âgé de seize ans.

³⁵ ZOLA (Émile), *La Bête humaine*, Paris, G. Charpentier, 1890, in-18, 415 pages. Le texte cité est pris à la page 414.

naissant leur côté bien pratique : « Croyez-vous que j'aime ce pays à cause de ses deux chemins de fer ? Eh non, les chemins de fer abîment tous les paysages. C'est très laid, des rails sur des talus, courant entre des poteaux... mais comme c'est commode !... Avant qu'il fût établi, j'avais la haine du chemin de fer du Littoral... il m'a gâté nos montagnes des Maures... Il est vrai qu'il m'a permis de les admirer plus facilement... et je ne le prends que trois fois par semaine !³⁶ »

Plus singulièrement, notre écrivain a fait des chemins de fer un foyer d'impolitesse :

Qu'on y prenne garde : la politesse s'en va. La France perd cela, les chemins de fer aidant ; on se coudoie brusquement, sans en avoir l'air. On voit tant d'inconnus en un jour que ce serait une trop longue besogne que d'être poliment communicatif avec tous ; donc, on ne l'est avec nul. Renfoncé dans son coin de wagon, n'espérez pas que le voyageur égoïste offre sa place à une dame. La courtoisie est une des dépouilles du vieux régime déchu qu'il est du devoir de la démocratie de ramasser ; au point de vue pratique, cela porte un nom significatif : le savoir-vivre. Une société qui n'est plus polie et policée retourne à l'état sauvage, et se désagrège. La politesse n'est qu'une des manifestations de la sociabilité.

*

* *

Qui n'a remarqué la fréquente inégalité de politesse des employés de chemins de fer ? Beaucoup d'entre eux ont une politesse différente pour chaque classe de wagon ; en première classe : « Vos billets, s'il vous plaît, messieurs et dames ! » —

³⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 3, pages 31-35, « Pourquoi j'aime Saint-Raphaël », périodique et date non mentionnés.

En deuxième : « Vos billets, s'il vous plaît ! » — En troisième :
« Les billets ! »³⁷

*

L'industrialisation a apporté à l'être humain de nombreuses facilités dans sa vie courante, en le libérant d'un grand nombre de tâches répétitives ou abrutissantes. Fut-elle pour autant facteur de progrès moral et spirituel, comme le souhaitaient tous les poètes et écrivains idéalistes ou spiritualistes ? Il est bien difficile de l'affirmer, surtout quand on sait que les acquis du progrès technique ont été également utilisés à des fins barbares. Dans les réflexions philosophiques que nous publions ci-après, le Pr Philippe Granarolo constate la mort du progressisme, c'est-à-dire du progrès conçu comme une croyance, et invite l'Occident, foyer du Christianisme puis du Progrès, à rechercher une troisième voie du côté de la Sagesse et de l'Équilibre... peut-être dans la direction de ce que Victor Hugo et Jean Aicard nommaient l'Idéal ?

³⁷ *L'Égalité*, vendredi 28 juin 1872, « Causerie parisienne ». Cité d'après une coupure conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 7 « Articles de 1865 à 1872 », pages 177-180.

AU-DELÀ DU PROGRESSISME, QUEL HORIZON ?

Philippe GRANAROLO

Même si on l'entend moins fréquemment de nos jours, l'expression : « C'est le progrès ! » est loin d'avoir disparu de notre vocabulaire. Faut-il en conclure que l'on croit encore et toujours au Progrès (la majuscule ici s'impose) comme on y a cru pendant quelques siècles ? Rien n'est moins certain. Celui qui s'exclame : « C'est le progrès ! » ne croit pas davantage au Progrès que ne croit en un principe transcendant l'athée qui s'exclame : « Mon Dieu ! » en apprenant une catastrophe. Les mots survivent longtemps aux idées.

La croyance au Progrès avait été fortement ébranlée par les barbaries du xx^e siècle, si bien que de nombreux intellectuels¹ avaient annoncé dans la seconde moitié de ce siècle l'effondrement d'une croyance que le siècle des Lumières avait imposée à la civilisation occidentale, et celle-ci dominant alors le monde, à l'ensemble de la planète. Mais en vertu de l'inertie propre à toutes les constructions idéologiques, l'idée de Progrès n'a pas disparu brutalement du paysage. Elle a agonisé pendant quelques

¹ On peut considérer George Steiner comme leur chef de file. *Dans le château de Barbe-Bleue / Notes pour une redéfinition de la culture*, publié en 1971, est l'un des premiers essais à constater de façon définitive l'extinction des idéaux des Lumières. Le livre fut traduit en français dès 1973 aux éditions du Seuil.

décennies, et ce n'est qu'à la fin du siècle dernier et à l'aube du ^{xxi}^e siècle que nos plus grands essayistes en ont rédigé le faire-part de deuil ². L'un des derniers envois est celui de Robert Redeker, dont *Le Progrès ? Point final* ³ peut se lire comme une synthèse de ce qu'avaient proposé ses nombreux prédécesseurs.

S'il est à présent relativement aisé de décrire la configuration que la croyance au Progrès avait dessinée, il est infiniment plus délicat de penser le nouveau paradigme dans lequel la mort de la religion du Progrès (qu'on peut par commodité nommer « progressisme » ⁴) nous a installés. C'est à cette double tâche que je voudrais me risquer, en étant pleinement conscient du caractère provisoire de mes arguments et des insuffisances de mon propos.

Du Progrès comme croyance

« Le progrès est un processus nécessaire, continu, linéaire, cumulatif, irréversible et indéfini, illimité », écrit Pierre-André Taguieff dans un livre de référence pour notre propos, *Du Progrès* ⁵. Cette série d'adjectifs mériterait un long commentaire

² Parmi eux, Pierre-André Taguieff, avec *L'Effacement de l'avenir* (éditions Galilée, 2000), *Du Progrès* (éditions Librio, 2001), et *Le Sens du Progrès* (Flammarion, 2004) est celui qui a développé les analyses les plus approfondies. D'autres noms peuvent être cités, tels ceux de Peter Kemp (*L'Irremplaçable. Une éthique de la technologie*, 1991), d'Alain Finkielkraut (*L'Humanité perdue / Essai sur le ^{xx}^e siècle*, 1996), de Karel Kosic (*La Crise des temps modernes*, 2003), de Robert Redeker (*Le Progrès, ou l'Opium de l'histoire*, 2004), de Rémi Brague (*Le Règne de l'homme / Genèse et échec du projet moderne*, 2015), auxquels il convient d'ajouter le nom de mon ami le très regretté Jean-François Mattei avec son dernier essai publié à titre posthume (*L'Homme dévasté*, 2015).

³ REDEKER (Robert), *Le Progrès ? Point final*, Nice, éditions Ovadia, 2015.

⁴ Dans la suite de notre exposé, nous utiliserons indifféremment les deux expressions, « croyance au Progrès » ou « progressisme ».

⁵ TAGUIEFF (Pierre-André), *Du Progrès*, Paris, Librio, 2001, page 58.

qui déborderait le cadre de cet article. Je n'en retiendrai donc que deux, « nécessaire » et « irréversible », qui suffisent à rendre évidente l'idée que le Progrès est de l'ordre de la croyance. L'idée de Progrès regarde toujours dans les deux directions du passé et de l'avenir, et pose comme nécessaire une amélioration des choses au cours du temps. Affirmer l'existence du Progrès, c'est d'une part affirmer que le présent est meilleur que le passé, et c'est affirmer d'autre part que le futur sera meilleur que le présent (il est inutile à ce stade de l'analyse de préciser ce que l'on entend par « meilleur »).

Une croyance portant sur l'avenir dont nous ignorons tout

Croire au Progrès, c'est regarder positivement en direction de l'avenir, c'est espérer la venue sinon de « lendemains qui chantent », du moins d'améliorations de nos conditions d'existence. Or l'avenir est par excellence ce qui échappe à notre connaissance. Victor Hugo l'objectait à la morgue des rois en rappelant en 1835, dans *Les Chants du crépuscule* : « Non, l'avenir n'est à personne ! – Sire ! L'avenir est à Dieu ! ».

L'appel au calcul des probabilités n'y change rien. Car même si de savants calculs (toujours contestables au demeurant) annoncent que le phénomène X a 99 % de chances de se produire demain, il n'empêche que le phénomène Y, ne bénéficiant que d'une probabilité d'apparition de 1 %, peut toujours advenir. Croire que quelque chose se produira demain relève de la pure croyance, et relève même, quand ce quelque chose est supposé être d'une nature supérieure à ce qui l'a précédé, d'une croyance de type religieux, ainsi que nous le montrerons plus loin.

Une croyance dépourvue de critères objectifs quand elle est tournée vers le passé

Si l'avenir est inconnu, le passé ne l'est pas. On pourrait alors naïvement penser que croire que le présent est supérieur au passé, qu'une progression a marqué le passage de l'un à l'autre, relève de la vérité objective. En fait il n'en est rien, et quand elle s'autorise à comparer le passé au présent, l'idée de Progrès relève tout autant de la croyance.

Dans *Le Progrès ? Point final*, Robert Redeker constate que « le progrès est valeur au sens où il juge et norme à la fois ⁶ ». En tant qu'il juge, il ne saurait lui-même être jugé. En tant qu'il mesure, il ne saurait être mesuré. Ce serait comme se demander quelle est la chaleur de la température. Il est néanmoins possible d'interroger la manière dont le Progrès mesure le passé par rapport au présent. Pour en être capable, il est dans l'obligation de poser l'existence d'un but, d'une fin en direction de laquelle procède l'histoire, fin dont le présent est plus proche que ne l'était le passé. Or s'il existe un concept inscrit de part en part dans la croyance, c'est bien le concept de « fin », c'est bien la notion de « finalité ». Spinoza fut l'un des premiers philosophes à dénoncer brillamment l'illusion finaliste dès le XVII^e siècle. Nietzsche prendra le relais deux siècles plus tard. Un fragment posthume de l'automne 1880 le précise avec une particulière vigueur :

L'humanité n'a pas plus de but que n'en avaient les sauriens, mais elle a une évolution : c'est-à-dire que son terme n'a pas plus d'importance qu'un point quelconque de son parcours ! NB. Par conséquent on ne peut définir le bien en en faisant le

moyen d'atteindre le « but de l'humanité ». Serait-ce ce qui prolongerait l'évolution le plus longtemps possible ? Ou ce qui la porterait à son point le plus haut [...] ? Mais cela présupposerait d'emblée un critère pour mesurer ce point le plus haut ! Et pourquoi le plus longtemps possible ? [...] Ou le minimum de déplaisir dans l'évolution ? — C'est à cela qu'aujourd'hui tout aspire — mais cela signifie aussi l'évolution la moins puissante possible, un auto-affaiblissement général, un terne adieu à l'humanité antérieure, jusqu'au point limite où les animaux redeviennent nos maîtres ! Pourtant cela pourrait bien, sans être le but recherché, constituer un jour notre fin ! À moins qu'un astre divaguant ne prenne alors l'humanité en pitié ⁷ !

Ce qui pouvait paraître audacieux à l'époque de Nietzsche s'impose comme le plus banal des constats un siècle après lui. Aucune finalité n'a résisté aux cataclysmes du XX^e siècle, et avec l'effondrement des fins se sont écroulés un à un tous les progressismes, ainsi que le remarque Robert Redeker : « La fin du progrès traduit une définalisation généralisée de l'humain et du monde ⁸ ». Or la civilisation occidentale si longtemps dominante a imposé les cadres de son finalisme au reste de la planète, et l'on doit se demander si ce que Robert Redeker nomme « définalisation » peut prendre une autre tournure que l'effondrement tragique que Nietzsche baptisa du nom de « nihilisme ».

⁷ Fragment posthume 6 [59], in *Aurore, Œuvres philosophiques complètes*, tome IV, Paris, Gallimard, 1970, page 488.

⁸ REDEKER (Robert), *Le Progrès ? Point final*, page 95.

⁶ REDEKER (Robert), *Le Progrès ? Point final*, page 24.

Du Progrès comme croyance religieuse

Si le siècle des Lumières, trop englué dans le progressisme dont les vapeurs l'enivrent, est incapable de lucidité quant à l'idée de Progrès, dès le siècle suivant quelques philosophes lucides, au premier rang desquels le philosophe français Antoine-Augustin Cournot, ont mesuré pleinement sa dimension religieuse.

La lucidité d'Antoine-Augustin Cournot

Dans ses *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, publié en 1872, Cournot démontre le caractère éminemment religieux de l'idée de Progrès. Il en déduit l'ambivalence, cette idée pouvant ainsi bien favoriser l'élan des âmes que conduire au pire fanatisme. Retenons-en ces quelques lignes :

Aucune idée, parmi celles qui se réfèrent à l'ordre des faits naturels, ne tient de plus près à la famille des idées religieuses que l'idée de progrès, et n'est plus propre à devenir le principe d'une foi religieuse pour ceux qui n'en ont plus d'autre. Elle a, comme la foi religieuse, la vertu de relever les âmes et les caractères. L'idée de progrès indéfini c'est l'idée d'une perfection suprême [...] C'est donc au fond l'idée du divin [...] Il ne faut pas non plus s'étonner que le fanatisme y trouve un aliment et que la maxime qui tend à corrompre toutes les religions, celle que l'excellence de la fin justifie les moyens, corrompe aussi la religion du progrès⁹. »

⁹ COURNOT (Antoine-Augustin), *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, tome II, Paris, Boivin, 1934, page 353.

La rigueur des analyses d'Antoine-Augustin Cournot, dont les lignes citées ne donnent qu'un aperçu limité, nous dispense de tout commentaire. Ses successeurs n'auront plus qu'à piocher au sein de son argumentaire.

Jean Grenier ressuscite Cournot

Mais les arguments de Cournot seront un temps oubliés, et il faudra les drames de la première moitié du xx^e siècle pour que la lucidité d'un Cournot redevienne la règle. Parmi les premiers à retrouver cette lucidité, signalons Jean Grenier (le maître d'Albert Camus), dont *l'Essai sur l'esprit d'orthodoxie* n'a pas pris une ride. L'auteur écrit à propos de l'idée de Progrès : « Il s'agit d'un mythe, et c'est en tant que tel que le progrès a acquis la puissance considérable qu'il a sur les esprits¹⁰. » Jean Grenier a bien entendu en vue les idéologies criminelles, communisme et nazisme, qui au nom d'une fin de l'histoire posée comme un dogme intouchable au cœur de leurs systèmes, n'hésitèrent pas à massacrer par millions celles et ceux qui étaient supposés entraver le glorieux processus conduisant à cette fin, que celle-ci ait pour nom « société sans classe » ou « règne des Aryens ».

La synthèse de Robert Redeker

« Le progressisme est une religion politique¹¹ », peut-on lire sous la plume de Robert Redeker dans *Le Progrès ? Point final*. Les phénomènes totalitaires nous ont appris ce qui caractéri-

¹⁰ GRENIER (Jean), *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, Paris, Gallimard, 1967, page 154.

¹¹ REDEKER (Robert), *Le Progrès ? Point final*, page 31.

sait les idéologies progressistes, aussi diverses qu'elles soient. En réalité, parler d'« idéologie progressiste », n'est-ce pas user du plus manifeste des pléonasmes ? Car si des progressions indiscutables peuvent être notées dans quantité de domaines, si des progressions sont constatables, en particulier chaque fois que l'on dispose d'une échelle de mesure propre au domaine en question, il en va tout autrement du progressisme affirmant la marche triomphale de l'humanité vers un paradis sur terre. Robert Redeker ajoute alors : « La foi progressiste est la croyance en l'élément – de nature philosophique – joignant tous ces progrès disjoints, empiriquement constatables. Elle est une vision totalisatrice ¹². » Totalisatrice, et même aisément totalitaire, ainsi que l'histoire du xx^e siècle en a apporté les plus tragiques démonstrations.

Du Progrès comme croyance religieuse éminemment dangereuse

Le phénomène totalitaire est à coup sûr l'élément le plus décisif permettant de prendre en compte la dimension religieuse du Progrès, ainsi que de mesurer ses conséquences les plus perverses.

Une idée moralement dangereuse

Nous rappelions dans notre première partie que l'idée de Progrès regardait à la fois en direction du passé et en direction de l'avenir. Quand elle vise le passé, quand elle compare le passé au présent, l'idée de Progrès est moralement dangereuse parce que naïvement hiérarchisante. On doit à l'anthropologue

¹² REDEKER (Robert), *Le Progrès ? Point final*, page 33.

Claude Lévi-Strauss de nous avoir mieux que d'autres mis en garde contre ce péril. Dans sa célébrissime contribution à une brochure de l'UNESCO consacrée au racisme et publiée en 1952 sous le titre *Race et histoire* ¹³, l'anthropologue, au lendemain de l'holocauste, illustre le péril par une superbe métaphore, celle de l'escalier. Si nous sommes persuadés, dit-il en substance, que l'humanité tout entière est en train de gravir un escalier, escalier sur lequel certaines cultures stationnent sur les marches les plus élevées, d'autres sur des marches intermédiaires, d'autres encore tout en bas sur les premières marches, comment ne pas tomber dans les pires travers ethnocentriques ? Comment la civilisation occidentale, convaincue d'avoir atteint les marches les plus élevées, pourrait-elle ne pas regarder avec condescendance les autres cultures, comment pourrait-elle éviter de se poser comme donneuse de leçons, comment pourrait-elle ne pas se sentir investie d'une mission sacrée, celle d'aider les autres cultures à atteindre son merveilleux degré de civilisation ?

La grande Hannah Arendt n'a pas eu besoin de lire Lévi-Strauss pour parvenir aux mêmes conclusions. Son analyse du totalitarisme a probablement été le chemin personnel qui l'a amenée, tout comme Lévi-Strauss, à dénoncer les dangers du progressisme. Elle les a résumés de façon magistralement elliptique dans un essai qui n'est pas l'une de ses publications les mieux connues, *Juger. Sur la philosophie politique de Kant*. On peut y lire cette formule : « Il est contraire à la dignité de l'homme de croire au progrès ¹⁴ ». Difficile de dire autant en si peu de mots.

¹³ *Race et Histoire*, Paris, éditions Gonthier, collection « Médiations », 1959.

¹⁴ ARENDT (Hannah), *Juger. Sur la philosophie politique de Kant*, Paris, Le Seuil, 1991, page 117.

Une idée dangereuse parce que scientifique

« Chacun des totalitarismes du xx^e siècle a fétichisé la science par des voies propres, qui ont dénaturé la connaissance scientifique en idéologies criminogènes », écrit encore Robert Redeker¹⁵. Mais indépendamment des totalitarismes, n'est-ce pas la bombe d'Hiroshima, le 6 août 1945 (peut-être le jour le plus important du siècle dernier), qui a fait s'écrouler, en même temps que les *buildings* de la ville japonaise, les thèses progressistes ? Le scientisme n'a-t-il pas agonisé en même temps qu'étaient anéantis ou irradiés des centaines de milliers de Japonais ? Dans un beau livre intitulé *L'Irremplaçable*, le philosophe danois Peter Kemp rejoint le constat que je viens d'énoncer en écrivant : « La fabrication de la bombe remettait en question le dogme selon lequel la science et la technique, sous la double conduite des scientifiques et des techniciens, allaient donner le jour à une société meilleure¹⁶ ».

Une idée écologiquement dangereuse

Méprisant à l'égard des cultures jugées inférieures, méprisant à l'égard des connaissances jugées « préscientifiques », le progressisme est de la même façon méprisant à l'égard d'une nature dont il considère que l'humanité a pour vocation d'en prendre la maîtrise. Nous vivons en ce début du xxi^e siècle un temps fort de la dénonciation de ce troisième mépris. Dans la page « Débats » du *Figaro* du 19 juin 2015, l'historien et essayiste Frédéric Rouvillois notait que « l'écologie se développe à mesure que l'idée de progrès s'affaiblit ». L'observation de ce

¹⁵ REDEKER (Robert), *Le Progrès ? Point final*, pages 78-79.

¹⁶ KEMP (Peter), *L'Irremplaçable*, Paris, Le Cerf, 1999, page 20.

lien lui était inspirée par l'encyclique du pape François, l'encyclique *Laudato si'* du 24 mai 2015, en laquelle le Souverain Pontife nous exhorte à la « sauvegarde de la maison commune ». Comment en effet ne pas partager l'affirmation de Frédéric Rouvillois ? Quelle place pourrait être accordée aux préoccupations écologiques si l'euphorie progressiste perséverait à nous inculquer ses certitudes sur la capacité de la science à régler tous les dérèglements engendrés par les technologies qui en sont issues ?

« Si quelqu'un observait de l'extérieur la société planétaire, il s'étonnerait d'un tel comportement qui semble parfois suicidaire », écrit le pape dans cette encyclique. Exhortant l'humanité à une « conversion écologique », il déplore l'incapacité des grandes organisations internationales à imposer de nouvelles règles du jeu sans lesquelles la disparition de notre espèce est prévisible à très court terme. Mais par souci de justice, le pape François plaide en faveur d'un traitement différencié des différentes parties de la planète. Il défend l'hypothèse d'une différenciation Nord/Sud, les pays peu développés ne pouvant être soumis aux mêmes réglementations que les nations portant la responsabilité du pillage des matières premières et de l'empoisonnement de notre environnement : « L'heure est donc venue », écrit-il, « d'accepter une certaine décroissance dans quelques parties du monde, mettant à disposition des ressources pour une saine croissance en d'autres parties ». Il est permis de s'interroger sur le caractère réalisable d'une telle dissociation.

Notre nouvel horizon

Il serait illusoire d'espérer que l'effondrement d'une croyance religieuse qui fut le moteur de notre civilisation pendant près

de trois siècles puisse être vécu sans dommages. À présent sans but, sans « Orient », l'humanité est au sens propre comme au sens figuré, « désorientée ». Mais ne peut-on repérer dès à présent les lignes évanescences d'un nouvel horizon ?

Les sirènes déclinologiques

Que le constat de la mort du progressisme s'inscrive le plus souvent dans un schéma « déclinologique ¹⁷ » n'a rien de surprenant. Robert Redeker s'inscrit dans cette lignée, son ouvrage ne proposant pas la moindre issue à la désorientation déclenchée par la mort du progressisme. Sans doute Robert Redeker répète-t-il en diverses pages de son livre que le progrès continue après la mort du progressisme, mais cette continuation s'effectue sur le mode d'un prolongement absurde. Une fin qui ne saurait en être une, la santé, objet de toutes nos préoccupations, ne saurait faire office de religion de substitution. Elle a pris la place du politique, mais d'un politique sans finalité qui n'est plus que la caricature de ce qu'il fut. « Au-delà de l'écroulement de la politique, la santé », affirme-t-il, « est le nom hypercontemporain de la mort de Dieu ¹⁸ ». La conclusion de l'ouvrage de Robert Redeker est fondamentalement déclinologique, les premières lignes en donnant le ton : « Dans quel climat vit-on, une fois le progrès trépassé ? Dans une sorte de corruption généralisée des fins et des valeurs, de confusion liée à la perte de tous les repères autres que productivistes / consuméristes, ou opérationnalistes ¹⁹. »

¹⁷ Il est devenu banal de qualifier de « déclinologues » la famille des philosophes qui consacrent l'essentiel de leurs analyses à mettre en évidence l'effondrement de notre civilisation. En France, Alain Finkielkraut est souvent considéré comme le chef de file des déclinologues.

¹⁸ REDEKER (Robert), *Le Progrès ? Point final*, page 195.

¹⁹ REDEKER (Robert), *Le Progrès ? Point final*, page 211.

La nouvelle conscience de notre précarité

Il n'est guère contestable que nous vivions une époque intermédiaire telle que l'humanité en a déjà traversées au cours de son histoire, une époque en laquelle, ainsi que le disait ce remarquable observateur qu'était Gustave Le Bon, les anciens dieux sont morts et les nouveaux dieux ne sont pas encore perceptibles. Ou encore, ainsi que le répétait Friedrich Nietzsche, une période d'« expériences » en laquelle nos critères de jugement sont devenus inutilisables.

Faut-il pour autant considérer comme négligeable et vide de sens la conscience aigüe de notre précarité, conscience que nous sommes en train d'acquérir ? Une conscience « révolutionnaire », qui lorsqu'elle sera suffisamment inscrite dans les profondeurs de nos cerveaux, modifiera nécessairement nos conduites. Si l'on considère comme valide l'argument de Robert Redeker selon lequel l'hypothèse du péché originel a su longtemps nous protéger des dérives d'une maîtrise sans limites et nous garder des tentations redoutables de créer un « homme nouveau ²⁰ », comment ne pas voir dans ce que je nomme la nouvelle conscience de notre précarité une nouvelle guise du péché originel capable de nous apporter les mêmes protections ?

Un lien subtil et invisible unissait l'illusion d'une existence éternelle de l'espèce au projet cartésien d'une maîtrise et d'une possession de la nature. Après la fin de la première illusion, c'est maintenant, nous le découvrons chaque jour, le rêve cartésien

²⁰ Robert Redeker mène à plusieurs reprises dans son ouvrage une analyse critique très pertinente de la thématique de l'« homme nouveau ». Le remarquable ouvrage reproduisant les principales interventions d'un colloque organisé à l'Institut d'études politiques de Paris en mars 2000, *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste (1922-1945)* publié en 2004 par les éditions Fayard, corrobore tout à fait ses analyses.

qui prend toujours davantage la forme d'un dangereux délire. Dans un temps limité, aussi remarquables qu'aient été nos progressions technologiques en un très bref espace de temps, la prise en main par les hommes de l'univers infini qui les entoure apparaît comme un rêve dérisoire. Dérisoire, mais surtout éminemment dangereux. Qui ne perçoit aujourd'hui que c'est la dynamique du rêve cartésien qui est à l'origine du saccage de la planète, qui ne conçoit que c'est en oubliant nos limites que nous avons détruit les uns après les autres tous les équilibres naturels qui s'étaient construits au cours des milliards d'années de vie de la planète ?

Il apparaît donc que la conscience de notre précarité, si elle est pour le moment très insuffisante pour nous indiquer une nouvelle étoile polaire, constitue cependant la première étape sur le chemin nous conduisant à une résurrection du sens.

118

Conclusion : Un troisième Occident ?

« Le Progrès a été le second Occident », écrit Robert Redeker avant de préciser que « l'Occident a été civilisation universelle par deux fois : par le christianisme dans son assise médiévale, puis par le progrès ²¹ ». De nombreux signes ne nous indiquent-ils pas, sitôt que nous bouchons nos oreilles aux sirènes du déclin, que nous sommes en chemin vers un nouveau sens ? Un sens que seul l'Occident, parce que lui seul a été deux fois universel comme le signale pertinemment Robert Redeker, est apte à proposer. On taxera probablement d'ethnocentrique cette espérance. Mais quoi de moins ethnocentrique que l'idée d'une responsabilité de la civilisation occidentale en ces temps de péril ? L'ethnocentrisme, nous l'avons rappelé, fut insépa-

²¹ REDEKER (Robert), *Le Progrès ? Point final*, page 124.

table du progressisme. Or quoi de moins progressiste que l'idée que nous devons ouvrir un nouveau chemin qui ne soit en rien l'aboutissement du parcours antérieur ? Quoi de moins ethnocentrique en réalité que la certitude qui anime Marcel Conche à propos de l'avenir grec de la philosophie ²² ? Un avenir grec de la philosophie qui représente à mes yeux, on l'aura compris, l'autre dénomination de la résurrection du sens.

Élaborer un sens et croire trouver dans la réalité une signification sont deux démarches profondément différentes. Notre civilisation occidentale a une indéniable responsabilité. Elle a précipité l'humanité entière dans l'impasse de la domination méprisante. Elle a maintenant à intégrer et à faire partager à tous la conscience de notre précarité. Nous pourrions alors, suivant l'indépassable métaphore nietzschéenne, reprendre notre parcours sur le fil sur lequel nous avançons tels des funambules ²³.

Un troisième Occident pourrait naître, dont la mission serait d'apprendre l'équilibre à toute la planète. Qui le pourrait en dehors de lui ? Un troisième Occident dont la mission serait de s'enseigner à lui-même et d'apprendre aux autres à se libérer

119

²² CONCHE (Marcel), « La raison philosophique vers son avenir grec », *Avenir de la raison, Devenir des rationalités*, actes du XX^e Congrès de l'association des sociétés de philosophie de langue française, Paris, Vrin, 2004, pages 82-100. J'ai eu la chance d'assister à cette conférence prononcée à Nice fin août 2002. Elle a suffi à me convaincre de la profondeur de la pensée de Marcel Conche, dont je suis depuis devenu l'ami et avec qui j'ai le privilège de m'entretenir régulièrement.

²³ Cf. GRANAROLO (Philippe), « À l'école du funambule », *Éloge de l'équilibre*, éditions L'Harmattan, Paris, 2009, pages 23-47. Ce texte, le premier de cet ouvrage collectif préfacé par Marcel Conche, est intégralement consacré à une interprétation de la métaphore du funambule qui court tout au long du prologue du *Zarathoustra* de Nietzsche. On me pardonnera de m'inspirer des derniers mots de ce texte pour rédiger la conclusion de cet article.

de toutes les fantasmagories bâties autour des extrêmes. Un troisième Occident qui apprendrait enfin à rire de toutes ses convictions. Un troisième Occident qui, guidé par Nietzsche, érigerait le funambule en paradigme de nos existences, rouvrant ainsi l'histoire sans retomber dans les ornières du progressisme.

JEAN AICARD ET LE MERVEILLEUX

Dominique AMANN

En poursuivant mes travaux anthropologiques sur les croyances aux animaux fantastiques – en l'occurrence les dragons et les dracs de Provence, – je fus conduit à dépouiller *L'Écho du merveilleux*, une revue bimensuelle ayant paru du 15 janvier 1897 au 1^{er} août 1914 (18^e année, n° 422), fondée par le journaliste Gaston Mery¹. Avec surprise, j'y découvris des démarches auprès de Jean Aicard, invitant notre écrivain à s'aventurer dans le monde de l'étrange.

Ce périodique s'intéressait à tous les phénomènes inexplicables – maisons hantées, chiromancie, spiritisme, visions, stigmates, sciences occultes et psychiques, guérisseurs – de son temps :

L'immense chemin parcouru depuis lors, les fidèles lecteurs de *l'Écho* l'ont suivi sur ses pas. Avec sa rare intelligence et son admirable don d'assimilation, sa bonne foi parfaite, sa liberté et sa lucidité d'esprit, avec la rigueur de sa méthode d'observation, Gaston Mery fut, pour un public de plus en plus nombreux,

¹ Gaston Mery (1866-1909), essayiste, pamphlétaire et journaliste d'extrême-droite, fut notamment rédacteur en chef de *La Libre Parole*, un journal politique français, fondé en 1892 à Paris par le journaliste et polémiste Édouard Drumont, qui y dénonça les grands scandales de la fin du siècle. Élu député d'Alger, Drumont quitta la direction du journal qui passa ensuite aux mains de catholiques ultraconservateurs.

un guide sûr, une lumière dans ces questions du Merveilleux, si intéressantes, mais où l'erreur est si facile et si dangereuse. Il avait marqué dès le début la distinction entre le Merveilleux et le Surnaturel :

« J'appelle merveilleux », répondait-il, en 1898, à une question de M. Brunetière, — dans cette « Enquête sur le Merveilleux » qui fut un des grands succès de l'*Écho*, — « tout fait qui semble en contradiction avec les principes sur lesquels repose la certitude scientifique. Mais cela ne veut pas dire que l'antinomie apparente soit une antinomie réelle. Dans ma conviction, beaucoup de faits que l'on qualifie de merveilleux ne sont que des faits naturels, actuellement inexplicables avec les lois connues de la nature. Un phénomène merveilleux peut donc être aussi bien un phénomène naturel qu'un phénomène surnaturel. Ce qui constitue son caractère distinctif, ce n'est pas d'être, mais de paraître surnaturel ² ».

Il consacra notamment plusieurs numéros à authentifier les apparitions mariales de Tilly-sur-Seulles (Calvados) vues par la jeune Marie Martel en 1896, 1897, 1901 et 1903 ³.

En 1898, *L'Écho du merveilleux* se lança dans une enquête auprès de personnalités de la politique, de la littérature, et des arts, les invitant à répondre à trois questions : 1° Croyez-vous au Merveilleux ? Quelle idée vous en faites-vous ? 2° Connaissez-vous un fait merveilleux dont vous ayez été le témoin direct ? 3° Quelles sont vos petites superstitions ?

Jean Aicard fut un des premiers à répondre :

² *L'Écho du merveilleux*, 13^e année, n° 302, 1^{er} août 1909, « La mort de Gaston Mery », page 282, colonne 2.

³ Ces apparitions n'ont pas été authentifiées, à ce jour, par l'Église romaine.

M. JEAN AICARD

Le poète de *Jésus* croit au Merveilleux ; mais il ne le voit pas dans les faits, inobservés des savants officiels et niés encore pour la plupart, que l'*Écho* enregistre de son mieux. Pour M. Jean Aicard le vrai merveilleux est ailleurs.

Paris, 2 décembre 1898.

Mon cher confrère,

La vie n'est pas bornée à ce que nous en voyons ; mais, pour ma part, je n'ai jamais rien vu qui dépassât, comme prodige, le spectacle de la nature, le miracle de l'herbe qui pousse, des étoiles qui brillent, de l'enfant qui naît. Et ces écrasants prodiges-là m'ont fait prendre en pitié les quelques manifestations de forces mal définies auxquelles j'ai pu assister jusqu'ici : hypnose, etc.

Cependant, je crois que, selon le mot hindou, les « possibilités sont infinies ».

Je me méfie des petites superstitions de mon mieux.

Et je tâcherai d'admirer librement, jusqu'à la mort, le miracle de la vie, en portant au cœur l'amour, cet amour contre lequel le *malin* ne peut rien — jamais.

JEAN AICARD ⁴.

À la fin de l'année 1907, Jean Aicard était un homme en vue : le théâtre de la Porte-Saint-Martin, direction Hertz et Coquelin, créa, le mardi 22 octobre, sa nouvelle pièce, *Le Manteau du roi*, un drame en quatre actes (cinq tableaux) et en vers, agrémenté d'une musique de scène du célèbre compositeur Jules Massenet ; d'autre part, avec les décès de Sully Prudhomme, André Theuriot et Marcellin Berthelot, trois sièges académiques étaient à

⁴ *L'Écho du merveilleux*, 2^e année, n° 47, jeudi 15 décembre 1898, pages 463, colonne 2, et 464, colonne 1, « Enquête sur le merveilleux ».

pourvoir et les campagnes battaient leur plein ; enfin, il mettait la dernière main aux aventures de Maurin, dont la presse commençait à publier des extraits.

Il était donc naturel que *L'Écho du merveilleux* s'intéressât de nouveau à lui, et notre écrivain, sollicité, accepta de recevoir l'envoyé de la revue. L'interview fut publiée dans la livraison du 15 novembre, sous une forme plus littéraire que spontanée :

CEUX QUI CROIENT
« AU MERVEILLEUX »
Chez M. Jean Aicard⁵

Le chef coiffé d'une calotte de soie de nuance violette, un binocle chevauchant son nez, M. Jean Aicard apparaît au milieu d'un nuage de fumée s'échappant de sa pipe. Il m'invite à quitter le salon où je l'ai attendu pour le suivre dans une pièce voisine où nous allons prendre place, lui à gauche, moi à droite d'une cheminée rouge comme une forge. L'auteur du *Pavé d'Amour*, de *Jésus*, du *Père Lebonnard* et du *Manteau du Roi*, qu'on vient d'applaudir à la Porte-Saint-Martin, est, comme tous les Méridionaux, ses compatriotes, vif et remuant. Quittant à chaque instant son siège, il fait quelques pas, revient s'asseoir, puis, tout aussitôt, il se retrouve debout.

« Si je crois au « Merveilleux » ? dit-il en se levant, à peine assis, et en fixant sur moi un regard étonné. Évidemment oui, puisque je suis poète ! »

M'ayant donné, en souriant, cette leçon, que je méritais, M. Jean Aicard reprit place dans son fauteuil et, sans me laisser le temps de présenter une mauvaise défense, il poursuivit :

« — Je sais... le qualificatif « merveilleux » est accolé par vous à cet ordre de phénomènes qui, par leur singularité, le

mystère de leurs causes, étonnent, ravissent, transportent. Soit ; avec vous, j'incorpore dans le « Merveilleux » tout fait apparemment étrange. Mais, en outre, et donnant au terme sa signification la plus large, je dis : merveilleux aussi, et plus merveilleux encore, est le spectacle des beautés de la nature, lequel n'émeut, hélas, que le plus petit nombre.

Un « phénomène », si étonnant qu'il soit, ne dépasse pas comme prodige le mystère de la vie, de la palpitation universelles ; nulle manifestation observée au cours des séances les plus fameuses n'éclipse ces écrasantes merveilles : l'herbe qui pousse, l'être qui naît et se développe ».

M. Jean Aicard se lève :

« — Dans un vase rempli d'eau, dit-il en s'animant peu à peu, je dépose une graine : quelques jours plus tard, je constate que la graine est fendue, qu'elle a livré passage à une tige. Constatation banale, phénomène « quelconque »... Sans doute ! Mais je dois reconnaître que si je ne m'attendais pas à cette germination, que si je la constatais pour la première fois, je serais terrifié, cloué au sol d'étonnement et d'admiration. Et, je l'avoue, devant ce fait inouï, ma stupéfaction serait plus grande qu'elle ne le fut jamais devant une table craquant et se mouvant sous une influence cependant mystérieuse.

— Vous avez assisté à des expériences ?

— Rarement. Mais justement parce que j'ai vu et comparé, je dis que le germe qui lève est infiniment plus digne de provoquer l'étonnement et l'admiration que le meuble qui se déplace. En effet, alors que la réalité du premier de ces phénomènes ne peut être mise en doute...

— ... celle du second ?

— ... est très discutable. Je ne conteste pas que des objets puissent se déplacer sans le secours d'un fraudeur, car je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est qu'un « coup de pouce »,

⁵ *L'Écho du merveilleux*, 11^e année, n° 261, 15 novembre 1907, pages 429 colonne 2 à 432 colonne 1.

utile souvent, sinon nécessaire toujours, est, consciemment ou non, donné parfois par le médium.

— Auriez-vous surpris des fraudeurs ?

— Oui, et non des moindres, puisqu'il s'agit d'un médium universellement réputé et tenu en grande estime, mais qui, ce jour-là, énervé sans doute de son impuissance, produisit, involontairement peut-être, l'indispensable poussée... Ce médium, c'était Eusapia⁶...

Eusapia obtient, je ne l'ignore pas, des manifestations très curieuses. J'en ai vu moi-même de fort intéressantes, de parfaitement inexplicables... et la fraude, je dois le reconnaître, ne semblait y jouer aucun rôle. Mais j'ai vu aussi des prestidigitateurs très habiles, et je suis souvent resté impuissant, non seulement à surprendre leurs secrets procédés, mais même à les imaginer. Or, qui me dit que ma sagacité, s'exerçant en pure perte dans un de nos music-halls, que mon contrôle, rendu illusoire par l'extrême habileté d'un prestidigitateur qui, lui, opère à la clarté de l'électricité, ne sont pas également impuissants à découvrir, dans une pièce dont toute lumière est rigoureusement bannie, les « trucs » que peut employer un médium ?

Quoi qu'il en soit, et en admettant que la fraude constitue l'exception, je me ferais difficilement à l'idée que les phénomènes de cet ordre sont le fait des âmes des morts.

— À quelle cause les attribueriez-vous ?

— Je n'en sais trop rien ; mais il me paraît improbable, en tout cas, qu'il s'agisse-là de communications d'outre-tombe. Et si le bien-fondé d'une semblable croyance était établi, j'en éprouverais même une indicible tristesse, un intense navrement.

Il me semble, en effet, poursuit M. Jean Aicard qui est revenu s'asseoir en face de moi, que la grande joie qu'est, pour le croyant,

⁶ NDLR. — Eusapia Palladino (1854-1918), célèbre médium italienne.

la réalisation de son rêve d'immortalité, que l'heureux ébahissement qu'est, pour le matérialiste, l'éclatante démonstration du néant de ses théories, sont, l'un comme l'autre, de nature à remplir l'âme envolée d'une telle allégresse, d'une telle extase, que le plus mauvais, le plus abject d'entre les hommes doit subir une soudaine métamorphose. Quelle âme, même parmi les plus souillées, ne grandirait pas démesurément en frôlant l'infini ?

Je ne peux pas admettre que l'une d'entre ces âmes revienne sur la terre pour y transporter des meubles et s'y livrer à des écarts de langage. J'aimerais mieux croire que la tombe est une porte qui s'ouvre sur le néant, qu'avoir la certitude que la vie de l'au-delà abaisse au lieu d'élever, et qu'au grand souffle de l'éternité, on voit se restreindre encore, et non s'élargir davantage, le cercle de l'horizon.

Mais vous voudriez une théorie... À mon avis ces manifestations encore mal observées sont dues, soit à une force totalement inconnue, soit à une force imparfaitement connue, telle que l'électricité, par exemple.

L'inconnu nous entoure, le mystère nous enveloppe. L'homme, quelque savant qu'il devienne, ne connaîtra jamais toutes les merveilles de la création. Son œil sera toujours impuissant à percer l'opacité des voiles qui lui dérobent les splendeurs de la planète où il rampe, et qui n'est qu'un grain de sable, perdu dans l'univers. Quelles que soient la fertilité et la puissance de son imagination, il ne pourra concevoir, même dans ses rêves les plus féériques, tout ce que l'infini sans bornes recèle en ses profondeurs insondables.

Oh ! sans doute, il déterminera quelques lois, captera quelques forces ! Il se montrera, chaque fois qu'un nouveau secret sera dérobé à la nature, très fier de sa découverte, et il s'extasiera devant son génie. Mais, demain comme aujourd'hui,

il ignorera le nombre incalculable de forces et de lois qui se dérobent à ses poursuites, qui doivent éternellement se soustraire à ses recherches, et qui continueront, à son insu, de régner, souveraines, sur sa destinée misérable.

Et d'abord, depuis des siècles qu'il s'observe, l'homme se connaît-il lui-même ? Non : il ignore presque tout de sa propre personne ! Est-il sûr, par exemple, que certains des phénomènes qui l'émeuvent le plus n'ont pas leur source en lui ? Je suis presque convaincu qu'il ne faut pas chercher plus loin la clef de quelques-unes de ces troublantes énigmes... Et voici un fait qui m'incite à penser ainsi :

Une nuit, il y a plusieurs années, je m'éveillai en sursaut après un horrible cauchemar. Instinctivement, je cherchai des allumettes sur ma table de nuit et ouvris les yeux en même temps. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en voyant la chambre éclairée et, sur le guéridon, ma lampe allumée ! Pour me mieux souvenir — car il me semblait avoir éteint, la veille, avant de me coucher — je fermai les yeux. Or, quand je les rouvris quelques instants plus tard, avec la certitude que j'avais bien soufflé ma lampe, je me trouvais dans les ténèbres ! Je craquai une allumette et j'aperçus alors la lampe, non sur le guéridon, mais sur la cheminée.

Je crois, car je suis sûr de n'avoir pas rêvé, que j'ai vu la lampe allumée, parce que tel était mon désir, et sur le guéridon, parce que c'est sur ce meuble que je la pose ordinairement. J'admettrais, en effet, volontiers, que, dans certains cas, un cerveau ait la mystérieuse faculté de créer et de projeter au dehors les images qu'il redoute d'apercevoir ou qu'il voudrait contempler.

L'existence d'une telle faculté rendrait vraisemblables les exemples d'apparitions, terrifiantes ou gracieuses, dont il est si souvent parlé. Les images aperçues seraient projetées, soit par le cerveau du visionnaire, soit par tout autre cerveau, car il est

évident que la projection, possible à quelques mètres, peut l'être également à des distances considérables, et que, visible pour celui qui l'émet, elle doit l'être aussi pour les autres. Les apparitions de mourants, les visions collectives seraient ainsi facilement explicables.

— Vous devez avoir eu des rêves prophétiques ?

— Non, ou je ne les ai pas remarqués, répond M. Jean Aicard. Mais je conçois très bien qu'un rêve se réalise. L'approche d'un événement vous préoccupe : est-il étonnant que, par une association de circonstances, d'impressions perceptibles à l'âme, mais trop subtiles pour être analysées par l'être matériel que vous êtes à l'état de veille, vous pressentiez, deviniez, dans cet état mystérieux, de demi-mort, qu'est le sommeil, ce qui doit survenir ?

— Avez-vous foi aussi en la chiromancie ? »

M. Jean Aicard réfléchit un instant :

« — Je ne crois pas, dit-il, que ma destinée soit précisément inscrite dans ma main, qu'on y puisse lire, nettement et à première vue, que je serai ou non victime d'un accident de chemin de fer, que je réussirai ou non dans telle circonstance de ma vie ; mais, par contre, je crois qu'on peut, en l'examinant avec soin, prédire, approximativement et dans ses lignes générales, l'avenir qui m'est réservé, ou plutôt que je me ferai.

Je pars de ce principe que tous les organes d'une espèce animale étant en raison des besoins et des goûts particuliers à cette espèce, les organes de chacun des êtres d'une même espèce doivent nécessairement différer selon le tempérament, les habitudes, personnels de cet individu. Or, il est évident qu'avec le visage, et plus encore que lui, car on se compose parfois une physionomie, la main, qui sans cesse exécute les ordres du cerveau, agit, se crispe, est la partie du corps de l'homme où sont le plus apparemment tracés les signes qui

révèlent le fond de l'âme ignorée, trahissent ses vertus et ses vices. Celui qui connaîtrait l'exacte signification de ces signes, apprenant, en étudiant ma main, que je suis plus ou moins nerveux, plus ou moins brave, plus ou moins aventureux, plus ou moins téméraire, pourrait pronostiquer, ou que je serai mêlé à toutes sortes d'aventures : procès, altercations, rixes, duels, ou, au contraire, que j'éloignerai de moi, de parti pris, toute cause de conflit, et que, par conséquent, mon existence s'écoulera dans un calme parfait. Si son examen apprend au chiromancien que celui qui le consulte est doux sensible, affectueux, tendre, il lui prédira sans hésiter des chagrins, des déboires sans nombre, un être délicat ne pouvant manquer d'être froissé, blessé, meurtri, déchiré, par la banalité, le terre à terre, les rigueurs de la vie, la bêtise et la férocité des hommes.

Il faudrait certes un grand don d'observation et une connaissance profonde de l'âme humaine et de la vie pour obtenir un tel résultat ; mais l'atteindre ne me paraît pas impossible.

Je crois également que la graphologie rendra un jour de grands services. De même que vous reconnaissez au peu d'assurance de l'écriture d'un malade que sa santé physique a décliné, de même vous devriez découvrir, à des signes révélateurs dont l'existence ne fait aucun doute pour moi, l'état de santé morale de vos correspondants. Si vous êtes incapable de le faire, c'est que vous ne connaissez pas la valeur de ces signes. Je suis persuadé qu'on parviendra à les déterminer et que chiromancie et graphologie donneront, avec le temps, des résultats satisfaisants.

Il n'en sera certainement pas de même des « phénomènes » merveilleux. Nous apprendrons sans doute, dans l'avenir, un grand nombre de choses ; mais la fourmi humaine ne saurait s'élever assez haut pour tout atteindre, tout saisir, tout comprendre.

Elle doit se contenter d'admirer ce qui lui est permis de connaître, de s'enivrer à la pensée de tout ce qu'elle soupçonne et qui fuit son étreinte, de tout ce qu'elle ne peut pressentir aussi et qui, bien loin, ou bien près d'elle, existe et rayonne.

Pour moi, je répète le mot hindou : « Les possibilités sont infinies ». Certes, je n'accepte rien sans contrôle et, vous vous en êtes aperçu, je discute ce qui me paraît discutable ; mais, de prime abord, nulle manifestation, si stupéfiante qu'elle soit, ne me semble invraisemblable. Et, n'ayant jamais vu aucun des phénomènes dont je parle, ne m'étant, jusqu'à présent, senti vraiment ému que devant la nature, j'ajoute que je voudrais pouvoir vibrer au contact de ces belles choses idéales, mystérieuses, merveilleuses pour employer votre langage, dont la contemplation serait bien digne de reculer encore les limites du champ jonché de fleurs, semé d'étoiles, où se plaît à vagabonder sans cesse l'âme rêveuse des poètes ».

GEORGES MEUNIER.

Dans cet entretien, Jean Aicard apparaît très rationnel : il répond poliment à son interviewer, ne heurte pas de plein front les croyances admises, manifeste même ouverture et largesse d'esprit compte tenu de l'état actuel de la science... En tant que poète, il est étonné par le merveilleux naturel qu'est le cycle de la vie. En revanche, il ne croit pas aux médiums et nie que des âmes puissent revenir sur terre pour agiter des meubles ou dire des gros mots : il a une conception plus haute de l'âme humaine, parcelle de divinité... Il ne croit pas non plus aux rêves prophétiques ou à la chiromancie ; mais son intéressante prédiction sur la graphologie s'est effectivement réalisée.

Pour autant, notre écrivain n'a pas dédaigné le merveilleux « littéraire ».

J'ai eu, par exemple, l'occasion de publier, dans *Contes et Récits de Provence*, une nouvelle fantastique « La gueuse des marais »⁷ où, sous la fiction d'un délire dû à une fièvre ardente, notre écrivain expose une superstition populaire de la Camargue. Dans ce « pays bizarre » de marécages, il rencontre une femme qui lui raconte une histoire invraisemblable d'enfant disparu. Fasciné, subjugué, le conteur ne peut résister, alors même que son accompagnatrice lui apparaît comme un spectre, un être fantastique, « la déesse mauvaise de ces régions étranges », où les *lorons* et la *trantaïère* forment autant de bouches de l'enfer. Et puis l'ensorceleuse pousse un cri de bête, un rugissement de fauve expirant, suscite une apparition de misérables abandonnés de Dieu et, animée tout à coup d'une haine surnaturelle, instille chez son interlocuteur une telle épouvante qu'il cherche son salut dans une fuite éperdue vers la mer où il préfère aller se noyer. Ce personnage inquiétant appartient incontestablement à la famille des êtres maléfiques et démoniaques qui cherchent à perdre la pauvre humanité : en Provence, on les nomme « dracs » et ce sont les descendants des terribles dragons médiévaux qui hantèrent l'imaginaire populaire jusqu'au XIII^e siècle⁸.

Le lecteur trouvera, par ailleurs, dans la dernière livraison d'*Aicardiana*, « La grande mesure » où notre écrivain évoque les pouvoirs du subconscient⁹.

⁷ AICARD (Jean), *Contes et récits de Provence*, textes choisis, commentés et annotés par Dominique Amann, Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-8°, 206 pages. Voir « La gueuse des marais » aux pages 143-169.

⁸ Concernant les croyances aux dragons et aux dracs en Provence, voir : AMANN (Dominique), *Dragons et Dracs dans l'imaginaire provençal*, Toulon, La Maurinière, 2006, in-8°, 16 × 24 cm, 288 pages, couverture illustrée en couleurs, illustrations originales du peintre Jean Formica en noir et blanc dans le texte.

⁹ *Aicardiana*, n° 13, 15 août 2015, « La grande mesure », pages 35-51.

J'y ajouterai cet article publié en 1892 dans lequel notre écrivain tente de réaliser une « interview astrale » d'Alfred de Musset :

Musset aux Enfers¹⁰

Les Champs-Élysées. — Groupes d'ombres çà et là, les unes assises, les autres errantes sous des bosquets de myrtes et de lauriers-roses, dans une lumière de crépuscule.

UN REPORTER, à quelques ombres d'hommes. — Pardon, messieurs... Où puis-je rencontrer, je vous prie, M. Alfred de Musset ?

UNE OMBRE DE CRITIQUE. — Dans l'allée des Saules, la première à droite, par là... Vous le reconnaîtrez facilement : il soutient son front dans sa main, et son visage a la pâleur d'une urne d'albâtre. De plus, vous le trouverez sûrement en train de se réciter ses propres vers, la Nuit d'Octobre... Par ici... Oui.

LE REPORTER (à l'ombre d'Alfred de Musset). — M. de Musset, c'est vous, n'est-ce pas ?

PAUL DE MUSSET (intervenant). — Monsieur, laissez mon frère tranquille, s'il vous plaît. Qui êtes-vous ?

LE REPORTER. — Monsieur, je suis reporter. Vous ne comprenez pas ? Voici. L'occultisme est maintenant dévoilé et l'on ne parle plus, à Paris, que du *Reportage Astral*... Tel que vous me voyez, j'ai laissé ce matin mon corps, un peu penché sur la table de mon cabinet de travail, en train d'écrire là-haut ce que nous disons ici. Ce qui vous parle, c'est mon double.

PAUL DE MUSSET. — Vous dites ?

¹⁰ *Le National*, dimanche 19 juin 1892.

LE REPORTER. — C'est mon corps astral qui cause ici avec vous. Ne vous rappelez-vous pas que, à peine aviez-vous rendu le soupir suprême, cette ombre que vous êtes maintenant s'est détachée de votre corps pour venir ici, aux Champs-Élyséens ?

PAUL DE MUSSET. — Comment l'aurais-je oublié ? Ma mort est demeurée le dernier événement capital de ma vie.

LE REPORTER. — Eh bien ! ce phénomène du moment suprême, nous le reproduisons aujourd'hui comme il nous plaît, à nos moments perdus. Cela ne va pas sans quelque péril, car il y a toujours des faméliques à l'affût pour essayer d'envahir, en notre absence astrale, ceux de nos corps inoccupés qui leur paraissent bien nourris.

PAUL DE MUSSET. — Une nouvelle forme de la *lutte pour la vie* !

LE REPORTER. — À cause du grave danger que je viens de dire, l'agence du reportage astral nous paie fort cher... Songez donc ! Si les esprits de tous les maigres parvenaient à habiter les corps de tous les gras (on ne pense plus qu'à cela dans Paris), — la question sociale serait résolue.

PAUL DE MUSSET. — Résolue ?

LE REPORTER. — Au moins pour les ex-maigres... Quoi qu'il en soit, monsieur, le reportage astral donnera quotidiennement, aux vivants, l'opinion des morts sur les choses de la terre.

PAUL DE MUSSET. — Diable !... Ainsi, ce que nous appelions, de mon temps, le repos de la tombe, — même ça, c'est changé ?

LE REPORTER. — Encore une bonne blague !

PAUL DE MUSSET. — Vous dites ? Ah ! j'y suis... Enfin que désirez-vous ?

LE REPORTER. — Monsieur, le nom de votre frère n'a fait que grandir. Des amis sont en train de lui faire élever une statue. J'aurais voulu lui poser quelques questions, et faire connaître à mes contemporains son « état d'âme ». Ce serait si intéressant,

monsieur ! Et puis... la première interview astrale !... Je serais le premier, monsieur ! le tout premier !... Cela lui fait-il plaisir, dites-moi, qu'on lui élève une statue ?

PAUL DE MUSSET. — Aucun plaisir, monsieur, soyez-en certain... Il mène ici une mort si retirée !... Une statue ! Le représentera-t-on avec une plume à la main — ou bien une lyre ? Une statue !... J'ai grand peur qu'on lui en offre deux. L'une sera son portrait ; — l'autre, convenez-en, celui de la Muse !... Ressemblera-t-elle à Rachel, à Mme George Sand ou à Mme Sarah Bernhard ? Nous avons en horreur tous deux, je l'avoue, cette manie qu'on a de préciser et de fixer en images peintes, sculptées, ou même vivantes sur la scène, les formes ondoyantes qui flottent, perpétuellement transformées, dans les songeries des poètes. Ses amis, dites-vous ?

À la bonne heure ! Mais quand je pense qu'à son enterrement, on était douze ou vingt !... Une statue !... Tenez, monsieur, j'emploie ici les loisirs infinis que me laisse l'éternité, à soutenir ma tête avec ma main.

LE REPORTER, à part. — Je le savais... L'urne, l'urne d'albâtre... Le cliché du frère...

PAUL DE MUSSET. — ... et à ne penser à rien. C'est mon unique occupation. Elle m'est chère. Laissez-la-moi.

LE REPORTER. — Oh ! monsieur, de grâce !... Dites-moi seulement ce que pense votre frère, aujourd'hui qu'il est mort, des femmes et de l'amour, de l'infidélité et, en un mot, de ce qui fit le charme et la douleur de sa vie.

PAUL DE MUSSET. — Rien que cela ! Je conviens, du reste, que vos questions sont fort bien posées. Nos pensées, en effet, se modifient aux enfers, sous l'influence de celles des vivants qui s'infiltrèrent chez nous sans cesse et nous arrivent épurées à peu près comme l'eau des orages aux racines de la forêt.

LE REPORTER. — C'est très curieux. Eh bien ! l'amour ?

PAUL DE MUSSET. — Eh bien ! de notre temps, mon frère et moi nous concevions bêtement l'amour comme une exaltation noble de tout l'être humain. Une femme, fût-elle une pauvre fille, Francine, Musette ou Mimi Pinson, nous semblait un être doué de cœur, capable de pensée, et il entraînait toujours du respect dans l'alliage d'éléments divers dont se compose le sentiment nommé Amour.

LE REPORTER. — Du respect ! Vous me confondez. Nous n'en mettons plus nulle part.

PAUL DE MUSSET. — Aujourd'hui nous reconnaissons avec vous, cher monsieur, notre sottise et notre ridicule... Deux de vos modernes ont-ils trouvé, en ce siècle d'affaires, le temps de s'aimer, nous criions à la rareté, au prodige, presque au ridicule. D'ailleurs les gens du monde, comme les savants, tout occupés qu'ils soient de mille opérations, n'attachent plus d'importance à rien, si ce n'est au néant lui-même, le seul mot qui représente encore quelque chose ! Quant à *aimer*, cela veut dire essayer de prendre son plaisir où on le trouve. Et c'est le plus souvent un plaisir de vanité... J'y suis, n'est-ce pas ? Et si tu t'ennuies, et si je te trompe, sans t'abandonner tout à fait, quelque intérêt que je puisse avoir à cet arrangement, c'est de ma part pure générosité, dont il faudrait, en bonne justice, me tenir compte. Un tribunal de commerce n'y manquerait pas.

LE REPORTER. — Je reconnais un calcul moderne. Les morts vont bien !

PAUL DE MUSSET. — Et vite, je vous l'assure. Sois donc la force et lis Darwin. Et si tu aimes, sois aveugle comme l'amour en personne. Ce qu'on veut te cacher, ignore-le, — pourvu qu'on te donne ta part... C'est là, au fond, le secret du bonheur possible. Le reste est folie. Quant à demander à une maîtresse des fidélités d'épouse, cela ne se fait plus chez vous, je pense, que par distraction. Mon frère, jusqu'ici, n'a été qu'un enfant...

Mais il a beaucoup appris en ces derniers temps. Et tenez, hier encore, il causait avec Desdemona...

LE REPORTER *vivement*. — Elle est ici ?

PAUL DE MUSSET. — Les créations des poètes vivent ici éternellement de la vie confuse et infinie des morts. Elle est ici. Alfred lui disait combien il l'aima toujours.

LE REPORTER. — À cause du *Saule* !

PAUL DE MUSSET. — Heine-Henri, qui passait par là, lui jeta en riant son mot terrible : « Il a bien fait, mignonne, ton butor de mari... Avant trois mois, petit serpent, tu l'aurais trahi !... »

LE REPORTER. — Qu'a-t-elle répondu ?

PAUL DE MUSSET. — « Il est certain, a-t-elle dit, en soupirant, que si ma vie là-haut était à recommencer !... »

LE REPORTER. — Voyez-vous la mâtine !... Il est certain que lorsqu'on a trompé son père... ou son mari...

PAUL DE MUSSET. — Ça prouve qu'on est capable de tromper quelqu'un... Mais il n'y a aujourd'hui plus là de quoi émouvoir un poète — et pas un, je suppose, pour un si mince chagrin, ne chanterait jusqu'à la mort ce chant de cygne blessé qui s'appelle les *Nuits* ! — Eh bien ! croiriez-vous que la réponse de Desdemona a contristé mon frère ! Regardez-le, en ce moment il ne pense qu'à ça... Or, sous sa figure de jeune immortel, savez-vous qu'il a quatre-vingt-sept ans ? Perdre une illusion dernière à cet âge, songez donc ! c'est dur ! quarante ans après sa mort !

LE REPORTER. — Je ne croyais pas qu'un idéaliste pût rester bête aussi longtemps !

PAUL DE MUSSET. — Une autre erreur de mon frère fut de s'imaginer que les femmes s'intéressent réellement à la Pensée, à l'Art, à la Poésie. En réalité, elles ne les reconnaissent qu'au succès, et, par conséquent, elles s'y trompent à plaisir.

Dans la faculté que possède le poète de généraliser, elles ne voient, avec dépit, qu'une facilité pour lui de les négliger. Et

quand il chante en leur honneur, elles n'aiment vraiment d'un si grand hommage que ce qui en devient public et glorieux. Mon pauvre Alfred le sait aujourd'hui : elles n'ont que faire du génie.

LE REPORTER. — Je comprends !... Il aurait dû dire : *Pose ton luth, poète...*

PAUL DE MUSSET. — Parbleu !... Vous rappelez-vous la lettre d'Olympe à Falconey ? Tout est là : « Tu étais trop suave et trop subtil, mon cher parfum, pour ne pas t'évaporer quand mes lèvres t'aspiraient. Les beaux arbrisseaux de l'Inde et de la Chine plient sur leur faible tige et se courbent au moindre vent. Ce n'est pas d'eux qu'on tire des poutres pour bâtir. »

LE REPORTER. — Vous me frappez. Je vois bien la déplorable erreur d'Alfred, cause de tous ses maux, mais parlez-moi de ses torts... c'est-à-dire de son caractère et de ses habitudes.

PAUL DE MUSSET. — Là-dessus, j'ai tout dit : « Celle qui lui a ravi la confiance et la foi du cœur a dit qu'avant d'avoir été abîmé par elle, son cœur déjà était défloré. Elle l'a rendu ombrageux et elle a dit qu'il l'était avant. Il a plus tard, aux heures d'affolement, appliqué des narcotiques sur sa plaie. Elle a dit que de tout temps, et tout jeune, il aimait les narcotiques... » Mensonges ! mensonges ! mensonges ! Il avait la gaieté, la belle humeur spirituelle et la loyauté d'Octave, avec la mélancolie douce et tendre de Cœlio. Il ne pouvait vivre sans aimer. Il fut le Christ de la volupté...

LE REPORTER. — Regardez. Ses lèvres s'agitent. Va-t-il parler ou dire des vers ? *La Nuit d'octobre*, sans doute ? On m'a assuré qu'il se la récite beaucoup dans l'éternité.

PAUL DE MUSSET. — Qui vous a dit cette niaiserie ?

LE REPORTER. — Chut ! Que murmure-t-il ?

ALFRED DE MUSSET. —

Sur le cœur d'amis sûrs et bons

— Femmes sans tache, sur le vôtre, —

C'est un berceau que nous cherchons
Sous une forme ou sous une autre.

LE REPORTER. — De qui, cela ?

PAUL DE MUSSET. — De Sully-Prudhomme, qui est de beaucoup son préféré parmi les poètes vivants. Comment ne le connaissez-vous pas ?

LE REPORTER. — Je ne dois plus le connaître, parce qu'il est de l'Académie... c'est mon genre.

PAUL DE MUSSET. — Mon frère en était.

LE REPORTER. — La mort efface tout.

PAUL DE MUSSET. — Ah ! voici son *Hermia*.

LE REPORTER. — La mère de Cœlio, des *Caprices de Marianne* ?

PAUL DE MUSSET. — Elle-même. Elle le visite tous les jours. De toutes les femmes de son œuvre, c'est celle qu'il aime le mieux.

LE REPORTER. — Ce n'est donc pas Ninette ou Ninon ?

PAUL DE MUSSET. — Ni cette lionne d'Amaëgui... Silence.

ALFRED DE MUSSET. — Salut, mon *Hermia*, forme adorée de la femme qui fut aimée, qui est restée belle, qui aime ses fils et qui pleure et qui console. Salut, mère de mon Cœlio. J'ai mis en vous les seules grâces qui me touchent encore.

Il y a, dans les grands plis de vos voiles de deuil, des caresses d'âme qui vont charmer, dans les tombeaux, ceux que vous pleurez. Vous avez compris, de la vie, toute chose, et même ce qui vous en demeura étranger. Vous regrettiez que votre fils se portât au dehors et passât ses nuits vous ne saviez où ; mais vous lui disiez en souriant : « Quels seront vos plaisirs, mon fils, aujourd'hui ? »

— Vous êtes la sœur d'Ève, mais vous êtes la sœur de Marie. Vos beaux cheveux sont tout blancs, et cette neige de l'âge fait songer aux chastetés virginales. Vous êtes pareille à ces *Pieta* qui veillent au pied des croix pendant les agonies. Vous ne vous endormez jamais tant que votre fils ne dort pas.

La souffrance immortelle sent votre éternelle présence flotter autour d'elle comme une bénédiction innommée. Vous êtes la femme — maternelle, — et de tout temps, aux plis droits de vos vêtements, dont la grâce divine rendait respectueux même ces souffles d'avril qui se parfument de la mort des roses, on devinait en vous celle qui serait la Mère. Je ne sais quoi de plus aimant que l'amour naquit avec vous dans votre âme tremblante et ferme. Vos jeux de petite fille furent les adorables premiers pas de la charité qui se cherche, les premiers élans du dévouement dont l'aile pousse. Votre maternité future vous avait sacrée dès le berceau. Elle a transformé pour vous toutes les choses de l'amour en suavités, en grâces, en puretés. Vous êtes l'amour sans tache, parce que les voluptés n'ont été pour vous que le chemin des tendresses.

Celui qui vous a connue jeune fille et qui, fiancé, a pu reposer son front lassé sur vos genoux, celui-là n'a jamais douté. Il possédait son avenir dans les sécurités de son présent, car une vertu est en vous qui triomphe de tous les doutes et qui les dissout plus sûrement que le doute ne saurait dissoudre les vertus. Vous êtes le sourire et l'espoir de la vie. Vous existez immortellement.

Des jeunes filles passent, dans le songe de vivre, qui ont hérité votre candeur certaine, votre démarche assurée et souple, votre loyauté insoupçonnable. Heureux ceux-là qui choisiront celles qui sont créées pour être les moules divins d'une image humaine embellie de santé, de force, de noblesse et de bonheur. Ils ont fait de leur couche l'autel où sommeillent en souriant l'espoir et l'avenir du monde !

LE REPORTER. — Cette Hermia, c'est son rêve ; mais parmi les êtres qui ont vécu, pouvez-vous me dire lequel il aime aujourd'hui le mieux ?

PAUL DE MUSSET. — Mon frère, monsieur.

JEAN AICARD.

*

Le monde du merveilleux n'est pas forcément limité à l'irrationnel ou à la magie, toujours soupçonnés de fraude ou de trucage. Pour Jean Aicard, c'est avant tout ce qui émerveille, ce qui renvoie l'esprit aux causes fondamentales et, en particulier, le spectacle de la Nature où s'accomplit indéfiniment le cycle de la vie. Mais c'est aussi le conte, la fable, la légende, l'épopée ; c'est enfin le fantastique, où le surnaturel fait irruption dans la réalité et vient perturber l'existence des Terriens ; tous genres littéraires bien classiques que notre écrivain a explorés.

Notes et Documents

Les écoles de France	145
La date de la mort de Jean Aicard	149
La pétition contre le décret de Moscou	150
Toulon — Le Havre	159
Les Bonaparte-Wyse	162
Nosographie aicardienne	165
Jean Aicard et les courses de taureaux	174

Rédacteur : Dominique AMANN

LES ÉCOLES DE FRANCE

Le hasard de mes lectures estivales m'a fait découvrir l'origine du poème *Les Écoles de France* dont j'ai déjà parlé dans une précédente livraison d'*Aicardiana*¹ : il s'agit d'un poème de circonstance, lu par le célèbre acteur Mounet-Sully, dans une cérémonie organisée le dimanche 18 juin 1905 par la Ligue française de l'Enseignement à l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation de la mutualité scolaire². Je reproduis en entier l'article du *Figaro* car il a pour avantage de donner la version originale du poème, qui connut quelques variantes lors des éditions ultérieures que j'ai présentées dans mon précédent article :

Les Écoles de France³

À l'occasion de la cérémonie qui aura lieu ce matin au Trocadéro, en présence du Président de la République, pour la commémoration du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la mutualité scolaire, fête donnée en l'honneur du personnel enseignant de Paris, des départements de la Seine et de Seine-et-Oise, l'auteur de *la Chanson de l'Enfant* et du *Père Lebon-*

¹ *Aicardiana*, n° 10, 15 février 2015, rubrique « Notes et Documents », article « Bâtissons des écoles neuves », pages 191-198.

² C'est Jean-Cyrille Cavé qui fonda à Paris la première « société de secours mutuels et de retraite du XIX^e arrondissement » ; avec le soutien de la Ligue de l'enseignement, son initiative connut un vaste essor.

³ *Le Figaro*, 51^e année, 3^e série, n° 169, dimanche 18 juin 1905, « La vie de Paris », page 1, colonnes 2-3.

nard, M. Jean Aicard, a écrit les belles strophes qu'on va lire et dont nous sommes heureux de donner la primeur à nos lecteurs. Ces strophes seront dites par l'éminent doyen de la Comédie-Française, M. Mounet-Sully.

Notre mère, la douce France,
La chère France, dit un jour :
« Notre ennemi, c'est l'ignorance ;
Il faut le vaincre par l'amour.

« Au bord des mers, le long des fleuves,
Dans la vallée et sur les monts,
Bâtissons des écoles neuves
Pour les petits — que nous aimons. »

Et pour bâtir maisons nouvelles,
Jamais les maçons plus gaîment
Ne sont montés sur leurs échelles
Et n'ont pétri plus dur ciment.

Les anciens, se sentant revivre,
S'écriaient, — car beaucoup d'entre eux
N'avaient jamais lu dans un livre :
« Nos enfants seront plus heureux ! »

Alors la Muse de l'Histoire
Vit surgir, d'un coup, par milliers,
Tout blancs sur le vieux territoire,
Des palais — pour les écoliers.

Les livres prirent la parole,
Quand les maçons furent partis,

Et l'on vit courir vers l'école
Tout le peuple des tout petits...

Le cartable battant l'échine
Ou bien leurs cahiers sous le bras,
Les uns là-haut dans la colline,
D'autres dans la plaine là-bas,

Tous allaient vers la maison blanche,
Ceux-là se tenant par la main,
Ceux-ci retardés par la branche
Qui met des fleurs sur le chemin...

On quittait la campagne aimée,
On regrettait les papillons,
Mais on chantait, comme une armée :
« Enfants !... formez vos bataillons ! »

Ils étaient braves dans l'épreuve !...
— À l'École, les attendait,
Fier de sa reliure neuve,
Et tout grand ouvert, — l'Alphabet.

Et le livre sacré, le Livre,
Avec tous ses feuillets chantants
Leur criait : « C'est moi qui délivre !...
Je brille sur la nuit des temps !

« Venez ! je donne à qui sait lire
Des bonheurs qui sont infinis...
Les moindres accords de la lyre
Sont plus doux que le chant des nids.

« Ces lettres que l'écolier nomme,
Par un mystère étrange et beau
Font à jamais vivre un grand homme
Sur la pierre de son tombeau.

« Je montre aux peuples, dans un rêve,
Ce que les yeux ne sauraient voir ;
L'âme qui rampait, je l'enlève
Sur l'aile d'aigle du devoir !

« Par moi l'Idée, éblouissante
Et prompte comme les éclairs,
Dispersée et partout présente,
Donne un seul cœur à l'univers,

« Par moi l'âme individuelle
Vit dans tous et vivra toujours,
Et dans la pitié mutuelle
J'ai rassemblé tous les amours ! »

Et les chers petits, sans comprendre,
Couraient vers l'école, — sentant
Quelle amour maternelle et tendre
Les appelait tous, en chantant.

Au miel doré de la Parole
Ils couraient, filles et garçons,
Et l'essaim entra dans l'école,
Ruche où bourdonnent les leçons.

Or, depuis que la France libre
A des écoles par milliers,

C'est son âme même qui vibre
Dans son rucher plein d'écoliers.

Depuis l'heure toute première
Où l'école neuve s'ouvrit,
Le livre a fait de la lumière,
La lettre a créé de l'esprit.

Le petit peuple de la veille
C'est le grand peuple d'aujourd'hui ;
Sa propre histoire le conseille,
Toute l'âme humaine est en lui.

Il sera digne de lui-même,
Si, sachant ce qu'il doit savoir,
Il aime ce qu'il faut qu'on aime :
À l'égal du droit — le devoir.

Fais ton destin, peuple de France !
La France remet dans tes mains,
Avec un frisson d'espérance,
La clef d'or de tes lendemains.

Jean Aicard.

LA DATE DE LA MORT DE JEAN AICARD

Il est généralement admis que Jean Aicard est décédé le 13 mai 1921, selon ce qui a été porté dans son acte de décès établi par la mairie du VII^e arrondissement de Paris le 14 mai, sur la

déclaration « de Julien L'Hoste quarante-trois ans, et de Philippe Lafont trente-trois ans, employés 105, Rue de Grenelle⁴ », qui ajoute que le décès eut lieu à 20 heures.

Ces deux personnes n'étaient pas très exactement informées et c'est le docteur Alfred Gastinel, un grand ami de notre écrivain, son thérapeute et son fidèle compagnon des derniers jours, qui s'aperçut le premier de l'erreur et la signala à M^e Mouttet, notaire à Signes : dans sa lettre, il confirme que Jean Aicard est décédé le 12 mai 1921, vers 22 h. 15⁵. Souffrant d'une hémorragie vésicale, notre poète avait été hospitalisé à la maison de santé des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, 19 rue Oudinot, et c'est là qu'il est décédé. En confirmation, le télégramme envoyé à Toulon par M^{me} Paulin-Bertrand pour annoncer la mort de l'écrivain est bien daté du 13 mai 1921 à 8 heures 30 du matin.

LA PÉTITION CONTRE LE DÉCRET DE MOSCOU

UN COMBAT POUR LA LIBERTÉ DE PENSÉE ET DE CRÉATION

La Comédie-Française fut créée en 1680 par une ordonnance du roi Louis XIV en regroupant les acteurs de l'hôtel Guénégaud – ancienne troupe de Molière – et les grands comédiens de l'hôtel de Bourgogne : elle obtint le monopole du répertoire français et concurrença, de ce fait, le théâtre italien alors fort en vogue.

⁴ Indications portées dans l'extrait des minutes des actes de décès du 7^e arrondissement de Paris, établi le 21 mai 1921 par Paul-Louis-André Gaté adjoint au maire.

⁵ Lettre du 14 mai 1921, conservée dans une collection particulière et dont la photocopie m'a été adressée.

Par un décret supposé signé à Moscou le 12 octobre 1812, Napoléon I^{er} réorganisa la Comédie-Française en la transformant en une association d'une trentaine de sociétaires cooptés, ayant pour mission de sauvegarder l'héritage dramatique français et de l'enrichir de nouveaux chefs-d'œuvre. L'empereur avait voulu faire accroire que, dans une ville en feu et à des milliers de kilomètres des Tuileries, il lui était loisible de s'occuper de théâtre... mais on a démontré que le décret avait été, en réalité, rédigé à Paris au retour de Russie et sciemment antidaté !

Une disposition fort controversée de ce décret était de confier à un comité de sociétaires le soin d'admettre ou de refuser les pièces que la Comédie-Française devait jouer :

Après l'incendie du Kremlin, au milieu des loisirs forcés, des préoccupations anxieuses que le vide et l'incertitude de l'avenir créaient autour de lui, Napoléon était là dans l'antique palais des czars, suivant l'expression de Thiers, au solstice de sa puissance, c'est-à-dire à cette espèce de temps indéterminé qui sépare l'époque de la plus grande élévation des astres de celle de leur déclin. Pour distraire ses officiers et pour donner du pain à de pauvres comédiens français que le départ de la cour de Russie et des habitants de Moscou avait réduits à la misère, il fit rouvrir les théâtres et assistait à toutes les représentations entouré d'une brillante suite militaire. Pour se distraire lui-même et aussi pour faire croire en France et à l'étranger qu'il était toujours dans la plénitude de sa gloire et de sa puissance, il élaborait une véritable constitution pour l'association de ses comédiens ordinaires à Paris. Dans ce règlement qui s'occupe des détails les plus minimes et les plus insignifiants et ne contient pas moins de cent-vingt articles divisés en sept titres, nous ne relèverons que le titre V relatif aux pièces nouvelles.

Art. 68. — La lecture des pièces nouvelles se fera devant un conseil composé de neuf personnes choisies parmi les plus anciens sociétaires, par le surintendant qui nommera en outre trois suppléants dans les mêmes conditions pour compléter le chiffre neuf en cas d'absence ou de maladie.

Art. 69. — L'admission a lieu à la pluralité des voix.

Art. 70. — Si une partie des voix est pour le renvoi à correction on refait un tour de scrutin sur la question du renvoi et on vote par oui ou par non.

Art. 73. — S'il n'y a que quatre voix pour le renvoi à correction la pièce est reçue.

Aveuglé par son orgueil surhumain, l'Empereur a voulu faire des « comédiens de Sa Majesté Impériale » réunis en Société, un aéroplane littéraire distribuant la gloire et la renommée. Malgré l'intuition de son génie presque universel, il a confondu l'acteur qui apprend et répète, avec une supériorité si incontestable qu'elle puisse être, un rôle créé de toutes pièces par un penseur, un écrivain, avec l'auteur des œuvres dramatiques.

Il n'a pas songé aux caprices et aux amours-propres, aux jalousies et aux rivalités personnelles et mesquines des comédiens et des comédiennes qui ne se préoccupent que d'une chose : un rôle à leur convenance. Quel long martyrologe que celui des auteurs dramatiques repoussés et perdus pour la scène parce qu'ils n'ont pas mis dans leurs pièces, un personnage qui convient à tel ou tel de messieurs les sociétaires du Théâtre-Français ! Je ne parle bien entendu que de ceux qui ont une réelle valeur, qu'on n'ose pas refuser du premier coup, et qui, reçus, d'abord à correction, puis avec coupures, ont traîné pendant des années et des années jusqu'au découragement définitif ; tandis qu'au contraire des pièces sans valeur littéraire, ni scénique sont accueillies à bras ouverts par les augures de la rue Richelieu et tombent dès la première représentation devant

l'indifférence du public et l'indignation de la critique. Je n'en citerai que deux exemples tout récents : la *Bûcheronne*, représentée le 13 novembre dernier, n'a eu qu'une seule représentation ; et encore dès le second acte le four a été complet. Pourquoi le fameux comité de lecture, composé exclusivement d'acteurs, a-t-il reçu cette pièce digne tout au plus de Déjazet ou de Cluny ? C'est que M. Worms y a vu pour lui dans le rôle de *Sam* et pour Mme Worms dans celui d'*Angèle* "deux créations qui leur feraient grand honneur" ⁶.

De nombreux auteurs s'étaient élevés contre cette prérogative, en la déclarant abusive... mais les acteurs tenaient à leur privilège et ne renoncèrent jamais à l'exercice de leur pouvoir !

C'est essentiellement avec *Le Père Lebonnard* que Jean Aicard fit les frais de cette position d'autorité. Les « comédiens ordinaires de... la République » reçurent, en effet, le jeudi 10 juin 1886, à l'unanimité et avec félicitations, le drame en quatre actes et en vers intitulé *Le Père Lebonnard* que le dramaturge était venu leur présenter ; la pièce fut aussitôt mise en répétition... et puis les acteurs « ont accablé son auteur de tant de coupures, de corrections, de rôles rendus, d'atermoiements et de tracasseries de tous genres pendant plus de trois ans que le 1. octobre 1888 Jean Aicard emporta son manuscrit et le remit à André Antoine directeur-fondateur du « Théâtre libre ». On sait l'immense succès qu'obtint, le 21 octobre 1889 devant un public d'élite, défiant, raffiné et sceptique, cette œuvre dramatique si humaine, si vivante donnant l'impression même de la nature et de la vérité sous ces deux conventions : le vers et le théâtre ⁷. » La pièce fit ensuite une longue carrière sur de

⁶ COFFINIÈRES (Paul), « Chronique méridionale. La Révision... du décret de Moscou », *L'Étendard*, 8^e année, jeudi 1^{er} mai 1890, page 1 colonne 6.

⁷ COFFINIÈRES (Paul), « Chronique méridionale. La Révision... du décret de Moscou », *L'Étendard*, 8^e année, jeudi 1^{er} mai 1890, page 2, colonne 1.

nombreux théâtres français et européens, soulevant partout l'enthousiasme de la critique et du public !

*

La Comédie-Française débuta mal l'année 1891.

Le comité de lecture avait accepté une pièce de Victorien Sardou intitulée *Thermidor*. Conformément à la réglementation, la pièce avait été soumise au ministre de l'Instruction publique ; le président de la République, Sadi-Carnot, l'avait également agréée. La première eut lieu le samedi 24 janvier et franchit avec succès cette première épreuve. Mais, à la seconde représentation, le lundi suivant, une cabale montée par un journaliste aboutit à une manifestation tumultueuse : la pièce fut alors interdite par le ministère et quitta la scène française ; elle fit sa réapparition à Bruxelles avec, dans les rôles principaux, les frères Coquelin et la « divine » Julia Bartet.

Exploitant cette polémique, *Le Figaro*⁸ publia le mercredi 4 février 1891 en première page une véritable diatribe contre les comédiens français, accusés de « perpétuer un art dramatique dont Napoléon fut le dernier amateur ; à jouir de prérogatives impériales en République » ; le journaliste rappela à ces seigneurs de la scène qu'ils n'étaient que « les comédiens ordinaires de M. Carnot », au « génie gris », des « comédiens officiels, notariés, rentés, subventionnés, dividendaires, retraitables, fonctionnaires de l'art d'État » Quant à leur institution, elle était « franchement réactive et rétroactive : « l'esprit du dix-septième siècle entrave la circulation de l'esprit moderne et il le refoule sur la philosophie monarchico-catholique de la société louis-quatorzième » !

⁸ *Le Figaro*, 37^e année, 3^e série, n° 35, mercredi 4 février 1891, page 1, colonnes 1-2, « Les comédiens ordinaires de M. Carnot », signé « Caliban », nom d'un personnage de *The Tempest* de William Shakespeare.

Et c'est en ce même jour, 4 février, que Jean Aicard acheva la rédaction d'une pétition contre le décret de Moscou !

*

L'historien de l'art et journaliste Henry Lapauze a revendiqué l'initiative de l'opération. Il avait projeté de faire circuler une pétition confidentielle – dont il confia la rédaction à Jean Aicard – et de la révéler le jour où un député choisi aurait interpellé la Chambre. Mais des fuites se produisirent⁹ ; la presse révéla l'entreprise et Lapauze choisit donc de publier le texte de la pétition dans *Le Gaulois* du vendredi 13 février¹⁰ :

Les soussignés, auteurs dramatiques et hommes de lettres, sans distinction de tendances littéraires et politiques, – au nom de la liberté de la pensée, se sont unis dans un vœu commun : demander à qui de droit la révision du décret de Moscou, qui soumet, officiellement, au jugement littéraire et philosophique des interprètes l'œuvre dramatique, c'est-à-dire l'expression la plus vivante de la pensée.

Par le décret dit de Moscou, l'empereur Napoléon I^{er} a soumis l'écrivain, qu'il appelait l'idéologue, au jugement des interprètes, de ceux-là même auxquels il refusait sa plus haute récompense honorifique.

La république, aujourd'hui, fait rentrer le comédien dans le droit commun : elle lui accorde ces mêmes récompenses que Napoléon I^{er} déniait à Talma.

⁹ Voir, notamment : *La Presse*, 55^e année, nouvelle série, n° 981, mercredi 11 février 1891, page 1, colonne 6, « Le décret de Moscou à la Comédie-Française »

¹⁰ *Le Gaulois*, 25^e année, 3^e série, n° 3090, vendredi 13 février 1891, page 1, colonnes 5-6. — Le texte publié par le journal est strictement conforme au manuscrit de l'auteur : Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, chemise rose n° 409 « Manuscrits XXII », pièce n° 159-162, manuscrit autographe de l'auteur, 6 feuillets, portant en tête des directives de composition pour l'imprimeur, et daté à la fin : « Paris, le 4 février 1891 ».

L'écrivain, à son tour, demande donc à être rendu libre.

À l'Académie nationale de musique, scène subventionnée, les chanteurs ne jugent point les opéras ni ne décident de la destinée des compositeurs de musique.

L'auteur dramatique seul représente la pensée au théâtre.

Il demande à être affranchi de la censure préalable des sociétaires de la Comédie-Française, car les sociétaires, constitués en tribunal officiel par le décret de Moscou et, en même temps, devenus aujourd'hui libres d'exprimer leurs opinions individuelles, grâce à un gouvernement de liberté, se trouvent être de véritables censeurs de la pensée, de la tendance littéraire et philosophique des ouvrages dramatiques, censeurs à la fois indépendants et subventionnés, qui peuvent faire, si cela leur convient, une censure d'opposition et tenir en échec leur président, commissaire du gouvernement !

Il ne faut pas confondre la tradition de Molière, qui est purement artistique, avec la tradition administrative de Napoléon. L'une appartient à la France impérissable, l'autre à une forme politique disparue.

Napoléon I^{er} savait bien que, sous son régime, personne ne serait jamais autonome... Les comédiens le sont maintenant.

Il n'y a, à l'heure actuelle, en France, qu'un seul endroit où une collection de personnes, constituées en haut tribunal, par un décret suranné, puisse, sous le patronage et aux frais de l'État, imposer, s'il leur convient, l'humiliation d'un veto public à une œuvre de la pensée. Cet endroit unique, c'est la Comédie-Française, maison nationale !

Sur ce théâtre officiel de la république, la pensée ne peut absolument pas se produire, sinon munie du laissez-passer officiel d'un comité de comédiens qui ont, par ailleurs, le droit indiscutable d'être, comme citoyens, des adversaires du gouvernement, et, comme particuliers, des gens d'affaires.

Cela est illogique. Cela est humiliant pour l'écrivain, cela est dangereux pour la liberté de la pensée au théâtre.

Pour ces motifs, les auteurs dramatiques demandent à dégager, une fois pour toutes, le comité de la Comédie-Française de la responsabilité des réceptions. Ils demandent une réforme qui leur permette d'être jugés par leurs pairs ou, simplement, comme à l'Opéra, par un directeur responsable.

Tout leur vaudra mieux que le régime qui leur est imposé actuellement à la Comédie-Française.

La solution la plus simple est de donner à la Comédie-Française des règlements comparables à ceux de l'Académie nationale de musique.

Il ne s'agit pas, en ce moment du moins, de savoir si les auteurs arriveront alors plus facilement et en plus grand nombre à faire représenter leurs ouvrages sur le Théâtre-Français. Ce sera l'affaire d'une commission spéciale d'étudier la question, d'arriver, si c'est possible, à une solution qui favorise la production dramatique et le renouvellement de l'art.

Cette commission, les auteurs dramatiques se déclarent prêts à en fournir les éléments et à l'aider de tout leur pouvoir.

Il ne s'agit, pour l'instant, que de trancher une question de principe.

Il est temps d'épargner aux auteurs l'étrange cérémonie qui les subordonne à un jury d'interprètes, dont le mandat est nul, les titres équivoques, la garantie incertaine, la décision publique et l'arrêt sans appel.

L'entente d'homme à homme, entre le directeur et l'auteur, rendra à celui-ci la pleine conscience de sa liberté et de sa dignité, atteintes toutes les deux, à l'heure où il se présente devant une réunion d'acteurs, constitués en juges souverains.

Le veto d'un tribunal de comédiens ne pourra plus être dirigé, aux frais d'un État libre, pour ou contre la tendance litté-

raire, philosophique ou même politique d'une œuvre.

La pensée, ici comme ailleurs, sera enfin émancipée.

Les hommes de lettres et les auteurs dramatiques soussignés, certains d'exprimer le vœu intime de tous leurs confrères, demandent donc la révision des lois et décrets impériaux qui régissent encore la Comédie-Française, devenue cependant, depuis vingt années théâtre national.

On peut imaginer combien Jean Aicard, justement ulcéré par les prétentions exorbitantes des acteurs, se délecta à la rédaction de cette pétition... Certes, il n'ignorait nullement que la Comédie-Française était une citadelle inexpugnable et que son réquisitoire n'entamerait pas le privilège des acteurs. Les auteurs dramatiques n'osèrent pas croiser le fer contre la Maison de Molière et la pétition fit un *flop* !

Notre poète reconnut bien facilement l'inutilité de sa tentative : « Ma thèse, un peu naïve, s'en alla mourir sans écho dans le vide. Ce n'est pas moi qui l'y suivrai ! Il faut charger quelquefois contre les moulins à vent, jamais contre le vent lui-même¹¹. » Mais il conserva de cette aventure la fierté d'avoir défendu une noble cause, celle de la liberté de pensée et d'expression des écrivains. Et il avait aussi rappelé aux acteurs – et aux plus prestigieux d'entre eux, ceux de la Comédie-Française – qu'ils n'étaient que des interprètes, chargés de faire valoir des œuvres littéraires, et qu'ils n'avaient pas qualité pour censurer les auteurs qui seuls incarnaient la pensée et la création artistique !

¹¹ AICARD (Jean), « Histoire d'une pièce, l'acteur Novelli à Paris », *La Revue du Palais*, mercredi 1^{er} juin 1898, pages 478-491.

TOULON – LE HAVRE

Le samedi 8 avril 1882, vers huit heures et quart du matin, dans l'arsenal de la Marine à Toulon, la chaloupe à vapeur de l'*Océan*, montée par six hommes dont un second-maître, fut fracassée par l'explosion accidentelle d'une charge de torpille. Cet accident fit deux morts et sept blessés¹².

Quelques jours plus tôt, la société maritime du Havre avait été endeuillée par une autre tragédie :

HONFLEUR, 26 mars. — La population de Honfleur, rassemblée sur le port, vient d'assister à un spectacle navrant qui a jeté la consternation en ville.

Le bateau de sauvetage n° 4, du Havre, parti au secours d'une goélette en détresse, était parvenu, après les plus grands dangers, à ramener au Havre l'équipage de la goélette.

On signale de nouveau un sloop en danger. Immédiatement le même bateau de sauvetage n° 4, avec un dévouement héroïque, reprend la mer, accompagné par le bateau de sauvetage n° 3 du Havre, un remorqueur et deux lamaners de Honfleur, pour essayer de recueillir l'équipage du sloop, qu'on aperçoit cramponné dans la mâture.

Le navire, roulé par la mer, menaçait de sombrer à chaque minute.

Après des efforts surhumains, le bateau n° 4 parvint seul à s'approcher du sloop ; il venait d'en recueillir l'équipage, lorsqu'un coup de mer plus violent engloutit à la fois le sloop et le bateau de sauvetage.

¹² Voir, dans la presse locale, *Le Petit Var*, 3^e année, n° 560, samedi 8 avril 1882, « Dernière heure », page 3, colonnes 2-4 ; et n° 561, dimanche 9 avril 1882, page 1, colonne 4, et page 2, colonnes 1-2

Celui-ci revint seul à la surface ; il était vide, la mer avait englouti dix-neuf victimes : six composant l'équipage du sloop, et treize du bateau de sauvetage, dont onze pères de famille¹³.

Cette catastrophe fit, chez les gens de mer, neuf veuves et vingt-quatre orphelins.

Dans les deux villes, des initiatives locales tentèrent aussitôt d'apporter quelque réconfort et des secours matériels aux familles éprouvées. Un groupe de républicains toulonnais eut l'idée d'une grande manifestation humanitaire qui réunirait les victimes des deux villes¹⁴ : de nombreuses sociétés toulonnaises apportèrent leur concours et formèrent un comité d'organisation placé sous la présidence d'honneur du maire de Toulon, du député de la circonscription, de l'amiral préfet maritime, du général commandant la subdivision et du sous-préfet de l'arrondissement.

La commission décida une grande fête populaire de deux jours, avec une loterie de dix mille billets distribués à Toulon et au Havre, ainsi que la publication d'un journal à numéro unique, *Toulon-le-Havre*.

Ces fêtes populaires de bienfaisance débutèrent à Toulon le samedi 10 juin : retraite aux flambeaux et bal au *Casino*. Elles se poursuivirent le dimanche avec un défilé musical, une kermesse, courses vélocipédiques, concerts, danses provençales...

Le numéro unique du journal *Toulon-le-Havre* remporta un vif succès : le premier tirage ayant été épuisé dès le samedi, l'imprimeur dut en effectuer un second pour la vente du

¹³ *Le Figaro*, 28^e année, 3^e série, n° 86, lundi 27 mars 1882, « Télégrammes et correspondances », page 3, colonne 1.

¹⁴ Voir *Le Petit Var*, 3^e année, n° 565, jeudi 13 avril 1882, « Chronique locale », page 2, colonne 4.

dimanche¹⁵. On y trouvait un poème de Jean Aicard, dont on connaît la sympathie pour les gens de mer :

*Toulon – Le Havre*¹⁶

Rien n'est si beau qu'un peuple en paix, lorsqu'il travaille
Afin de se garder libre, fier et puissant,
Chacun faisant effort pour que son œuvre vaille,
Tous versant la sueur comme on verse son sang.

Nul courage n'est pur comme votre courage,
Marins, chauffeurs, mineurs, ouvriers au cœur fort,
Qui mettez, comme on dit, votre cœur à l'ouvrage,
Soldats pour qui la paix n'est qu'une guerre à mort !

Et rien n'est si touchant que votre vie obscure,
Si ce n'est votre fin sur le champ du devoir,
Vous surtout les marins, les morts sans sépulture,
Morts perdus que les fils ne peuvent pas revoir.

En pleine paix, ils sont tombés pour la Patrie.
Comment ? — En s'essayant au rôle de mourir.
— Leurs deux villes en deuil, d'une voix attendrie
Ont échangé l'honneur de s'entre-secourir.

Et la France étendra son pavillon de fête
Comme une voile ouverte au souffle des bons vents,

¹⁵ Pour le compte rendu de ces fêtes, voir *Le Petit Var*, 3^e année, n° 625, lundi 12 juin 1882, page 3, colonne 1 ; et n° 626, mardi 13 juin 1882, page 2, colonnes 2-3.

¹⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 9, page 12.

Sur ces braves obscurs, dont la gloire est parfaite
S'ils ont fait dans la mort s'entr'aimer les vivants.

JEAN AICARD

Toulon, 6 juin 1882.

LES BONAPARTE-WYSE

Laëtitia Bonaparte (1804-1871), fille de Lucien frère de l'Empereur, eut deux fils avec son mari le diplomate irlandais Thomas Wyse puis trois autres enfants avec son amant John Hodgson Studholm, tous déclarés sous le nom de l'époux. Deux d'entre eux furent particulièrement célèbres, William-Charles, fils du mari, et Lucien-Napoléon, fils de l'amant, tous deux petits-neveux de l'Empereur.

William-Charles Bonaparte-Wyse (1826-1892) est principalement connu pour son appartenance au Félibrige : ce poète irlandais, très polyglotte, s'était installé dans le Midi de la France et s'était passionné pour la langue d'oc ; ami de Frédéric Mistral, il produisit une œuvre littéraire et poétique en provençal qui lui valut le titre de majoral du Félibrige. Il est également connu pour sa recette de figues séchées et pochées au whisky.

Son demi-frère, Lucien-Napoléon, né à Paris en 1845, s'engagea comme aspirant dans la marine française et participa à plusieurs campagnes hydrographiques.

Passionné de géographie et de cartographie, il imagina le percement de l'isthme de Panama et la création d'un canal maritime reliant l'océan Atlantique et l'océan Pacifique par une voie directe évitant aux navires le contournement de l'Amérique du Sud et le franchissement du cap Horn. En 1875, il quitta la Marine et la Compagnie universelle du canal interocéanique de Panama, créée en 1876, lui confia la direction d'une équipe

d'ingénieurs chargée d'explorer les différents tracés possibles. Après deux voyages de reconnaissance, Lucien Bonaparte-Wyse établit la faisabilité de l'opération et signa avec le président colombien Aquileo Parra un contrat d'une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans autorisant la Compagnie à creuser le canal et à en avoir la jouissance. Le 5 juillet 1879, Lesseps racheta à Bonaparte-Wyse ses droits et forma la Compagnie universelle du canal interocéanique de Panama. Le travail entrepris fut achevé par les États-Unis et l'ouvrage ouvert le 15 août 1914, long de soixante-dix-sept kilomètres.

Lucien s'installa ensuite à Toulon, où il fit la connaissance de Jean Aicard, ainsi que l'attestent les lettres conservées dans la correspondance de notre écrivain, et c'est dans cette ville qu'il mourut le 15 juin 1909, dans sa villa *Isthmia* au quartier du Cap-Brun.

La correspondance de Lucien à Jean n'est pas considérable car ceux-ci ne manquaient pas d'occasions de se rencontrer, à Toulon comme à Paris. Seules trois lettres autographes ont été conservées. La première paraît être une réponse à une invitation de Jean Aicard :

Villa Isthmia, Cap Brun par Toulon

Mon cher poète,

Le 11 juillet 1892

Ma fille est dans l'obligation absolue de se trouver à Toulon mercredi et ne pourrait par suite accepter votre aimable invitation. D'un autre côté je ne disposerai ce jour-là que de si peu d'instantes que j'aimerais mieux combiner la chose avec un peu plus de loisir. La semaine prochaine par exemple après le départ de mes enfants qui me précéderont en Suisse j'aurai plus de liberté. Par conséquent et à moins que vous n'insistiez pour m'avoir seul mercredi je vous demanderai de remettre votre offre gracieuse à plus tard.

Dans le cas où madame votre sœur et vous n'auriez pas d'attaches vous retenant spécialement à La Garde le jeudi 14 vous devriez bien nous faire l'honneur et le plaisir de déjeuner chez nous. Quelques amis viendront passer cette journée-là à la campagne où il n'y aura que l'écho lointain des détonations de rigueur en ville ce qui nous laissera toute liberté de vous entendre si vous voulez bien nous charmer comme vous savez le faire avec votre beau talent.

Présentez je vous prie nos hommages à mad^{me} votre sœur et agréez pour vous l'expression très sincère de mon admiration la plus sympathique.

LucienNBWyse¹⁷

La seconde missive est une lettre de félicitations pour *L'Ibis bleu*¹⁸, et la troisième à l'occasion de l'élection de notre poète à la présidence de la Société des gens de lettres¹⁹.

Jean Aicard a probablement rencontré également William-Charles, puisque les deux frères furent membres de l'académie du Var : William-Charles de 1868 à 1892 et Lucien de 1905 à 1909.

¹⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre n° 721. — Lucien eut pour enfants : Napoléon-Jérôme (1874-1940), Marie-Letizia (1875-1959) et Louis-Raoul (1876-1920). À l'été 1892, il rejoignit en effet ses enfants en Suisse, et c'est à Genève que son épouse est décédée au mois de décembre suivant.

¹⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre n° 722, datée « Paris, 13 juillet 1893 ».

¹⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre n° 723, datée « Toulon, 10 avril 1894 ».

NOSOGRAPHIE AICARDIENNE : PATHOMIMIE ET TRÉMOLOTTE

Dès son adolescence, Jean Aicard s'est passionné pour la psychologie, et notamment l'influence de l'inconscient sur le conscient : d'où son intérêt pour les contes et légendes qui expriment l'inconscient collectif, ou pour les rêves et les hallucinations qui laissent pénétrer dans la conscience des contenus émergés des profondeurs de l'être.

Dans deux articles, il a évoqué des comportements pathologiques essentiellement dictés par la littérature ou la presse. Le premier, en juin 1908, pose la question de l'influence de la littérature, du roman et du théâtre sur les esprits :

La Pathomimie²⁰

Bien des choses m'auront étonné au cours de mon passage dans ce monde incohérent, notamment cette opinion-ci : « Les livres, les romans, le théâtre n'ont aucune influence sur la mentalité publique. »

Il n'est pas rare d'entendre les mêmes personnes qui professent cette opinion vous dire que Rousseau a fait la Révolution française « préparée par Gutenberg... et par Voltaire ».

Il paraît que la Bible et le Nouveau Testament ou le Coran n'ont jamais eu la moindre influence sur les esprits, en aucun temps, chez aucun peuple.

²⁰ *L'Intransigeant*, 28^e année, n° 10212, mardi 30 juin 1908, page 1, colonnes 1-2. — Le mot « pathomimie » a été créé par l'écrivain Paul Bourget à la demande son ami le Pr Georges Dieulafoy. Celui-ci l'a utilisé pour la première fois dans une communication faite à l'Académie de médecine le 9 juin 1908 : *Escarres multiples et récidivantes depuis deux ans et demi aux deux bras et au pied. Amputation du bras gauche. Discussion sur la nature de ces escarres*. C'est ce cas d'amputation que cite Jean Aicard dans son article. La pathomimie est dénommée aujourd'hui « trouble factice ».

Que vous passiez votre vie à lire les Sages, les plus nobles penseurs, — ou bien les conteurs de rien, les faiseurs de calembours et les pornographes, — c'est, comme dit l'autre, le même prix, — mettons le même résultat.

On vient cependant d'inventer la *pathomimie*, — dont l'apparition officielle semble indiquer que chez l'homme, singe déchu, l'instinct d'imitation prime l'instinct de conservation ! Pour le plaisir d'avoir l'air malade au point de tromper les médecins, un héros de la pathomimie couvre son pauvre bras, le droit ou le gauche, d'ulcères gangreneux et, pour prouver que son mal n'est pas inventé, il se laisse couper ce bras. Il s'apprêtait à sacrifier l'autre quand la *fraude* fut découverte. Après cela, admirez donc les martyrs, les hommes qu'exalta une cause idéale. Le pathomime vient qui leur dit : « Peuh ! mourir pour une grande idée, en soulevant l'admiration des hommes, c'est relativement facile. Voyez moi : je souffre pour rien — pour le plaisir ! À la bonne heure... voilà qui a de l'allure ! Un singe est incapable de cette pathomimie-là. Moi, je suis l'Homme ou mieux le Surhomme, le singe-roi, le singe-Dieu. J'incarne la transcendante humanité à son apogée. Saluez le pathomime, l'Homme dernier cri. »

—

Avez-vous lu l'histoire de la petite bonne de Toulon ? Des personnages masqués, — à dix heures du matin, dans l'appartement de ses maîtres où elle est seule, — l'assaillent brusquement ; l'un d'eux la renverse sur un canapé et la bâillonne, les deux autres fouillent, pendant ce temps-là, les armoires des pièces voisines. Elle a cru reconnaître une femme dans la personne qui, restée près d'elle, la menaçait de mort... Qu'y a-t-il de vrai dans cette sombre histoire ? À Toulon, hier matin, j'entendais un homme d'esprit et de bon sens émettre cette hypothèse que le drame de l'impasse Ronsin avait dû troubler

le cerveau de la petite bonne²¹. Elle aura désiré avoir son roman de voleurs comme on souhaite avoir, à vingt ans, son roman d'amour. Elle aurait voulu, elle aussi, être l'héroïne d'une aventure de brigands — quoi qu'il en pût advenir. Elle sera prête au besoin à souffrir dans les bagnes avec une certaine fierté. Elle sacrifiera sa liberté comme l'homme aux plaies volontaires a sacrifié un de ses bras... Ce serait encore une variété de pathomimie... Tout ceci, en attendant, n'est que de la conversation : il se peut très bien que la petite bonne ne soit pas une simulatrice, mais une victime ; — nous le saurons bientôt, puisque aujourd'hui tout se sait très vite. Nous pouvons être sûrs que les bandits seront arrêtés, — s'ils existent. Par ce temps d'électricité et d'automobiles, les criminels ne vont jamais loin. Sans cela, où serait le progrès ?

—

Je viens de trouver dans mon grenier, à la campagne, un vieux bouquin publié en 1812. C'est la pathétique *Aventure de la veuve Morin et de sa fille âgée de seize ans*.

La veuve Morin croit avoir à se plaindre d'un nommé Ragouleau. Ragouleau, croit-elle, l'a ruinée. Il s'est substitué aux créanciers hypothécaires de la maison qu'elle possède à Paris, rue de Bondy et il a acheté à bas prix ladite maison. La veuve Morin le hait, mais lui fait bon visage, pour arriver à se mieux venger. Un beau jour, elle l'invite à déjeuner. « Nommez-moi cinq plats parmi ceux que vous préférez. » Discret, il refuse de désigner les cinq plats. — « Alors, répond-elle, j'en aurai dix, parmi *les plus choisis*. »

Ragouleau ne se doute pas de ce qui l'attend. La veuve Morin a loué une ferme à la campagne. Après le déjeuner, elle l'emènera à Clignancourt. Là, ils visiteront, du grenier à la cave,

²¹ Dans cette impasse parisienne, le peintre Adolphe Steinheil et sa belle-mère furent assassinés le 31 mai 1908.

une maison qu'elle veut louer. Elle ne la louera, dit-elle, qu'après avoir pris conseil d'un si bon ami.

Or, la maison, louée déjà, est machinée depuis des semaines, par les soins de la mère et de la fille.

Les soupiraux de la cave ont été bouchés. Dans la cave, on a planté un poteau de torture d'où pendent des chaînes ; au pied du poteau, il y a une chaise. Devant la chaise une table. Dans un recoin, des pistolets chargés et une corde, « un lacet de soie ». Sur la table, veillent des flambeaux.

Deux domestiques de fortune saisiront l'homme, en présence de la mère et de la fille. On l'assiéra, enchaîné, devant la table. Et on lui fera signer, sous l'œil noir des pistolets, deux cent mille francs de billets. Quand il aura signé, on l'étranglera proprement avec le lacet de soie...

Sur les billets, Ragouveau n'aura que la somme à inscrire et sa signature à donner. Les billets ont été écrits de la main de la charmante jeune fille.

Une complice, tireuse de cartes, — l'inspiratrice peut-être du complot, — prévient la police. Les deux criminelles sont arrêtées — et condamnées à vingt ans de travaux forcés.

Le vieux livre (par parenthèse) accuse la mère d'avoir donné à sa fille une éducation *pernicieuse* ; jugez-en : « Elle lui avait fait apprendre principalement *la musique ! la danse !! et la déclamation !!!* c'est-à-dire les seules sciences dont se compose l'éducation *que la plupart des familles donnent au sexe...* au lieu de former les cœurs des jeunes filles à la vertu... etc. »

Mais, — vous vous en doutez bien ? — la déclamation, la danse et la musique ne sont pas les seules coupables. « Savez-vous où la veuve Morin et sa fille ont puisé l'idée de leur crime ? Dans un roman, *Les Solitaires* ou *les Effets de l'Éducation*, tome I^{er}, pages 114, 128 et suivantes. »

Et le vieux livre cite les pages 114, 128 et suivantes des *Solitaires* :

« Tout à coup, le colonel Walter se trouve pris dans un labyrinthe de décombres (les ruines d'un ancien château). Douze fantômes paraissent avec des flambeaux, l'entraînent dans une vaste salle... Elle était entourée de bancs recouverts de tapis noirs...

« Et les fantômes, en se retirant, « *suivis de lutins subalternes* » lui ordonnent de... signer *des billets au porteur*.

« On lui laisse une lampe et tout ce qu'il faut pour écrire. » Voilà pour 1812 et la veuve Morin.

D'autre part, de nos jours, toute l'histoire de Lemoine, l'inventeur du diamant, aurait été imitée en action d'un roman anglais de Grant Allen (mort en 1899). Lemoine ne serait donc qu'un plagiaire.

Après cela, comment nier que l'Ancien et le Nouveau Testament, le Coran et autres livres sacrés aient pu avoir quelque influence sur la moralité des peuples ?

Pour moi, je demeure persuadé que les idées transmises par les mots, écrits ou parlés, sont ou des œufs de colombes ou des œufs de serpents. Le premier venu peut les faire éclore dans une couveuse de sa façon. Mais voilà : il faut la couveuse.

Reste à expliquer comment l'art de la déclamation peut pousser une jeune fille de seize ans à étrangler un homme assis, dans une cave, entre deux chandelles.

JEAN AICARD

En janvier 1909, Jean Aicard évoqua l'obsession de la vitesse et les troubles qu'elle engendrait :

LA TRÉMOLOTTE ²²

— « Il y a un mois, me dit le docteur X..., je fus appelé chez un riche financier retiré des affaires. Cinquante ans. La

²² *L'Intransigeant*, 29^e année, n° 10424, jeudi 28 janvier 1909, « Tribune

jambe solide. Je le trouve en train de faire, vêtu d'un maillot, de la gymnastique de chambre... Il déposa délicatement, lorsque j'entrai, deux poids de cinquante kilos qu'il pouvait porter les bras tendus, et je l'interrogeai :

— Vous vous croyez malade ?

— Je le suis.

— Qu'éprouvez-vous ?

— Je ne me trouve bien nulle part ; je refais toutes les nuits, depuis quelque temps, les mêmes rêves.

— Quels rêves ?

— Confus : je suis étendu sur le dos et paralysé ; je fais une chute éperdue en sens inverse des lois de la pesanteur auxquelles obéissent tous les corps ; je vois ma tête rouler devant moi comme une boule ; je cours après, à cheval sur une locomotive hérissée de pointes de fer, mais ma tête, à mesure qu'elle s'éloigne, grandit, grandit, au rebours des lois de la perspective — et je m'aperçois alors que mes bras sont des pattes d'écrevisse... Que vous dirai-je ? Une fantasmagorie m'entoure contre laquelle je lutte en vain. Plus je veux les fuir, plus les visions se multiplient et m'oppressent — et, phénomène bizarre, quoique précises de couleur et de contour, elles tremblotent sans cesse comme saisies de froid ou de terreur... Et je les imite ! — ou je crois les imiter... que faire, docteur ? »

Ici, je regardai mon vieil ami le docteur X... : Eh bien, lui dis-je, votre client était fou, ou sur le point de le devenir ?

Le docteur X... reprit : « — Je dis à mon client : « Avez-vous là de votre écriture ? » Il me désigna du doigt un petit carnet posé sur ses vêtements d'intérieur, déposés eux-mêmes sur

libre », page 1, colonnes 1-2. — Le néologisme « trémolotte » est une création de Jean Aicard, probablement d'après le substantif musical « trémolo ». On trouve parfois aujourd'hui, dans le langage populaire, le verbe « trémoloter »...

une chaise. Je pris le carnet, je l'ouvris. Écriture ferme, nette. « Sa main ne tremble *pas encore*, pensai-je, pas plus que sa jambe... Et cependant ! »

— Vous pouvez lire, me dit-il avec un fou rire : c'est du reste incompréhensible, je n'écris jamais qu'en abrégé. Il *faut aller vite*.

Je lus : P : 6.51 1/2

Poul. 3.20

Mout. 1.80

V. 1.500

W o

L 12.

« J'étais fixé ; c'était bien cela ! »

— Comment ! vous aviez compris ?

— « Parbleu !... Monsieur, lui dis-je, à quels journaux êtes-vous abonné ?

— À tous, me répondit-il.

— Et vous les lisez tous ? du moins très rapidement ?

— Je les lis tous, et très rapidement, bien entendu.

— Vous avez acquis la faculté de savoir ce que contient un article de trois colonnes en y cherchant, d'un coup d'œil rapide, d'un œil tremblotant, les cinq ou six lignes, commencement, milieu, fin, qui en sont la substance et qui le résument ? Les faits divers innombrables vous sont connus par les titres seuls et vous ne vous arrêtez aux détails de l'un d'eux que lorsqu'il vous semble original ?

— Tout cela est exact.

— Eh bien, Monsieur, tous vos rêves sont des déformations de lectures journalistiques. Le journal vous a inoculé une maladie très répandue, la *trémolotte*, nom que j'ai imaginé parce qu'il évoque l'idée d'une trépidation morale mélodramatique et parce que, en même temps, il rappelle la fréquence des vibra-

tions physiques des automobiles et celles des cinématographes.

— Qu'est-ce qui vous prouve, docteur ?

— Vous *débrayez* et *embrayez* trop souvent, Monsieur, et c'est un mot que nos pères entendaient plus gaillardement. Votre esprit, dans la même minute, révolutionne en Russie, parle chez le Grand Turc, déjeune au pôle Nord et soupe au pôle Sud. Il n'y a pas d'oiseau migrateur qui pourrait résister à un tel régime de mobilité. Votre corps prend à Paris, au saut du lit, le premier déjeuner et à Lyon le déjeuner de midi ! C'est du 190 à l'heure ! Vous avez la *trémolotte* ! Vous ne vous *recueillez jamais en vous-même* !

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... et comment savez-vous ?

— Comment ?... j'ai la clef de vos songes ! Vous rêvez que vous êtes étendu et paralysé ? C'est l'affaire Steinhel dont vous aurez abusé. L'idée du ligotage devient en vous sensation de paralytique. — Chute éperdue de bas en haut ? Aéroplane, Wright, Farman et consorts. — Votre tête roule devant vous et grandit à mesure qu'elle s'éloigne ? Maintien de la peine de mort. — Vous courez sur une locomotive hérissée de chevaux de frise ? Révolte des soldats de la Légion étrangère en Afrique. — Vous avez des pattes d'écrevisse ? C'est qu'ils ont forcé le train à refouler. Et tous vos rêves, qui pourraient bien vous mener à la folie, s'expliqueraient ainsi, par leur rapport bien évident avec la réalité décoordonnée qui les engendre et par la surabondance des faits dont vous gavez votre mémoire : intoxication, indigestion, vomissements de chimères. Trémolotte morale.

« Votre carnet, d'autre part, m'explique par quel abus de mouvements physiques diurnes est déterminée votre *trémolotte* nocturne mentale !

« Il se récria : — Vous avez pu lire mon carnet ?

— Vous allez voir : Paris, 6 h. 51 minutes et *demie* du matin.

Cette *demie* est un monde ! C'est l'heure de votre départ hier matin. Je poursuis : Vous avez écrasé trois poules et payé 20 francs pour icelles ; payé 80 francs pour un mouton mis en bouillie... Et voici qui est plus grave : V. 500 !

— Mon client ricana : ça, par exemple, vous ne devinerez pas !

Je répliquai sans sourciller : vous avez légèrement endommagé un *vieillard* (V. signifiant ici Vieillard et payé 500 francs à sa famille).

— Je vous attends au double V ! me dit en riant mon pseudo-malade.

— La femme, répondis-je, vieillit *deux* fois plus vite que l'homme ; vous la désignerez donc par un *double V* : c'est ingénieux. Vous n'en avez mis à mal aucune, *hier* du moins, sous le choc de vos pneus... soit : o.

Et enfin : L. 12, signifie que vous déjeuniez à Lyon à midi précis. Trémolotte aiguë. Course à l'abîme. Rien à faire !

— Rien à faire ? Et pourquoi ? me répliqua mon milliardaire toujours souriant et même gouailleur.

— Parce que si je vous prescrivais de ne plus parcourir les journaux avec votre coup d'œil fiévreux, ni le globe terrestre avec votre deux cents chevaux, avant huit jours, vous seriez mort enragé !

— C'est vrai, me dit-il, il y a des gens intoxiqués parce qu'ils mangent de l'opium... ils ne peuvent plus s'en passer. Moi, il faut que je *bouffe de la route* !

JEAN AICARD

Ce que notre écrivain veut évoquer, dans ces deux pathologies traitées sur un mode plaisant, c'est l'influence perniciose de la littérature et de la presse – nous dirions aujourd'hui : des *médias* – sur des esprits peu critiques ou faibles, fragiles et influençables.

JEAN AICARD ET LES COURSES DE TAUREAUX L'INCENDIE DU VÉLODROME DE TOULON

Jean Aicard fut, toute sa vie, un ami des animaux, et notamment de ceux qui étaient les plus proches de l'homme. Le taureau de Camargue est de ceux-là et notre écrivain fut particulièrement sensible à la noblesse sauvage de cet animal. Il l'a évoqué dans ses *Poèmes de Provence* :

LA FERRADE ²³
À Paul Arène

174 Les taureaux de Camargue, errant à l'aventure,
Ardents comme autour d'eux la farouche nature,
Heurtant leur corne aiguë au tronc des tamarins,
Boivent à pleins naseaux, avec les sels marins,
La force et l'âpre orgueil des libertés sauvages,
Et parfois, dans les joncs désolés des rivages,
On les voit, effarant les oiseaux d'alentour,
Beugler vers l'infini leurs colères d'amour.

Donc ils sont fiers, ils sont libres, et l'île est grande.
Un jour, il faut aller les prendre dans leur lande
Et qu'ils sentent, vaincus, soumis au fer brûlant,
La marque de leur maître imprimée à leur flanc.
Des bouviers à cheval les lacent par les cornes,
Puis les traînent, la haine emplissant leurs yeux mornes,
Dans un cirque mal clos par des chars et des pieux.

²³ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, page 31.

Le taureau lent promène autour de lui ses yeux.
Dans un brasier le fer se chauffe à blanc. La foule
(Car l'homme est curieux même du sang qui coule)
Vient se presser autour du cirque trop étroit ;
Parfois cent spectateurs se hissent sur un toit.
La Ferrade ! On y vient d'Arles, c'est une fête.

175 Les cornes en avant, baissant sa lourde tête,
Le taureau fait entendre un mugissement sourd,
Quand un jeune homme leste, au cou nerveux, accourt
Et saisit à pleins poings ses cornes redoutables.
À l'entour, sur les toits, sur les chars, sur les tables,
On frémit. Le lutteur, se sentant regardé,
Veut vaincre seul ; il veut, de sueur inondé,
L'œil luisant à travers sa chevelure noire,
Rouge, cambrant les reins et tordant la mâchoire,
Arc-bouté sur ses pieds, d'un brusque mouvement
Étendre tout du long l'animal écumant.
Le noir taureau secoue en vain l'homme qu'il traîne ;
Il recule ; on entend son pied creuser l'arène ;
Sa queue ondule ; il souffle et gronde à chaque pas ;
Mais son dompteur le suit et ne le lâche pas,
Et les femmes, d'un œil fixe, les lèvres pâles,
Regardent en tremblant les deux superbes mâles.

L'homme, un pied en avant, sent contre son genou
Par instants s'appuyer le mufle chaud et mou.
« Hourrah, l'ami ! tiens bon, mon homme ! » On l'encourage,
Tandis que, maîtrisant l'animal fou de rage,
Sur les cornes, leviers vivants, l'homme hardi
Pèse ; et l'ardent taureau qui résiste a roidi
Son cou large où le sang afflue avec la force.

La chemise en sueur moule les nœuds du torse.
 Les deux efforts se font équilibre un moment :
 Les champions égaux sont là, sans mouvement...
 Ah ! comme alors le cœur vous bat, blondes et brunes !
 On peut voir, au visage ému de quelques-unes,
 Quels doux prix obtiendra le jeune et beau vainqueur !...
 Soudain l'homme adroit cède, et, d'un effort trompeur
 Dans le sens même où tend la résistance aveugle,
 Il abat le taureau qui s'allonge, et qui beugle
 Couché sous le genou de son fier ennemi.

C'en est fait ! — Le vaincu gisant ferme à demi
 Ses yeux pleins du regret de la lande marine,
 Puis, sans bouger, soufflant du feu de sa narine,
 S'abandonne en silence aux morsures du fer,
 Deux fois déshonoré, dans sa force et sa chair.

ainsi que dans *Miette et Noré* :

Et seuls les noirs taureaux et les chevaux sauvages
 Mangent la saine vie à flots sur ces rivages,
 Ruminant avec l'herbe et mâchant avec l'air
 Les vigueurs du mistral, du Rhône et de la mer.
 Et tel est leur amour pour l'ardent pâturage,
 Que, tirés de leur île, on les voit à la nage
 Traverser le grand Rhône — et l'écume aux naseaux,
 Mugissants, défier ses mugissantes eaux²⁴ !

Jean Aicard fut également sensible aux souffrances inutilement infligées à cet animal. Dès 1885, il marqua son dégoût pour les courses de taureaux :

²⁴ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, III, chant IV, « La Camargue », page 321.

Là, devant l'azur double, au seuil de maisons sales,
 On forme un cirque, avec des poutres transversales
 Dont chaque bout s'arrime à des chars renversés,
 Et, jusque sur les toits, voici les gens pressés,
 Car c'est la fête ; et là, pour égayer la fête,
 On amène, baissant sous les tridents leur tête,
 Des taureaux qui, tirés du pâturage amer,
 Entrent au cirque infâme en regardant la mer²⁵ !

À la fin du mois de septembre 1894, le président du Conseil et ministre de l'Intérieur Charles Dupuy décida l'interdiction des courses de taureaux. Aussitôt, le Midi languedocien s'enflamma jusqu'à la limite de l'insurrection. Les avis étaient très partagés : d'un côté le Midi revendiquait ses traditions ; d'un autre côté, la France était facilement révoltée par des pratiques barbares régulièrement dénoncées.

L'Église romaine s'était prononcée dès 1863 sur ces réjouissances par la plume de M^{gr} Henri Plantier, évêque de Nîmes de 1855 à 1875. Dans sa *Lettre pastorale contre les courses de taureaux*, il condamna tous les jeux utilisant ces animaux : « Il y a deux espèces de *courses de taureaux* ; les unes sont traditionnelles dans ce pays ; les autres, de temps en temps, nous viennent de par-delà les Pyrénées. Ces deux genres de combats ne sont ni dangereux ni sanglants au même degré ; mais tous deux sont incompatibles avec le véritable esprit chrétien²⁶. »

Sans aller jusque-là, dans ces années quatre-vingt-dix, les courses landaises traditionnelles, sport très physique et très

²⁵ *La Nouvelle Revue*, 7^e année, tome 35, juillet-août 1885, pages 613-617, poème « La Vache ».

²⁶ PLANTIER (Henri), « Lettre pastorale contre les courses de taureaux » ; voir *Instructions, Lettres pastorales et Mandements de Monseigneur Plantier évêque de Nîmes*, tome premier, Nîmes, Louis Giraud libraire-éditeur, 1867, pages 229-251.

spectaculaire pratiqué avec des vaches, n'étaient pas visées par l'interdiction puisque les animaux y étaient bien traités et regagnaient leur élevage à la fin de l'exercice. En revanche, les spectacles avec mise à mort étaient insupportables à la majorité de l'opinion, surtout quand un torero malhabile était obligé de recourir à une véritable boucherie pour achever un pauvre animal exsangue.

Le ministre refusa de céder à la pression populaire. La Société protectrice des animaux entra dans la bataille. Nîmes et Dax s'opposèrent à l'interdiction et organisèrent, le dimanche 14 octobre, des courses de protestation avec mise à mort. La saison des corridas s'acheva ainsi dans la confusion.

Si Frédéric Mistral participa, dans la tribune d'honneur, à la corrida contestataire de Nîmes, Jean Aicard quant à lui condamna publiquement ces courses avec mise à mort :

CHEZ UN POÈTE DU MIDI ²⁷

Tous les poètes du Midi ne sont pas de l'avis de Mistral sur les courses de taureaux.

M. Jean Aicard n'est pas seulement du Midi, il est, comme l'a dit notre confrère Georges Montorgueil, du midi... et quart.

Je surprends le poète dans un déshabillé dominical, vêtu d'une dalmatique couleur d'aurore, occupé à converser avec ses souvenirs.

— Les courses de taureaux ? s'écrie-t-il en attisant le feu. Je ne vois pas d'inconvénient à respecter nos ferrades, nos courses landaises, où le sang n'est pas répandu. Mais les courses espagnoles, avec meurtre du taureau et étripement des chevaux, sont une mauvaise école pour le peuple. Elles flattent chez le spectateur les instincts les moins nobles. On a dit que ce

²⁷ *Le Rappel*, n° 8992, mardi 23 octobre 1894, page 1, colonnes 3-4.

spectacle barbare entretenait la virilité chez les masses. Quel sophisme ! Les *afficionados* sont de cruels égoïstes. Leur plaisir se compose, en grande partie, d'une sensation de sécurité absolue, pendant que les matadors risquent ou font semblant de risquer leur vie. C'est l'épicurisme de Lucrèce, un épicurisme de décadence, qui trouve dans la souffrance des autres un atroce raffinement de volupté. *Suave mari magno...* Maintenant, le taureau est-il ou n'est-il pas un animal domestique ? Peu importe, la pitié suprême, comme dit Victor Hugo, est le dernier mot de toutes les questions.

— Estimez-vous que les courses de taureaux se répandront en France ?

— Non. Un peuple n'a que les spectacles qu'il mérite, et, vraiment, notre belle et généreuse France mérite mieux que ces spectacles d'abattoir, même avec tout le luxe de décors possible et la mise en scène des ruines historiques. Mistral a eu, d'ailleurs, une expression malheureuse dans sa lettre au *Gil Blas*. Il faut utiliser les arènes de Nîmes. Quel singulier argument ! Alors, sous prétexte que la guillotine est un souvenir tragique du passé, il faut la faire marcher de temps en temps ? On va loin avec cette théorie du réalisme terre-à-terre. Et n'allez pas me prétendre que l'agonie décorative du taureau ne laisse aucune trace dans l'âme du spectateur. Moi qui vous parle, je n'ose pas fréquenter les arènes, j'ai peur de m'habituer à la vue du sang, d'arriver insensiblement à ce fatalisme farouche d'un paysan de la Camargue qui me disait un jour en face d'un pauvre charretier écrasé : « Laissez donc, monsieur ; s'il n'a pas de mal, il se relèvera ; s'il est perdu, que voulez-vous y faire ? »

En quittant le poète, je lui demande s'il ne donnera pas bientôt une œuvre à la scène.

— Oui, dit-il, l'*Ibis bleu*, extrait d'un de mes derniers romans.

J'ai tant de revanche à prendre. Espérons que d'ici-là nous n'aurons pas les combats de gladiateurs !

NOËL AMAUDRU.

Il eut l'occasion, l'année suivante, de réitérer sa position lors d'une réunion de la Société protectrice des animaux au Cirque d'hiver à Paris :

La Société protectrice des animaux procédait hier, au Cirque d'Hiver, à la proclamation de ses récompenses.

M. Urich, président, a ouvert la séance en rappelant que la société en était à sa cinquantième année d'existence. Après lui, M. Ducoumeau, secrétaire général, a lu un très intéressant rapport sur les travaux de la société durant l'année 1894.

M. Jean Aicard, délégué à la cérémonie par le ministre de l'instruction publique, a pris la défense de « nos frères d'en bas, les pauvres muets que sont les animaux ». En terminant, il a fait une énergique allusion aux courses de taureaux : « En me voyant entrer ici, a-t-il dit, votre président, qui sait que je suis un pur Méridional, a paru vivement inquiet : qu'allais-je dire des courses de taureaux ? Mon avis, le voici en deux mots : les courses de taureaux peuvent être un beau spectacle, mais c'est une mauvaise école. C'est une mauvaise école parce que ceux qui y assistent ne courent aucun danger eux-mêmes, et qu'ils y sont seulement attirés par l'amour cruel du sang et d'accidents toujours espérés. Aussi, quelle que soit la valeur du spectacle offert, j'estime qu'il n'y a pas de beauté qui excuse une méchanceté ».

Après ce discours qui a soulevé d'immenses applaudissements, on a procédé à la proclamation des récompenses.

Le grand prix fondé par l'Union fédérative des Sociétés protectrices des animaux a été décerné à M. Léopold Lacour, le

promoteur de la pétition de la presse et des articles contre les courses de taureaux ²⁸.

En 1896, il prêta à son comparse Jean d'Auriol, la déclaration suivante :

— Autre chose. Voilà les courses de taureaux espagnoles. Ils disent tous : « Il nous faut des courses à mort... c'est la liberté du Midi ! Je m'y connais en courses de taureaux, moi ; j'aime ce spectacle. Un matador, l'épée haute, devant cette grosse bête aux cornes pointues, c'est magnifique... C'est un tableau qui me représente la supériorité de l'homme sur l'animal, ça me flatte ; et puis je suis content de sentir que je ne risque rien... pendant que l'homme de métier, celui qui est payé pour ça, se fait crever gentiment le ventre... ça donne un petit frisson, — mais, pas moins, ce spectacle espagnol n'a jamais été provençal. Les Provençaux ne sont pas fils des Romains brutaux et durs, mais des Grecs policés et nobles... Ah ! si vous vouliez m'interdire mes courses camarguaises, mes ferrades, mes courses landaises, mes courses nationales, alors, vive Dieu ! moi qui ai peur d'une vache laitière, je me ferais tuer en criant : « Périsse la République, plutôt que la liberté de tuer des vaches dans un enclos ! » Mais ça n'est pas le cas. Vos prétendues libertés provençales sont, ici, je vous dis, des libertés espagnoles ! Je n'y comprends plus rien, pas plus qu'à cette idée de venger, aujourd'hui, sur un taureau, la mort d'un toréador tué avant-hier. Jamais on ne me fera croire qu'on va aux courses de taureaux sans avoir le désir caché de voir tuer un homme... Sans ça, des bœufs on en tue tous les jours à l'abattoir... Ah ! je suis content d'être d'Auriol ²⁹.

²⁸ *L'Éclair*, mercredi 5 juin 1895.

²⁹ *Le Petit Marseillais*, jeudi 23 juillet 1896, « Les libertés du Midi. Propos de Jean d'Auriol ».

Et sa réprobation put culminer avec un événement navrant survenu à Toulon en 1898, l'incendie du modeste vélodrome de la ville loué pour une corrida qui tourna au désastre.

Édouard Grève, directeur des Arènes de Toulon, annonça, à grand renfort de publicité, pour le dimanche 31 juillet 1898, « une véritable course de taureaux, une course digne de ce nom, *une course à l'espagnole*, enfin³⁰ ! », sans toutefois parler de mise à mort, en plaçant cette manifestation sous le patronage de la Presse toulonnaise et en insistant sur son but charitable et humanitaire : venir en aide aux victimes de la *Bourgogne*³¹.

Il fit appel à un imprésario qui recruta des taureaux et des matadors accompagnés de leurs quadrilles. Que se passa-t-il ?... les relations sont restées confuses : les toréadors, n'ayant pas reçu, selon l'usage, leur rémunération avant de paraître, firent quelques passes avec le premier taureau puis refusèrent de poursuivre les combats... les spectateurs se mirent à vociférer... on réclama le remboursement... mais la direction était absente et le caissier envolé avec la recette... La fureur saisit quelques exaltés qui se mirent à briser bancs et palissades, entraînant de nombreux mécontents et, tout à coup, le feu surgit en plusieurs endroits : en quelques instants l'établissement fut anéanti, sans faire de victimes heureusement³² !

³⁰ *Le Petit Var*, 19^e année, n° 6512, samedi 30 juillet 1898, « Chronique des sports », page 2, colonne 5.

³¹ Le paquebot *Bourgogne*, de la Compagnie générale transatlantique, qui faisait route de New York vers Le Havre avec huit cents passagers, fut éperonné par le navire anglais *Cromatysshire*, le 4 juillet à 5 heures du matin par un épais brouillard, et coula aussitôt. Ce naufrage fit six cents victimes.

³² Voir, par exemple, *Le Petit Var*, 19^e année, n° 6515, mardi 2 août 1898, page 1, colonne 6, et page 2, colonnes 1-2, « L'incendie des arènes de Toulon » ; ou bien *La République du Var*, 5^e année, n° 1303, mardi 2 août 1898, page 2, colonnes 2-4, « Incendie du vélodrome toulonnais ».

Cet événement déplorable inspira à notre écrivain de profondes réflexions :

ENTRAÎNEURS

« Le vent passe : il le suit ! » s'écrie Alfred de Musset parlant du jeune aiglon prêt à quitter son aire.

Et vous remarquez bien que le vent, dans cet hémistiché, n'emporte pas l'aiglon ; c'est l'aiglon qui suit le vent. Le vent, tout simplement, donne l'exemple ; c'est un entraîneur.

On dit : « l'entraînement de l'exemple. » La justesse de cette expression très courante est confirmée par la science des psychologues qui, aujourd'hui, sont les physiologistes.

Vous savez qu'un suicide engendre souvent une série de suicides.

Devant les cyclistes coureurs qui doivent, en tournant en rond, abattre quelques centaines de kilomètres, on fait marcher d'autres cyclistes qui, eux, se relayent, toujours frais et dispos ; — et voyant, devant sa machine, rouler sans défaillance la machine de l'entraîneur, le coureur mécaniquement colle, s'attache pour ainsi dire d'un invisible fil à l'homme qui le précède, et, remorqué par l'exemple, il suit d'une allure égale, bien que fatigué, l'infatigable entraîneur, toujours remplacé par un autre.

C'est la tricherie et le miracle de l'exemple. L'entraîné renonce à se dire que les entraîneurs sont plusieurs qui se remplacent, il veut en voir un, voilà tout. Le vent passe : il le suit.

Cette stupidité imitatrice peut être exploitée au profit d'une œuvre utile, c'est entendu ; mais comme elle comporte surtout l'imitation machinale d'un acte, comme elle ne met en jeu ni la volonté ni le raisonnement qui pèse les motifs des déterminations, c'est une force dangereuse au plus haut degré.

Nous le voyons bien tous les jours quand s'établit ici ou là ce qu'on appelle un courant d'opinion. Le peuple des lecteurs de journaux, par exemple, suivra quelquefois l'apparence de jugement d'un chroniqueur à la mode, sur une question grave, sans aucune réflexion et seulement parce que le mot de la fin d'un discours éloquent ou d'un article spirituel l'aura frappé. Sur le même sujet, l'étude approfondie, méthodiquement et scientifiquement raisonnée d'un penseur, laissera indifférent le même public.

L'homme éloquent et l'homme d'esprit sont des entraîneurs auxquels la foule, qui aime à ne pas penser, obéit mécaniquement ; c'est si agréable, si facile de descendre les pentes. Le vent passe ; on le suit.

Je rêvais à ces choses hier devant les ruines carbonisées du vélodrome de Toulon.

Il y a quelques jours, on résolut de donner, à Toulon, des courses de taureaux.

Il n'y a pas d'arènes à Toulon, il faut croire que les habitants romains du vieux Telo Martius avaient autre chose à faire que d'assister à des jeux de cirques... Ne les vantons pas trop, il serait bien possible qu'il n'y eût pas d'arènes à Toulon aux temps anciens, parce qu'il n'y a point de pâturages dans les environs. Remarquez qu'il y a des pâturages et des arènes à Arles et à Fréjus.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas d'arènes à Toulon, même de nos jours.

Patience ! nous en aurons demain. Grâce aux chemins de fer, le foin va partout, comme le fromage de Brie et le beurre de Bretagne.

On décida donc que les courses de taureaux auraient lieu dans le vélodrome toulonnais.

... Tout notre cher Midi, à la suite d'Arles et de Nîmes, déclare, depuis quelques années, qu'il a été de tout temps pas-

sionné pour les courses de taureaux ; que le droit de donner des corridas fait partie des libertés locales les plus imprescriptibles ; que la République française ne peut y toucher sans humilier les libres sujets du bon roi René, et sans se mettre en contradiction avec les principes de 89, etc.

Pure affaire d'entraînement. Les journaux d'Arles et de Nîmes ont dit cela si haut et si souvent, que ceux de Marseille et de Toulon l'ont répété. Le dur Midi romain a « entraîné » le doux Midi attique qui jamais ne rêva courses de taureaux. Remarquez encore que jamais les vraies courses provençales ne furent des courses à mort. On y abat le taureau sans le tuer, sans le blesser même. N'importe, grâce aux entraîneurs, il demeure entendu que le Midi cessera d'être libre et fier si les abattoirs n'y deviennent pas le lieu de plaisir par excellence.

Voilà donc le public dans le vélodrome à Toulon, attendant les taureaux, au nom de la liberté et de la dignité humaines.

Or, il arriva que les courses, pour un motif quelconque, furent des moins réussies. Le public ne vit paraître qu'un seul taureau. On le pique, on l'irrite, on le tourmente, on le fait saigner, on espère bien — puisque c'est là l'essence même de ce genre de divertissement — que l'animal va se fâcher et découdre un homme ou deux ; mais il n'en est rien. Rien.

C'est déplorable. Comment ! pas la moindre côte enfoncée ! pas une petite goutte de sang ! pas le moindre toréador cloué contre la palissade de bois par les cornes de l'animal furieux ! — Rien. Et c'est tout.

On était venu pour voir un malheur, un malheur illégal mais toléré, un malheur qui faisait dire l'autre jour à un ministre de beaucoup d'esprit parlant à des amateurs de courses de taureaux, après une fête tauromachique : « Comme ministre je réprouve ce spectacle, mais comme Cadet j'y applaudis » ; on était donc venu alléché par le désir d'assister à un malheur, à

une petite mort d'homme si possible, à de la destruction de vie animale au moins, enfin à de la destruction... et les acteurs chargés d'en faire n'en faisaient pas ! Alors tout naturellement, le public entraîné a suppléé les acteurs.

On ne lui donnait pas le spectacle promis : et comme il ne fallait pas une intellectualité très développée pour inventer l'équivalent, il se l'est donné lui-même. Il a brisé les palissades, les bancs et les chaises et mis le feu à toute la baraque. On s'est un peu assommé entre amateurs. Vingt-cinq mille francs de dégâts ; c'est pour rien, puisque d'autres paieront.

Les toréadors, les taureaux, les boniments de l'affiche avaient été des entraîneurs. Le public, vous dis-je, n'était qu'entraîné. C'est son excuse. Ce qu'il a fait ce jour-là, il le fait souvent en pareil cas.

Reste à savoir si certains entraîneurs sont aussi innocents qu'on veut bien le dire et si on peut philosophiquement approuver comme Cadet ce qu'on réproche comme ministre.

Quand le grand Michelet dont nous parlions ici l'autre jour raconte les massacres révolutionnaires d'Avignon, il en trouve l'explication dans l'influence du mistral imité par le cri des Avignonnais poussant au taureau : « Zou ! Zou ! contre lui ! » Quand il n'y a pas de taureaux, on pousse contre un homme. « Zou ! Zou ! en eoù ! » Le vent hurle : on le suit.

« Ô patrie ! ô concorde entre les citoyens ! » a dit Victor Hugo. — À chacun son idéal³³.

Aujourd'hui, la législation française en matière de corridas donne dans la plus parfaite hypocrisie en tentant de concilier la réprobation générale pour ces spectacles et des préoccupations électoralistes : la loi sanctionne les actes de cruauté envers les

³³ *Le Petit Bleu*, jeudi 25 août 1898, « Entraîneurs ».

animaux... mais en exclut les courses de taureaux lorsqu'une tradition locale ininterrompue peut être invoquée ! Ce qui est certain, c'est que l'inscription de la tauromachie à l'inventaire du patrimoine immatériel de la France par le ministère de la Culture en janvier 2011 a été abrogée en 2015 par la cour d'appel de Paris. En France, l'opinion majoritaire persiste à dénier à la corrida toute valeur artistique ou culturelle et à n'y voir qu'une barbarie bien inutile. Comme l'a dit notre écrivain : À chacun son idéal !

LES CONTES DU CABANON LE CHEVAL VERT ET LE MAIRE BLANC ¹

Jean AICARD

— Je vais vous conter, mon cher Jean d'Auriol, l'histoire du cheval vert et du maire blanc.

— Des chevaux verts, dit Jean d'Auriol, on n'en voit guère, et je suis curieux de savoir si celui dont vous parlez était vivant ou en carton, comme les anciens chivaou-frus de la bonne ville d'Azaï ² au temps des processions et du Prince de la jeunesse.

— Mon cheval vert était bien vivant et je vois avec plaisir que déjà il vous intéresse... Donc, il y avait une fois un maire qui était rouge.

— Je vous vois venir ! dit Jean d'Auriol.

— Si vous me voyez venir, laissez-moi passer !... m'écriai-je.

— Si ce maire était rouge, reprit Jean d'Auriol imperturbable, il devait avoir ses raisons. Au fond, la couleur politique d'un homme c'est presque toujours, comme celle des bêtes, une couleur commandée par l'intérêt.

¹ NDLR. — Douze « Contes du cabanon » ont été publiés par *Le Petit Marseillais* du 13 juillet au 6 octobre 1902. « Le cheval vert et le maire blanc » se trouve dans la livraison du dimanche 3 août. J'ai choisi celui-ci, en cette période pré-électorale, car il démontre bien qu'en cent ans les choses n'ont guère changé en matière de mœurs politiques !

² NDLR. — Nom patois d'Aix-en-Provence.

— Et quel est l'intérêt d'une perruche ou d'un « prégo-diou de rastoublé³ » à être verts ?

— C'est pour mieux vivre tranquilles dans la verdure des feuilles.

— Et alors les cardarignes⁴ pourquoi sont-elles un peu jaunes, un peu grises, un peu noires, un peu rouges ?

— C'est par précaution, pour pouvoir se mêler à tout sans avoir l'air de rien... C'est la politique de la nature, insista l'incorrigible Jean d'Auriol... Mais à présent, je vous écoute, ajouta-t-il ; et si vous m'arrachez une parole avant la fin de votre histoire de cheval vert, ce sera avec des tenailles. Parlez.

— Le cercle républicain de la petite ville de Sécadou envoya son maire, M. Viroti, comme délégué au grand congrès qui devait se réunir à Bourtoulaïgue, à seule fin de désigner un candidat député. Les élections générales étaient prochaines. Deux candidats tenaient la corde : Pébron, qui était rouge, aussi bon teint qu'un piment écarlate, et Raifort, qui était rouge en dessus mais blanc par-dessous, à la manière des radis.

Viroti attela à sa jardinière son cheval gris-pommelé et s'en alla à Bourtoulaïgue. Il avait reçu de son comité le mandat impératif de voter pour Pébron. Viroti, en arrivant à Bourtoulaïgue, mit son cheval et sa jardinière à la remise, puis s'en alla au congrès tout droit, annonçant partout qu'il venait pour tomber Raifort. Mais Raifort connaissait à fond les affaires de Viroti.

³ NDLR. — Dialecte varois, en provençal mistralien *prègo-diéu de restouble*, « mante religieuse ».

⁴ NDLR. — Cardon, *Cynara cardunculus*, plante herbacée de la famille des Astéracées. Les Provençaux cultivent le cardon pour ses côtes bien charnues utilisées comme légume.

Viroti avait un moulin d'huile sur les bords de la petite rivière qui traverse Sécadou. Cette rivière, qui donne son nom à la ville, s'appelle donc le Sécadou, comme de juste. Elle est large comme une route royale — impériale — nationale ; et, au milieu, il lui court entre les pierres un filet d'eau comme celui qui sort de la gorguière⁵ du cabanon un jour de petite pluie. Pour que le *Sécadou* coule à pleins bords, il faut que les neiges éternelles qui couronnent le rocher de Sainte-Victoire à Aix et le sommet du Faron à Toulon, fondent en été, ce qui n'arrive pas souvent et pour cause. Il en résulte que le moulin d'huile de Viroti ne vire pas ; il est abandonné. Raifort savait tout cela et il jura au maire Viroti que si lui, Raifort, était nommé député, il déposerait sur le bureau de la Chambre un projet de canal pour capter à sa source la Durance et la déverser tout entière dans le Sécadou — ce qui ferait peut-être tourner le moulin de Viroti.

C'est pourquoi, au congrès, Viroti prit la parole en faveur de Raifort et déclara que Pébron ne valait pas une escavène⁶ pourrie.

— Quant à moi, conclut-il, je voterai des deux mains pour le républicain impeccable, pour le révolutionnaire consciencieux, pour l'homme d'état remarquable, pour Jacques-Sidoine-Tiste-Joseph-Tonin-Marius Raifort !.... Car la République, citoyens, c'est d'avoir de l'eau ! Sans eau, vous n'avez pas de récolte d'aucune sorte. Sans eau, vous n'avez ni vin ni huile. Les intérêts locaux, vous le voyez, m'importent par-dessus tout... On me ripostera que si la Durance, prise à sa source, comme le demande le projet de Raifort, vient à se déverser tout entière chez nous,

⁵ NDLR. — Néologisme varois, francisation du provençal *gorgo*, « gouttière ».

⁶ NDLR. — Du provençal *escavèu*, « dévidoir pour mettre le fil en écheveau ».

à Sécadou, les Cavaillonnais n'auront plus une goutte d'eau et par conséquent plus de melons.... Qu'est-ce que ça peut me faire ?... Je suis au-dessus de ces considérations...

Chacun pour soi ! Que Cavaillon se débrouille !... Certainement un bon melon est une bonne chose, mais c'est un fruit de luxe, un fruit de riche, tandis que l'olive est un fruit de première nécessité, un fruit de pauvre. Il nous faut de l'huile... car on n'a pas encore trouvé le moyen de faire un aïoli au gaz !... Vous voterez donc pour Raifort... Vous me direz que je veux amener l'eau à mon moulin ? Certes ! car mon moulin, en une certaine manière, est le moulin de tout le monde ; j'entends par là que si mon moulin tourne, c'est que le Sécadou aura de l'eau pour tout le monde, au lieu de n'être qu'un séchoir à l'usage des blanchisseuses qui lavent notre linge dans un *tian*⁷. Oui ! si le Sécadou a de l'eau, tout Bourtoulaigne en aura !... Périsses Cavaillon, périsses même la France plutôt qu'un principe ! »

Que dire à cela ? Rien ; et l'assemblée adopta la candidature de Raifort ; mais, à la sortie du congrès, des malins emmenèrent Vittori boire frais sous les platanes de la grande place et, après un *turin* d'honneur, l'invitèrent à souper. Quand il fut bien nuit, on le hissa avec un peu de peine dans sa jardinière. On lui glissa les guides en main et bon voyage ! Il retourna à Sécadou par une nuit noire, noire... « comme lou cuoû de Simoun ».

En arrivant dans sa ville, Viroti s'alla coucher, après avoir mis tant bien que mal son cheval à l'écurie, et sans s'apercevoir, péchère ! que la brave bête qui avait l'habitude d'être grise, était devenue verte comme une poire *trompe-chasseur*. Et pourquoi verte ? Par la bonne raison que, pour se moquer du changement de couleur politique de son maître, les gens de

⁷NDLR. — *Tian*, « terrine ».

Bourtoulaigne l'avaient fait barbouiller par un peintre de cages de leur commune, Bourtoulaigne étant le pays de France qui donne les peintres de cages les plus renommés, comme Tours produit des pruneaux et la Savoie des ramoneurs.

Le lendemain Veroti prit son cheval par la longe, dans l'ombre de l'écurie, en lui tournant le dos comme de raison, et s'en fit suivre, à son ordinaire, sans le regarder. Il le menait boire à l'abreuvoir de la place. Mais les gens du cercle républicain avaient été avertis de la bonne farce par le télégraphe... Ils s'étaient donc mis aux fenêtres et ils lui criaient : « Viroti ! viroti !... Ti vouas pas virar ? » Il se vira enfin... perçut la verdure de son cheval, et, du coup, il comprit l'apologue, mes amis !...

— Si tu veux lui rendre sa couleur naturelle, va chercher un seau de térébenthine ! cria le président du cercle.

— Apportes-en deux ! cria le vice-président, un pour toi, Viroti, car tu as viré, mon homme, puisque de rouge, tu nous es revenu blanc ! »

À Sécadou on en rit encore, mais ça n'a pas mis de l'eau dans la rivière. Raifort déposa bien sur le bureau de la Chambre son projet de canal ; il le déposa certainement puisqu'il y est encore. Et la rivière de Sécadou continue à crever de soif, attendu que les députés qui nous promettent de décrocher la lune n'ont jamais vu le *Cumascle*⁸ au bout duquel elle pend... que dites-vous de mon cheval vert, ô Jan d'Oouruou ?

— Je dis, répliqua Jean d'Auriol, que si vous vous décidez à l'entreprise de débarbouiller tous les hommes politiques qui ont changé de couleur par intérêt, la térébenthine va devenir bougrement chère en France et alors ce serait le moment d'en acheter aujourd'hui : nous ferions fortune ! Mais ce n'est pas l'embarras... les électeurs n'ont que les élus qu'ils méritent. Le

⁸NDLR. — Du latin décadent *cumasclum*, « crémaillère ».

mal de la France, Jean, mon ami ! c'est que chacun ne pense qu'à soi. Et ça, le gouvernement n'y est pour rien ; c'est la morale du monde qui est un peu malade. *Ei vaqui perchè iou... maï sabès lou resto*⁹.

JEAN AICARD.

⁹ NDLR. — « Et voilà pourquoi je... mais vous savez le reste. »

Dominique AMANN

Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30^e fauteuil).

Philippe GRANAROLO

Né à Toulon en 1947, Philippe GRANAROLO est agrégé de philosophie et docteur d'État ès-lettres (thèse sur *Le Futur dans l'œuvre de Nietzsche*, philosophe dont il est un spécialiste reconnu). Après avoir enseigné la philosophie à Ajaccio puis à Bastia de 1971 à 1984, il a exercé en classes préparatoires, et notamment en classe de Khâgne au lycée Dumont d'Urville de Toulon de 1984 à 2008.

En retraite depuis 2008, il anime des Cafés-philo et intervient dans les universités du temps libre de l'agglomération toulonnaise. Il participe également aux travaux de l'Académie du Var, au sein de laquelle il occupe le 38^e fauteuil, et prononce des conférences dans la France entière.

Très présent sur la toile, il est l'un des chroniqueurs du site *iPhilo*, et publie régulièrement des comptes rendus d'ouvrages sur le site *Trop Libre* de la Fondation pour l'Innovation politique de Paris. Son site www.granarolo.fr reçoit chaque mois des milliers de visites.

Engagé dans la cité, il est maire-adjoint de La Garde (Var), en charge de la Culture et de l'Éducation.

Philippe Granarolo est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages et d'un nombre considérable d'articles.

D^r Gastinel.
Paris 14 mai 1921.
Ruy du 22 mai 1921
 En adressant à
 M^e Mouttet, notaire à
 Signes, l'acte de décès qu'il
 attend et qu'il n'a pas été
 possible d'obtenir plus tôt de
 la mairie du VII^e arrondissement,
 je te prie de vouloir bien
 agréer, en notre Douleur
 Commune, l'assurance de
 mes sentiments dévoués.
 Ceci en réalité le jeudi
 12 mai, vers 10 heures 1/4 du soir,

Début de la lettre du D^r Gastinel à M^e Mouttet, précisant que Jean Aicard est décédé non point le 13 mai 1921 mais le 12 mai, vers 22 heures quinze.